U d'/of OTTAWA
39003000632983

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/renantrguier00lega

Renan à Tréguier

LE GAL

RENAN

A TRÉGUIER

Le Moraliste

Pourquoi les Bretons se défendent

SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE RENÉ PRUD'HOMME

1903

Universitas
BIBLIOTHECA

B
2348
.E744
1903

Nous n'entendrons plus tinter les cloches de la ville d'Is. Le contradicteur est couché dans son tombeau.

Mais le Christ est toujours vivant.

Sonnez, cloches de Pâques, cloches de la résurrection, et, dans vos alleluia joyeux, emportez nos âmes vers l'espérance.

RENAN A TRÉGUIER

CHAPITRE PREMIER

PRÉLIMINAIRES. — LE MILIEU. — LA RACE. — LE PETIT SÉMINAIRE DE TRÉGUIER. — SAINT-NICOLAS DU CHARDONNET.

Renan avait soixante ans, l'âge de l'Ecclésiaste, comme il aimait à le dire, quand il publia en volume ses *Souvenirs*. Il terminait ainsi sa préface :

« *Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes, est l'aboutissant d'un travail séculaire. Pour moi, je ne suis jamais plus ferme en ma foi libérale que quand je songe aux miracles de la foi antique, ni plus ardent au travail de l'avenir, que quand je suis resté des heures à écouter sonner les cloches de la ville d'Is.* »

Est-il vrai que l'écrivain a employé sa plume d'or, don de Dieu, à glorifier les miracles de la foi antique ?

Ferme en sa foi libérale, a-t-il aidé sa génération dans la voie du progrès ? Et qu'entendait-il par la liberté ?

Ou, sceptique dissolu et dissolvant, s'est-il servi de son talent pour inoculer à la France un poison qui détruit ses forces ?

Il est resté des heures, dit-il, à écouter les cloches mortes de la ville d'Is. S'est-il complu à faire tinter ce glas de mort aux oreilles de ses contemporains ? Et en même temps, jouisseur satisfait, tout en sonnant le glas des espérances immortelles, a-t-il ressemblé au facétieux bedeau, indifférent aux maux des hommes, ses frères, qui fume sa pipe et rit dans le clocher ?

Les Bretons ont-ils raison, ont-ils tort de se défendre de son influence morale et de protester contre l'apothéose à laquelle les Bleus les convient ?

Répondre à ces questions, est l'objet de cette étude.

Renan a beaucoup aimé à parler de lui-même. Revenant sans cesse sur les traits qu'il désirait graver dans l'esprit public, il préparait soigneusement, pour les contemporains et pour la postérité, les documents d'après lesquels il entrerait au Panthéon des futurs dieux.

De ces portraits, de ces récits complaisants, que doit-on croire ? Nous allons essayer de retrouver la vraie figure sous ces retouches savantes. Ce n'est pas facile. Elle est compliquée.

Pour expliquer les transformations de son être, le critique a déposé, dans ses *Souvenirs*, cette petite justification : « Au fond, j'ai très peu changé. Ma vie était écrite d'avance. J'étais prédestiné à être ce que je

suis, un idéaliste se donnant inutilement beaucoup de mal pour paraître bourgeois, un tissu de contradictions rappelant l'*hircocerf* de la scolastique, qui avait deux natures. Une de mes moitiés devait être occupée à démolir l'autre, comme cet animal fabuleux de Ctésias qui se mangeait les pattes sans s'en douter. »

Dans le sens où l'entend la psychologie scolastique, cette constitution morale n'est pas particulière à Renan. Nous avons tous cette double tendance : inclinations supérieures, appétits inférieurs. Et l'effort de la vie consiste précisément à faire triompher le supérieur sur l'inférieur. C'est l'A B C de la morale. Mais le moraliste que nous étudions va tirer de cette double nature une conclusion tout autre :

« Je ne m'en plains pas, puisque cette constitution morale m'a procuré les plus vives jouissances intellectuelles qu'on puisse goûter. »

Vive jouissance ! d'être impuissant à rien produire ! Cette appréciation de sa valeur morale se lit dans ses *Souvenirs*, publiés en 1882, avec grand succès. Il se moquait si bien, et allongeait de si bons coups de patte à tous ses anciens amis ! L'homme avait soixante ans, le dilettante était formé. — Qu'eût pensé de ce scepticisme joyeux le jeune enthousiaste, qui, en 1848, trois ans après avoir quitté le séminaire, écrivait l'*Avenir de la Science*, ce livre si plein d'ardeur juvénile, qui croit voir les forces humaines décuplées, en train de transformer le monde, et s'écrie :

« Vivre, ce n'est pas jouer avec le monde pour y trouver son plaisir : c'est consommer beaucoup de belles choses, c'est être le compagnon de route des étoiles,

c'est savoir, c'est espérer, c'est aimer, c'est admirer, c'est bien faire. Celui-là a le plus vécu qui, par son esprit, par son cœur et par ses actes, a le plus adoré ! »

L'*hircocerf*, s'il existait dès lors, luttait du moins, et n'eût pas trouvé son bonheur à se manger les pattes. Renan, vieux, quand il relisait son livre de jeunesse, devait hausser les épaules et se dire avec pitié : Quel « lourdaud vertueux » les prêtres avaient fait de ce garçon-là !

Toute la vie de Renan se déroule entre ces deux manières différentes d'envisager l'existence : Parti du point de vue du devoir, il arrive à celui de la jouissance égoïste. Sa vie n'était pas écrite d'avance, mais il l'écrivit. Il n'était pas prédestiné à être ce qu'il fut, mais il le choisit. Et progressivement, par des conséquences inéluctables, se réalisa en lui-même le travail intérieur qui est si bien exprimé par une belle page d'Ollé-Laprune, que je veux inscrire en tête de cette étude :

« La vérité morale n'est pas donnée en spectacle ; elle n'est pas pur objet de contemplation : essentiellement pratique, elle exige de nous un assentiment pratique, et, si nous prenons l'habitude de le lui refuser, la vivacité première des impressions diminue : à mesure que nos réponses à l'appel intérieur deviennent plus rares et moins satisfaisantes, l'appel lui-même est moins puissant. De temps en temps quelques éclats, quelques pressantes objurgations, et comme de violents retours d'un amour méconnu qui voudrait triompher d'indignes résistances ; mais, régulièrement, c'est presque le silence

et je ne sais quoi de morne. La volonté refusant d'agir, l'action exercée sur l'âme s'affaiblit. La conscience ne disparaît pas tout à fait : chez l'homme le plus dégradé, il en reste encore quelques traces ; mais tout consentement au mal, toute préférence volontaire donnée au mal, toute négligence coupable ôte à la personne morale ou de la délicatesse ou de la force. Comme en ce qui nous regarde nous n'avions pas fait ce que nous devions faire, les choses morales finissent par ne plus nous toucher de la même manière : elles ne nous sont plus aussi présentes, elles ne nous paraissent plus aussi vivantes. Les notions que nous avons des plus simples et des plus élémentaires, s'obscurcissent ; les mots qui expriment ces notions se voilent, ou encore se rétrécissent pour ainsi dire, ou se dessèchent. Ainsi, les défections de la volonté troublent l'intelligence, et la certitude réelle et pratique étant ébranlée, l'esprit hésite : parce qu'on a préféré le mal au bien, on ne sait plus reconnaître la vérité. »

Que le lecteur lise donc tout ce chapitre *du rôle de la volonté dans la certitude*.

Prenons maintenant et suivons chronologiquement les *Souvenirs d'enfance*. Tâchons de nous débrouiller dans ce labyrinthe d'affirmations, contradictoires en apparence et qui convergent pourtant vers un même but : tracer l'aimable caricature du catholicisme et justifier l'idéaliste dont cette doctrine positive eût enchaîné la liberté et choqué la morale esthétique et raffinée.

Si je m'arrête un peu longuement sur ce qui regarde

la Bretagne et Tréguier, et sur la mise en scène savante qui prépare l'entrée du célèbre critique, c'est qu'il nous donne là un échantillon de ses procédés historiques. Originaire et habitant de la même province et du même diocèse, tout proche encore de l'heure où se forme la légende, je me souviens de ses bons avis : c'est le seul moment où l'on puisse couper les ailes aux petits canards qui veulent s'envoler.

Dès la première page de ses *Souvenirs*, Renan applique à l'histoire religieuse de la Bretagne les éliminations arbitraires et les réformes fantaisistes qui ont fait sa réputation de romancier-exégète. Des documents, il n'a cure ; des traditions les plus constantes, il se moque. « Tréguier, ma ville natale, dit-il, est un ancien monastère fondé dans les dernières années du ve siècle, par saint Tudwal ou Tual, un des chefs religieux de ces grandes émigrations qui portèrent dans la péninsule armoricaine le nom, la race et les institutions religieuses de l'île de Bretagne. » D'accord. Mais où a-t-il pris ceci : « Il n'y avait pas d'évêques, au moins parmi les émigrés. » Parce que Renan désirait établir la modernité des évêques en Bretagne, comme la modernité des prophètes en Israël, il nous apprend que « on ignorait complètement dans ces contrées reculées le pouvoir de Rome et les institutions religieuses qui régnaient dans le monde latin. » Et après avoir lu les phrases entortillées, embrouillées avec art de cette dissertation sur les origines du christianisme breton, le lecteur peu exigeant demeurera persuadé que jusqu'à Nominoé, IXe siècle, les Trécorrois et Briochins se sont passés d'évêques, — invention moderne. Ce n'est pas affirmé,

mais insinué. C'est la méthode de démolitions conjecturales que nous verrons appliquée à la Bible. — Pour la discussion de cette question, les curieux d'histoire locale peuvent se reporter au savant ouvrage de MM. Geslin de Bourgogne et de Barthélemy : *Les anciens évêchés de Bretagne.*

Ces préliminaires généraux posés, passons à l'histoire religieuse de Tréguier en particulier.

Ce « nid de prêtres et de moines » possède une cathédrale qui « faussa tout d'abord » le malheureux jeune homme : « Ce paradoxe architectural a fait de moi un homme chimérique, disciple de saint Tudwal, de saint Iltud et de saint Cadoc, dans un siècle où l'enseignement de ces saints n'a plus aucune application. » C'est cette parenté d'âme avec les vieux saints bretons qui a permis plus tard à Renan d'être, dit-il « seul en son siècle à comprendre saint François d'Assise. » — Comprendre ne veut pas dire imiter. Ce souci de conformer la pratique à l'idéal, l'action positive à la doctrine spéculative, c'est bon pour les « mastodontes » de Tréguier, pour les « lourdauds vertueux ». La morale esthétique plane au-dessus de ces notions vulgaires !

Le dilettante a donc beaucoup joui de saint François d'Assise, et s'il a banni de notre histoire les saints évêques, il ne les a bannis que comme évêques. Il est le premier à goûter les traditions, « délicieuses légendes » ou tours de passe-passe dont ces saints sont l'occasion. Ainsi *saint Yves de la Vérité,* il nous le présente avec respect, comme son tuteur, puis continue :

« Le mois de mai où tombait la fête de ce saint excellent, n'était qu'une suite de processions au *Minihy ;* les

paroisses, précédées de leurs croix processionnelles, se rencontraient sur les chemins ; on faisait alors embrasser les croix en signe d'alliance. La veille de la fête, le peuple se réunissait le soir dans l'église, et, à minuit, le saint étendait le bras pour bénir l'assistance prosternée. Mais, s'il y avait dans la foule un seul incrédule qui levât les yeux pour voir si le miracle était réel, le saint, justement blessé de ce soupçon, ne bougeait pas, et, par la faute du mécréant, personne n'était béni. »

Voici, immédiatement après, l'hommage rendu à l'habileté des curés de Tréguier, organisateurs naturels de cette bénédiction fictive :

« Un clergé sérieux, désintéressé, honnête, veillait à la conservation de ces croyances, avec assez d'habileté pour ne pas les affaiblir et néanmoins pour ne pas trop s'y compromettre. *Ces dignes prêtres ont été mes premiers précepteurs spirituels et je leur dois ce qu'il peut y avoir de bon en moi.* »

Curés de Tréguier, reconnaissez votre fidèle paroissien. C'est à vos instructions, dit-il, qu'il dut cet art délicat de *veiller à la conservation de nos croyances avec assez d'habileté pour ne pas trop s'y compromettre.*

Il continue : « Toutes leurs paroles me semblaient des oracles ; j'avais un tel respect pour eux, que je n'eus jamais un doute sur ce qu'ils me dirent avant l'âge de seize ans, quand je vins à Paris. J'ai eu depuis des maîtres autrement brillants et sagaces ; je n'en ai pas eu de plus vénérables, et voilà ce qui cause souvent des dissidences entre moi et quelques-uns de mes amis. »

Ces dissidences durent être bien atténuées par ce singulier éloge des curés de Tréguier.

Et c'est ainsi qu'arrivent ces paroles touchantes : « *J'ai eu le bonheur de connaître la vertu absolue ;* je sais ce que c'est que la foi, et bien que plus tard j'aie reconnu qu'une *grande part d'ironie* a été cachée par le *séducteur suprême* dans nos plus saintes illusions, j'ai gardé de ce vieux temps de précieuses expériences. » L'expérience de la crédulité publique et l'exploitation ironique de la naïveté humaine ?

Ce paragraphe explique parfaitement ce que ce *moraliste* entend par la *vertu absolue*, et comment il a pu terminer sa *Vie de Jésus*, par ce témoignage : « Il fut grand et pur, » tout en le faisant menteur.

Notons déjà ce trait caractéristique de la conscience que Renan porte en toutes choses et à laquelle il mesure toute chose, suivant le principe de la philosophie subjective qu'il a adoptée. — Nous verrons apparaître tout le long de ses ouvrages : les pieuses fraudes, les stratagèmes, les ruses, les duperies, les roueries, le machiavélisme de la nature, tous les noms du mensonge qui, sous sa plume, atteignent successivement ceux qui défilent devant la béatitude bienveillante de ce véridique.

C'est le premier trait qui me frappa quand les *Souvenirs* furent publiés, pour la première fois, dans la *Revue des Deux-Mondes*. Je ne chercherai pas à dissimuler l'aversion que je conçus alors pour l'auteur, sentiment qui ne fit qu'augmenter en poursuivant la lecture de ses œuvres.

Ces accusations de duperie, nous venons de les voir lancées contre les curés de Tréguier et le culte de saint

Yves. Ce sera la flèche empoisonnée qu'il décochera également, tout en faisant la révérence, à Mgr Dupanloup, aux rédacteurs et gardiens israélites de la Bible, aux apôtres, à Jésus. Et son blasphème monte, monte jusqu'à l'Eternel qui, sous les noms de cause de tout bien, de bon génie, et autres compliments de passage, n'est jamais pour lui que la nature naturante, qu'il vient de saluer du nom de séducteur suprême.

C'est ce souci du mensonge caché partout, véritable obsession, pour ne pas dire possession, qui fait chez cet écrivain l'unité de la prose religieuse, si contradictoire par ailleurs.

Le tableau que l'artiste se plut à peindre de la ville de Tréguier, de ses ascendants, du milieu dans lequel s'est écoulée son enfance, a été très admiré, à Paris et en France. Il est très joli en effet. Fantaisie littéraire de haut goût ! Les Bretons, sous sa plume, apparaissent comme les croyants de toute une mythologie, formée par des contes de bonnes femmes. Il développe une série de charmantes légendes. Nos nourrices nous en contaient bien de pareilles. Quant à les croire, et surtout les confondre avec l'Evangile, c'est autre chose. Ce sont d'amusants récits, qui ne tirent pas à conséquence. Et quand on vient de suivre les étincelles de tous ces pétards et chandelles romaines, qui éclatent joyeusement dans les airs, rien n'est plus comique que le sérieux avec lequel l'artificier tire le bouquet final de son feu d'artifice.

Quel habile machiniste ! Comme c'est bien amené !

Sa race, sa famille, sa ville natale, son milieu ont fait de lui, dit-il, un idéaliste, absolument impropre à la

conduite de ses affaires. Certes, il n'était pas destiné à rien *gaaingner*, comme disent les Normands ; d'après l'idée qu'il donne de l'idéalisme effréné de ses aïeux, de ses maîtres, de ses compatriotes, de son éducation, il ne semblerait pas qu'un bon primitif, si gauche et si naïf, pût se trouver toujours sur le chemin des honneurs. Tout ce qu'il nous en explique, c'est qu'il n'y aida en rien.

Etre idéaliste, c'était sa vocation. « La vraie marque d'une vocation, est l'impossibilité d'y forfaire, » nous dit-il. Le trait caractéristique de la race bretonne est un désintéressement qui va jusqu'à la folie. Ce romantisme moral, l'enfant de Tréguier l'apporte en naissant. La vieille sorcière Gode le lui disait souvent, il avait reçu, avant de naître, le coup de quelque fée. Dès lors, « il était aimé des fées et il les aimait. »

« La race bretonne a au cœur une éternelle source de folie. Le *royaume de féerie*, le plus beau qui soit en terre, est son domaine. » Féeries, ces belles histoires de saints dont la mythologie future saura tirer si bon parti. — Lui-même porte le nom de saint Renan, un fameux original : on ne savait jamais d'avance ce qu'il ferait, ce qu'il voudrait ; il était plus facile de suivre la voie de l'hirondelle au ciel que de suivre la trace de ses pensées. — N'avait-il pas en cela quelque parenté avec son homonyme ?

Par ces belles légendes qui bercent son enfance, le critique, prédestiné par la nature, a saisi sur le vif ce que notre monde aryen a de plus primitif. La simplicité incroyable avec laquelle les Bretons gobaient ces récits, donnait au futur écrivain un grand désir de composer,

lui aussi, plus tard, ces mythes dans lesquels il excellera. Sa tête travaillait-elle déjà, au milieu de ces rêveurs qu'il nous peint et dont il confesse, naïvement, qu'il est le frère ?

« Quant à moi, ce milieu étrange m'a donné pour les études historiques les qualités que je peux avoir. J'ai pris une sorte d'habitude de voir sous terre et de discerner des bruits que d'autres oreilles n'entendent pas. L'essence de la critique est de savoir comprendre des états très différents de celui où nous vivons. » — Essence de critique ou essence d'invention ? — O poète ! la critique se fait avec la raison ; elle ne se fait pas avec une imagination qui entend sous terre les bruits que d'autres n'entendent pas.

« *J'ai vu le monde primitif*, » répète-t-il. Voilà le bouquet du feu d'artifice.

Ah ! il est clair que cette vision autorisait maître Renan à reconstituer, sur ce modèle familier, les Origines du christianisme, puis les Origines d'Israël et du monde. La nature naturante l'avait préparé, de longue main, pour cette interprétation. Et lui, en nous découvrant ces harmonies cachées, prédispose les critiques futurs à féliciter la nature de son ingénieuse préparation du terreau intellectuel qui devait nourrir la plante Renan.

Cependant un si grand arbre ne peut croître sans qu'il jette ses racines bien loin. Puis la sève d'un homme de génie ne peut avoir la simplicité d'une seule souche. Il dit et répète que sa mère était gasconne. Ce n'est pas tout.

Un jour qu'il visitait, en 1870, avec son ami, le prince Napoléon, les huttes d'un campement de Lapons, près

de Tromsoë, le critique (imaginatif, cette fois ?) croit voir ressusciter certains types ancestraux, qui lui font penser que sa formule ethnique pourrait bien être celle-ci : « Un Celte, mêlé de Gascon, mâtiné de Lapon. » Quoique, d'après les théories les plus récentes des anthropologistes, cette formule puisse représenter « le comble du crétinisme et de l'imbécilité. » Naturellement on ne peut penser à appliquer ces deux mots à M. Renan, — ils sont réservés aux catholiques. Mais « ce que l'anthropologie traite de stupidité chez les vieilles races incomplètes, n'est souvent qu'une force extraordinaire d'enthousiasme et d'intuition. »

Force d'intuition qui se déploiera dans la nouvelle Bible apocryphe : force d'enthousiasme qui inspirera la morale dernière du dilettante.

Après cette formule ethnique des origines cosmopolites qui siéent à une gloire mondiale, l'ingénieux chercheur va sortir des incertitudes et des mythes qui enveloppent généralement pour lui les nobles origines d'autrui. Avec une clarté et une certitude qui n'hésite plus, il établit sa généalogie bretonne, fondée sur documents incontestables, du ve siècle sans doute.

« Je sortais de la vieille race idéaliste en ce qu'elle avait de plus authentique. Sur le bord du Lédano est une grande ferme qui s'appelait Keranbélec. Là était le centre du clan des Renan, bonnes gens venus du Cardigan, sous la conduite de Fragan, vers l'an 480. Ils vécurent là treize cents ans d'une vie obscure, faisant des économies de pensées et de sensations dont le capital m'est échu. » Bénévolement il console ces humbles de leur obscurité, par cette phrase typique :

« Je sens que je pense pour eux, et qu'ils vivent en moi. »

Il est vrai que pour un moment ils semblent revivre en lui, les vieux Renan. C'est le saint peut-être qui lui dicte ce petit bout de confession, ce petit aveu, bon à retenir : « Mon incapacité d'être méchant, *ou du moins de le paraître,* me vient d'eux. »

— Braves gens, qui avez inspiré ce dernier membre de phrase, vous faisiez des économies de pensées pour n'en mettre au jour que de justes.

Telles furent les conditions d'éclosion du phénomène. Passons à son éducation.

Son éducation fut sérieuse. Elle fut commencée par le malheur. Ernest Renan était tout jeune quand son père disparut dans la mer ; le noyé fut retrouvé sur la grève d'Erquy ; la famille restait dans une situation difficile ; la pauvre veuve confia son fils au Petit Séminaire de Tréguier.

Son éducation sera poursuivie par des prêtres, qui prirent l'orphelin tout enfant et le gardèrent jusqu'à l'âge de vingt-trois ans. Son éducation est ce qu'il y a de mieux en lui. Les malheurs de sa famille, son enfance pauvre et sa jeunesse studieuse laissèrent des empreintes ineffaçables qui persistaient même chez le railleur accompli des dernières années. Les germes de gravité et de vertu, déposés en son âme par Dieu et ses maîtres, font encore sortir de ce premier fond des pensées que ne désavouerait pas le plus sage, si la contradiction et l'ironie, qu'il y mêle, ne détruisaient sans cesse leur action bienfaisante.

Son éducation fut une grande force ajoutée aux dons

très brillants qui lui assuraient un rang en France parmi les premiers de sa génération. Cette formation austère comprima longtemps le jouisseur, et lui imposa les habitudes de travail assidu qui seules peuvent soutenir à une certaine hauteur la facilité d'assimilation naturelle et de généralisation philosophique qui distingua surtout Renan.

Mais l'éducation la plus forte n'est pas encore assez forte pour dominer la liberté personnelle.

A l'âge où l'enfant devient homme, ou plus tôt ou plus tard, les contradicteurs font entendre leurs voix discordantes, et entre des appels de toute sorte, entre toute espèce de qualités de bonheur, il faut choisir. Nous verrons plus loin le choix que fit Renan et nous l'apprécierons.

Ecoutons maintenant l'auteur des *Souvenirs*, il va parler des prêtres du Petit Séminaire de Tréguier.

« Mon enfance s'écoulait dans cette grande école de foi et de respect. »

« Ces dignes ecclésiastiques étaient les hommes les plus respectables du monde... leurs leçons de bonté et de moralité qui me semblaient la dictée même du cœur et de la vertu, étaient pour moi inséparables du dogme qu'ils enseignaient. »

« La base de ces anciennes éducations était une sévère moralité, tenue pour inséparable de la pratique religieuse, une manière de prendre la vie comme *impliquant des devoirs envers la vérité.* »

« Mes maîtres m'apprirent l'amour de la vérité, le respect de la raison, le sérieux de la vie. Voilà la seule chose en moi qui n'ait jamais varié. Je sortis de leurs

mains avec un sentiment moral tellement prêt à toutes les épreuves que la légèreté parisienne put ensuite patiner ce bijou sans l'altérer. »

C'est l'homme de soixante ans qui rend ce témoignage d'estime. Mais il ne serait plus lui-même si, dans le même livre et contradictoirement, il n'agrémentait ces éloges répétés de quelques qualifications burlesques ou perfides, au grand plaisir de MM. About et Havet qui vivaient encore. Sainte-Beuve et Flaubert, hélas ! n'étaient plus là, pour jouir de la manière exquise dont les *Souvenirs* exécutent les anciens maîtres.

Il ne dit pas seulement : « mes vieux prêtres de Bretagne, têtes vénérables, totalement devenues de bois ou de granit. »

Mais : « Je ne fus pas prêtre de profession, je le fus d'esprit. Tous mes défauts tiennent à cela ; ce sont des défauts de prêtre. »

« Le prêtre porte en tout sa politique sacrée ; ce qu'il dit implique beaucoup de convenu. Sous ce rapport, je suis resté prêtre... Voué par une sorte de parti-pris à une politesse exagérée, une politesse de prêtre, je cherche trop à savoir ce que mon interlocuteur a envie que je lui dise. Mon attention, quand je suis avec quelqu'un, est de deviner ses idées et, par excès de déférence, de les lui servir anticipées. »

« Un certain manque apparent de franchise dans le commerce de la vie m'est pardonné par mes amis qui mettent cela sur le compte de mon éducation cléricale. »

« En somme, dans tous mes défauts actuels, je retrouve les défauts du petit séminariste de Tréguier. J'étais né prêtre *à priori*, comme tant d'autres naissent militaires,

magistrats. » Cela veut-il dire : j'étais né prêtre, c'est-à-dire faux ; comme on naît militaire, c'est-à-dire brave ; comme on naît magistrat, c'est-à-dire juste ? Que dire de ces doucereuses insinuations ? Décidément, apprenait-on à Tréguier la droiture ou la ruse ? — En tout cas, bons prêtres du Petit Séminaire, vous pouvez faire l'économie de votre reconnaissance pour d'autres témoins de vos vertus.

C'est cette délicate loyauté qui faisait le fond de la moralité du célèbre écrivain. Nous la retrouverons ailleurs.

L'année 1838, Ernest Renan obtint tous les prix de sa classe. — Lors des malheurs de la famille, sa sœur Henriette était partie courageusement pour Paris, comme institutrice, afin de donner un peu d'aisance à sa mère et à ses jeunes frères. Elle fit recommander le lauréat à l'abbé Dupanloup, qui cherchait à rassembler dans son Petit Séminaire de Saint-Nicolas une élite intellectuelle, avec le dessein d'exciter l'émulation des enfants du Faubourg Saint-Germain confiés à ses soins. Là se trouvaient donc, côte à côte, de futurs ecclésiastiques et des enfant riches, fils des premières maisons de France. Renan y entra comme boursier.

Lorsqu'il quitta sa ville natale, était-il bien l'étudiant ecclésiastique simple, droit, pieux qu'il nous dépeint ? D'après des notes conservées à Tréguier, sa tenue à la chapelle n'indiquait pas une grande piété. Mais n'étant pas dans son âme, à y voir, prenons son affirmation telle quelle. — C'est donc lui qui nous parlera des changements opérés dans ses perceptions intimes.

« De la petite ville la plus obscure de la province la

plus perdue, je fus jeté, sans préparation, dans le milieu parisien le plus vivant. Le monde me fut révélé ; mon être se dédoubla ; le Gascon prit le dessus sur le Breton ; plus de *custodia oris mei* ; adieu le cadenas que j'aurais sans cela mis à ma bouche. (Pourquoi mettre un cadenas à sa bouche ? le cadenas de la dissimulation ?) Pour le fond, je restai le même. Mais, ô ciel, combien les applications furent changées ! J'avais vécu jusque-là dans un hypogée éclairé de lampes fumeuses ; maintenant le soleil et la lumière allaient m'être montrés. »

Qu'il y eût une grande différence entre le milieu provincial de Tréguier, professeurs et camarades, et celui de Paris, professeurs et camarades, personne n'en peut douter. Que le petit paysan breton aît été ébloui de cette brusque transplantation, M. Bourget le comprendra. Que ce changement d'atmosphère dût fatalement le conduire à l'orgueilleuse ingratitude de l'avenir, c'est autre chose. Quoi qu'en dise le prétentieux psychologue trécorrois, d'autres Bretons que lui ont subi ces transplantations et ont gardé leur bon cœur reconnaissant, leur humilité franche, qui n'exclut pas une dignité fière, le sentiment du peu qu'est un homme, fût-il comblé des dons naturels et développé par une éducation soignée.

Quant au pauvre clerc de Tréguier, la tête lui tourna.

« Je compris la gloire, que j'avais cherchée si vainement à la voûte de la chapelle de Tréguier. Au bout de quelque temps, une chose tout à fait inconnue m'était révélée. Les mots talent, éclat, réputation, eurent un sens pour moi. J'étais perdu pour l'idéal modeste que mes maîtres m'avaient inculqué ; j'étais engagé sur une mer où toutes les tempêtes, tous les courants du siècle

avaient leur contre-coup. Il était écrit que ces courants et ces tempêtes emporteraient ma barque sur des rivages où mes anciens amis me verraient aborder avec terreur. »

Il paraît assez probable que l'accueil fait à ces premières invites de la gloire mondaine commença tout doucement la transformation du lévite en lettré. Si nous en croyons un aveu que nous recueillons aux dernières pages des *Souvenirs*, ce changement était depuis longtemps *in fieri*, suivant une chère expression, et sa vocation sacerdotale n'aurait jamais été d'une qualité très élevée, puisque c'est lui-même qui dit : « Si mes origines eussent été moins disgrâciées selon le monde, je ne fusse point entré, je n'eusse point persévéré dans cette royale voie de la vie selon l'esprit, à laquelle un vœu de nazaréen m'attacha dès mon enfance. »

Ces vœux, faute de mieux, n'engagent que jusqu'à possibilité du contraire. Nous verrons dans la suite le développement de cette vérité. Dès maintenant nous pouvons constater que Saint-Nicolas était bien voisin du collège de France et des académies ; nous pouvons augurer que le bruit des applaudissements qui retentissent dans ces amphithéâtres, aurait plus de charmes pour le Breton gasconné que le : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*, de Saint-Sulpice.

Cependant, avant que l'enfant de Tréguier se réchauffât au soleil et à la lumière de Paris, il souffrit beaucoup.

Pauvre et laid, timide et gauche, une grosse tête sur un corps chétif, il tombait brusquement au milieu de ces Parisiens éveillés, élégants, facilement moqueurs, et dédaigneux du petit provincial, qui restait embarrassé

de lui-même, dans la cour de récréation, taciturne et pensif, ne se mêlant jamais aux jeux.

Il tomba malade. Ce n'était pas seulement son amour-propre qui souffrait. « L'internat me tuait », dit-il. L'existence qu'il quittait, c'était la vie au grand air, le milieu protecteur et familier des bons prêtres et des braves camarades de Tréguier, les longs retours de classe, en causant avec son ami Guyomar, et surtout sa mère. Renan aimait sa mère. C'est la seule note touchante des *Souvenirs*. Cette fois, l'accent est vrai ; on ne peut s'y tromper, c'est senti. En vérité, le talent est une chose vaine ! en avoir tant, et ne réussir à produire une émotion profonde que quand la phrase sort réellement du cœur !

« Le fond de ma blessure était le souvenir trop vivant de ma mère. Ayant toujours vécu seul auprès d'elle, je ne pouvais me détacher des images de la vie si douce que j'avais goûtée pendant des années. J'avais été heureux, j'avais été pauvre avec elle. Mille détails de cette pauvreté même, rendus plus touchants par l'absence, me creusaient le cœur. Pendant la nuit, je ne pensais qu'à elle, je ne pouvais prendre aucun sommeil. Ma seule consolation était de lui écrire des lettres pleines d'un sentiment tendre et tout humides de regrets. Nos lettres, selon l'usage des maisons religieuses, étaient lues par un des directeurs. Celui qui était chargé de ce soin fut frappé de l'accent d'amour profond qui était dans ces pages d'enfant. Il communiqua une de ces lettres à M. Dupanloup, qui en fut tout à fait étonné. »

Et voilà que le lien s'établit entre l'excellent supérieur

et le pauvre petit Breton. Mgr Dupanloup, lui aussi, avait un culte pour sa mère qui demeurait auprès de lui ; jamais il ne passait un jour sans aller passer avec elle quelques moments, arrachés aux occupations multipliées que lui attirait son activité dévorante. « Dès lors, il me remarqua ; j'existai pour lui ; il fut pour moi ce qu'il était pour tous, un principe de vie, une sorte de dieu. »

Un moment nous nous sommes arrêtés dans une fraîche oasis, au milieu du désert, et nous avons joui de voir que le sceptique railleur est capable d'une admiration attendrie pour un autre que lui-même. Hélas ! que la halte est courte ! et qu'il est triste, quand on connaît le beau caractère, la généreuse nature de l'évêque d'Orléans, sa franchise impétueuse surtout, d'entendre raconter aussi vilainement pour le prêtre, l'histoire de la conversion de M. de Talleyrand. — Ce prêtre, que les protections aristocratiques « désignaient pour une œuvre de tact mondain plutôt que de théologie, où il fallait savoir *duper à la fois le monde et le ciel,* » c'est l'abbé Dupanloup, c'est celui qui a été « le principe de vie » pour le pauvre petit exilé !

Et après avoir été loué comme éducateur hors-ligne, l'abbé Dupanloup est *bêché* à son tour par son ancien élève, tout comme les prêtres de Tréguier. Dans une autre note, naturellement : c'est « la religion d'indienne et de calicot, une piété musquée, enrubannée, une théologie de demoiselle, sans solidité, d'un style indéfinissable comme le frontispice polychrome d'un livre d'Heures de chez Lebel. » C'est un intrigant « à l'affût de tous les vents de la mode et de la publicité. » Sous

sa direction : « l'humanisme, la bonne éducation étaient ici le but, la fin, le terme de toute chose ; la faveur des gens du monde bien élevés devenait le suprême criterium du bien. »

O gratitude !

Un moraliste a dit d'un ancien ami : « Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien ; il m'a fait trop de bien pour en dire du mal. » L'abbé Dupanloup avait fait beaucoup de bien à Ernest Renan. L'évêque d'Orléans fut plus sévère pour l'Auteur de la *Vie de Jésus*. Et les *Souvenirs* n'avouent pas le vrai grief, mais ils le font assez deviner. Ainsi qu'ils le disent, Mgr Dupanloup jouissait d'une grande autorité sur le monde catholique du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré et il fut le Cerbère qui, tant qu'il vécut, en défendit l'accès à son protégé d'autrefois. Le dilettante préféra toujours l'aristocratie à la démocratie et il ne pardonna pas cette exclusion. Quand il écrivit les *Souvenirs*, le vieil évêque venait de quitter ce monde, il lui faisait son oraison funèbre.

Il est certain que l'éclat mondain de Saint-Nicolas n'était pas sain pour le tempérament intellectuel ou moral de l'ambitieux trécorois. Ses dons littéraires y furent cultivés, développés, exaltés. Sa vanité de même.

Agacé de s'entendre toujours louer de son remarquable talent d'écrivain et critiquer pour le peu de sérieux de ses ouvrages scientifiques, l'auteur des *Souvenirs* prend à tâche d'établir que les compositions de rhétorique lui inspiraient un profond ennui ; il était trop sérieux pour ces enfantillages et laissa dans cette

classe « un renom douteux. » Au contraire, s'il s'agissait de raisonnement, il devenait irréfutable.

« La première fois que mes condisciples m'entendirent argumenter en latin, ils furent surpris. Il virent bien alors que j'étais d'une autre race qu'eux, et que je continuerais à marcher quand ils auraient trouvé leur point d'arrêt. »

Il est certain que quand, plus tard, ses camarades ont lu la *Lettre à M. Berthelot*, il ne s'en est pas trouvé beaucoup parmi eux d'envergure assez puissante pour suivre son vol. Ce n'est pas un don commun de pouvoir enchaîner autant d'hypothèses scientifiques à la longue queue du cerf-volant qui va se perdre dans l'illimité, bien au-delà de la lune et des étoiles, des atmosphères terrestres, astrales, au-delà des âges historiques, géologiques, chimiques, physiques, jusqu'à l'hypothèse dernière du ressort intime, du *nisus* primitif, suprême propulseur, et de régenter toutes ces sciences au nom de la *Critique historique*. Il est vrai que ces malheureux Parisiens n'avaient pas « *vu le monde primitif* », si ce n'est en images.

Un passage des *Souvenirs* pourrait expliquer, dans une certaine mesure, le développement démesuré de l'esprit créateur chez le Critique, c'est ce qu'il nous dit de sa formation historique :

« Parmi ces volumes modernes *qui détonnaient souvent avec les vieilles routines des cahiers*, j'en remarquai un qui produisait sur moi un effet singulier. Dès que le chargé de cours le prenait et se mettait à lire, *je n'étais plus capable de prendre une note* ; une sorte d'*harmonie* me saisissait, m'enivrait. C'était Michelet. » — Malen-

contreuse lecture du grand historien imaginatif ! Ernest Renan était bon élève ; l'émulation le prit, il voulut être le premier.

Si au lieu de lire Michelet, il avait pu se mettre à l'école d'Augustin Thierry ou de Taine, ces maîtres lui auraient appris à se soumettre à la vérité objective au lieu d'avoir la prétention d'élaborer l'histoire dans sa conscience subjective. Ils lui auraient appris que l'histoire s'écrit en compulsant des *documents*, et non pas en les réformant par des divinations de faits vus sous terre ou au-delà des astres, que la science historique n'est pas l'art d'*harmoniser* les faits, comme Beethoven harmonisait ses symphonies. Si les documents trompent quelquefois, on est trompé, on n'est pas trompeur.

Toujours hanté par l'idée de la puissance créatrice *in fieri* dans l'homme, le Philosophe nous donne ce jugement définitif sur l'œuvre éducatrice de l'abbé Dupanloup : « A-t-elle rempli les espérances illimitées qu'avait conçues l'âme ardente de notre grand éducateur ? Non, assurément ; si ses espérances avaient été réalisées, *c'est le monde entier qui eût été changé de fond en comble*, et on ne s'aperçoit pas d'un tel changement. »

Changer le monde de *fond en comble !* par les deux cents élèves de Saint-Nicolas, étant donnés les millions d'hommes qui peuplent la terre, rien qu'au moment présent, je doute que l'abbé Dupanloup ait jamais eu tant de prétention. Pour un logicien de premier ordre, comme l'argumentateur en latin, qui stupéfiait ses camarades, il est clair que la conséquence dépasse de beaucoup les prémisses. Reste à savoir si le Supérieur de Saint-Nicolas avait l'imagination aussi grandiose que son

protégé ; reste à savoir si la stupéfaction des condisciples avait pour cause l'admiration.

Tandis que nous sommes à Saint-Nicolas, véritable lieu du changement de direction que nous étudions, faut-il aborder une question délicate ?

Dans les harmonies enchanteresses qui se révélaient à l'adolescent, les voix argentines des jeunes sœurs qui venaient voir les grands frères, au parloir de Saint-Nicolas, chantaient-elles leur partie ? Auraient-elles fait oublier la petite Noémi ? Renan, dans ses *Souvenirs,* se défend de ces suppositions comme *inconvenantes.* Après avoir plaisanté agréablement sur la manière dont les bons prêtres de Tréguier prémunissaient les élèves ecclésiastiques contre ces dangers possibles, il conclut :

« Ces saintes *inepties* prenaient une autorité qui me saisissait jusqu'au fond de mon être. Maintenant, avec ma pauvre âme déveloutée de cinquante ans, (écrit à Ischia en 1875) cette impression dure encore..... (?) Mes idées à cet égard survécurent à mes croyances religieuses, et c'est ce qui me préserva de la *choquante inconvenance* qu'il y aurait eu si l'on avait pu prétendre que j'avais quitté le séminaire pour d'autres raisons que celles de la philologie. L'éternel lieu commun : « Où est la femme ? » par lequel les laïcs croient expliquer tous les cas de ce genre, est quelque chose de fade, qui porte à sourire ceux qui connaissent les choses telles qu'elles sont. »

Il le dit, soit. Ce sujet ne sera donc abordé que plus tard, quand nous arriverons au grand ressort de la morale : l'amour. L'insistance du vieux galantin forcera le moraliste le moins exigeant à dire ce qu'il pense de cette manière de l'entendre.

Il est d'ailleurs facile d'admettre que la vanité du pauvre Breton fut le seul facteur de sa transformation en Gascon. Sur ce sujet il est intarissable.

Finalement il arriva ce qui devait arriver. — L'adhésion à la vérité n'est pas une sécrétion interne, un « précipité chimique étranger au moi, qui se fait en nous sans nous, et que nous devons nous contenter de regarder avec curiosité », selon les données de la morale évolutionniste, exposées par le transformiste achevé dans son *Examen de conscience*. Il arriva ce qui devait arriver, par le libre exercice d'une volonté mise à l'épreuve, et qui accueille ou repousse les premières tentations de vanité et d'ingratitude, qui se prononce entre les deux tendances : égotiste ou altruiste. — Employons courageusement ces barbarismes acceptés, nouveaux noms de si vieilles choses.

Le choix eût-il été le même si Ernest Renan était resté à Tréguier ? Lui ne le croit pas, mais souvenons-nous de son dogme du précipité chimique, qui se fait en nous sans nous, fatalement, à moins qu'un dérangement fortuit d'atomes modifie la combinaison. C'est le dogme fondamental de la morale évolutionniste.

« Si j'étais resté en Bretagne, je serais toujours demeuré étranger à cette vanité que le monde a aimée, encouragée, je veux dire à une certaine habileté dans l'art d'amener le cliquetis des mots et des idées. En Bretagne j'aurais écrit comme Rollin. A Paris, sitôt que j'eus montré le petit carillon qui était en moi, le monde s'y plut, et, peut-être pour mon malheur, je fus engagé à continuer. »

« Je songe quelquefois qu'en moi le Breton mourut ;

le Gascon, hélas ! eut des raisons suffisantes de vivre. Ce dernier s'aperçut même que ce monde nouveau était fort curieux et valait la peine qu'on s'y attachât. »

Cet enchantement produit par les mots talent, éclat, réputation, cette recherche du cliquetis des mots et des idées, ce petit carillon qui appelle la gloire mondaine, évidemment voilà de tristes dispositions pour entrer à Saint-Sulpice, y devenir un bon prêtre, prendre une soutane noire, recevoir la tonsure et accepter tous les renoncements dont ce pauvre habit et cette couronne sévère sont les symboles.

Le Breton mourut, dit-il, n'était-ce que le Breton qui mourait de cet enivrement ? Si le séminariste eût interrogé plus soigneusement sa conscience morale (pas sa conscience littéraire), il eût pu s'apercevoir de la direction nouvelle prise par l'encensoir qu'il balançait devant l'autel.

O jeune lévite, regarde dans l'avenir, bien loin, vers l'Orient Ce n'est pas à Bethléem que tu t'agenouilleras, au lieu où Jésus naquit dans une pauvre étable ! C'est la Grèce qui t'appelle. Vois-tu là-bas ce prêtre païen qui prie sur l'Acropole ? C'est toi. Ecoute-le : « Toi seule es jeune, ô Cora ; toi seule es pure, ô Vierge. O Archégète, idéal que l'homme de génie incarne en ses chefs-d'œuvre, j'aime mieux être le dernier dans ta maison que le premier ailleurs. Oui, je m'attacherai au stylobate de ton temple ; *j'oublierai toute discipline, hormis la tienne*, je me ferais stylite sur tes colonnes, ma cellule sera sur ton architrave. Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste. *Je serai*

injuste pour ce qui ne te touche pas, je me ferai le serviteur du dernier de tes fils.

« Tard je t'ai connue, beauté parfaite. Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que *le bien et le mal,* le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie *se transforment les uns dans les autres,* par des nuances aussi indiscernables que le cou de la colombe. Ne rien aimer, ne rien haïr absolument devient alors une sagesse.

« Tout n'est ici-bas que symbole et songe. Les dieux passent comme les hommes et il ne serait pas bon qu'ils soient éternels. La foi qn'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. »

Le séminariste n'était pas mûr encore pour ce culte de l'Acropole et il entra à Saint-Sulpice.

CHAPITRE II

ISSY. — SAINT-SULPICE

L'abbé Dupanloup ne se faisait guère illusion sur la vocation ecclésiastique de son élève, s'il est vrai qu'il l'envoya au supérieur, M. l'abbé Icard, avec cette note : « Le jeune Renan n'a pas la vocation, mais il veut étudier la théologie, admettez-le. » Quel pouvait être le but de l'abbé Dupanloup ? Raffermir par une solide instruction religieuse une foi qu'il sentait plus sensitive qu'éclairée ? — Peut-être. Le moyen, en tout cas, ne réussit pas.

D'après la division des études ecclésiastiques, la philosophie était réservée pour le grand séminaire. Selon la règle, après avoir terminé sa rhétorique à Saint-Nicolas du Chardonnet, le 19 octobre 1841, Renan entrait au séminaire d'Issy. Cette maison de campagne de Saint-Sulpice reçoit, pendant deux années, les élèves de philosophie qui apprennent en même temps la physique, la chimie et les sciences naturelles. La théologie ne s'enseigne que plus tard, au séminaire de Saint-Sulpice.

Les *Souvenirs* révèlent deux impressions contraires chez le rhétoricien qui entrait à Issy.

La première, de satisfaction. Les grands jardins, les longues allées de charmes, sous lesquelles il demeurait des heures, sur un banc de pierre, lisant en liberté, remplaçaient avec avantage le travail commandé, suivant un programme aux détails arrêtés d'avance, dans l'entassement des salles d'études. La cour de récréation, où le futur aristocrate des lettres avait senti si durement son isolement et son inexpérience du monde, n'était plus obligatoire. Les jeunes séminaristes se délassaient de l'étude en jouant à la balle, mais Renan n'aimait pas les jeux. Il passait les heures de récréation à rêvasser, assis et enveloppé dans de triples vêtements pour se défendre du froid. Rien d'ailleurs ne le choquait plus chez ses condisciples. Il ne voyait parmi eux que des aspirants ecclésiastiques, soumis à la simplicité évangélique. Les austères disciples de l'humble Olier avaient un air de famille avec les maîtres de Tréguier. Et c'est une remarque qu'on fait souvent : combien les vaniteux prisent l'humilité chez les autres.

Messieurs les polémistes qui représentent sous de si noires couleurs l'asservissement clérical, ne goûteront guère ce tableau du régime libéral pratiqué par les Sulpiciens :

« Les rapports des directeurs de Saint-Sulpice avec les élèves ont un caractère large et grave. Il n'y a sûrement pas un établissement au monde où l'élève soit plus libre. Les directeurs mènent exactement la vie des élèves et s'occupent d'eux aussi peu que possible. Si l'on veut travailler, on y est admirablement placé pour cela. Si l'on n'a point l'amour du travail, on peut ne rien faire, et il faut avouer qu'un grand nombre usent largement

de la permission. Les interrogations, les examens sont presque nuls. L'émulation n'existe à aucun degré et serait tenue pour un mal. Si l'on considère l'âge des élèves, en moyenne de dix-huit à vingt-quatre ans, on peut trouver qu'une telle réserve est presque exagérée. Elle nuit sûrement aux études. Mais quand on y a réfléchi, on trouve que ce respect suprême de la liberté, cette façon de traiter comme des hommes faits des jeunes gens déjà consacrés par l'intention du sacerdoce, sont la seule règle convenable à suivre dans la tâche épineuse de former des sujets pour le ministère le plus élevé qu'il y ait d'après les idées chrétiennes. J'estime même, pour ma part, que d'excellentes applications pourraient en être faites aux services de l'instruction publique, et que l'Ecole normale, en particulier, devrait, sur certains points, s'inspirer de cet esprit. »

Faisant la part du dédain constant, prodigué par le bon camarade à ses émules, cette page rend justice à la liberté de décision laissée par les Sulpiciens à leurs élèves.

L'étudiant ecclésiastique n'entrait pas seulement dans une école de sage libéralisme, il entrait dans une école de vertu. Il le reconnaît dans ses *Souvenirs*.

« Je m'amuse souvent à supputer ce que je dois aux influences diverses qui ont traversé ma vie et en ont fait le tissu. Eh bien ! Saint-Sulpice m'en apparaît toujours comme le facteur principal.... *j'ai été bien élevé*, voilà tout. »

Et ailleurs : « Saint-Sulpice est avant tout une école de vertu. *C'est principalement par la vertu que Saint-Sulpice est une chose archaïque*, un fossile de deux cents

ans. Beaucoup de mes jugements étonnent les gens du monde parce qu'ils n'ont pas vu ce que j'ai vu. J'ai vu à Saint-Sulpice, associés à des idées étroites, je l'avoue, les miracles que nos races peuvent produire en fait de bonté, de modestie, d'abnégation personnelle. Ce qu'il y a de vertu dans Saint-Sulpice suffirait pour gouverner un monde, et cela m'a rendu difficile pour ce que j'ai trouvé ailleurs. »

Une seconde impression, moins agréable celle-là, résulta, au début, du changement d'objet des études. Le brio littéraire acquis à Saint-Nicolas n'éblouissait pas du tout les sulpiciens. Les *Souvenirs* reviennent continuellement sur ce point : dédain de ses nouveaux professeurs pour la littérature, antipathie contre le talent. — La rhétorique était finie, il s'agissait de faire à Issy de la philosophie, à Saint-Sulpice de la théologie. Le rhéteur, qui avait trouvé sa vraie vocation à Saint-Nicolas, se sentit tout dépaysé, quand M. Gosselin, supérieur d'Issy, le prit pour lecteur. Dans les ouvrages qu'ils lisaient ensemble, la raison du théologien exigeait avant tout la justesse de la pensée, tandis que l'imagination du lettré se laissait aisément charmer par la beauté de la forme. Entre eux éclatait nécessairement cette mésintelligence qui naît entre l'homme de bon sens et l'artiste, toutes les fois que le vrai apparaît serré dans une pauvre robe étriquée, auprès du faux, drapé d'amples et chatoyantes étoffes.

Elle est très naturelle, cette exclamation de l'abbé Gosselin : « Ah ! comme on voit bien, mon cher, que M. de Maistre n'est pas théologien ! » Et cette réflexion nous amène si bonnement, sous le couvert de M. Gos-

selin, la note théologique de l'Evêque d'Orléans ! M. Gosselin, dit-il, « perdait peu d'occasions de traiter de fadaises et de futilités les études si estimées des Nicolaïtes. M. Dupanloup, dont le premier dogme était que *sans une bonne éducation littéraire on ne peut être sauvé,* lui était peu sympathique. Il évitait en général de prononcer son nom. »

Pour remettre la question au point, il suffit de faire la différence entre le but de la rhétorique : donner du relief à la pensée, et celui de la philosophie : l'approfondir.

Nous verrons plus loin d'ailleurs l'appréciation bienveillante de la théologie sulpicienne, salut d'adieu que le reconnaissant sexagénaire des *Souvenirs* a coutume d'envoyer à tous ses professeurs. Pour le moment, nous n'en sommes pas à la théologie, nous sommes à Issy.

Renan raconte longuement dans ses *Souvenirs*, aux deux chapitres Issy et Saint-Sulpice, la crise de sa foi, et son changement de croyance. Malgré ses affirmations réitérées, il n'a guère été pris au sérieux par les critiques — catholiques et autres — qui ont examiné ses assertions. D'abord, suivant son habitude, il est plein de contradictions et, volontairement ou non, très embrouillé.

Il affirme que sa foi « a été détruite par la critique historique, non par la scolastique ni la philosophie. » Il répète plus loin : « Dans cette lutte engagée entre ma raison et mes croyances, j'évitai soigneusement de faire un seul raisonnement de philosophie abstraite. La méthode des sciences physiques et naturelles qui, à Issy, m'était apparue comme la loi du vrai, faisait que

je me défiais de tout système.... Mes raisons furent toutes de l'ordre *philologique* et *critique* ; elles ne furent nullement de l'ordre métaphysique, de l'ordre politique, de l'ordre moral. »

Or ses biographes établissent et lui-même reconnaît que, dès la fin des deux années d'Issy, sa foi était déjà fort ébranlée, et uniquement par la philosophie allemande et le système évolutionniste qui l'avaient séduit, attendu que ses études philologiques ne commencèrent qu'au séminaire de Saint-Sulpice, comme nous le verrons.

Comment la philosophie allemande et le système évolutionniste établirent-ils leur empire dans l'âme du séminariste ? Renan ne nous l'avait pas dit positivement dans ses *Souvenirs*, mais les récits de son supérieur, de ses amis, et ses demi-confidences à lui-même concordaient pour attribuer à sa sœur Henriette l'introduction de l'influence, décisive dans sa vie, des maîtres allemands. La publication de la correspondance entre le frère et la sœur ne laisse plus subsister aucun doute sur l'empire exercé à cette époque par celle-ci. Alors même que Renan ou les auteurs de cette publication posthume ont jugé à propos de supprimer toutes les lettres échangées entre le 23 mars 1842 et le 15 septembre de la même année, la preuve en est donnée à cette date. Le frère confie à sa sœur son scepticisme naissant et conclut sa dissertation sur les révélations philosophiques qu'il vient de recevoir : « J'aime beaucoup la manière de *tes penseurs allemands*, quoique un peu sceptiques et panthéistes. Si tu vas jamais à Kœnigsberg, je te charge d'un pèlerinage au tombeau de Kant. » Et dès la première lettre il la

remerciait d'un billet qui lui permettra de monter sa bibliothèque allemande.

A la fin de l'année 1840, Henriette Renan avait quitté la pension parisienne où elle donnait des leçons, très appréciées de ses élèves, pour aller, dans la famille du Comte Zamoyski, faire l'éducation de trois jeunes filles. — Vivant en Pologne et en Allemagne, dans un milieu intellectuel remué par le grand effort philosophique du pays et du temps, Henriette fit connaissance avec les déclarations majestueuses de Kant et les métaphysiques de Fichte, Schelling, Hegel.

Aux âmes dégoûtées du matérialisme du XVIIIe siècle, Kant était apparu comme la revanche du spiritualisme. Aux excès de l'objectivisme et du sensualisme, il allait substituer les excès du subjectivisme et de l'idéalisme. Mais les écueils de la nouvelle doctrine, le scepticisme qui en naîtrait, étaient recouverts par tant de vertueux sentiments et de nobles phrases, que ce nouveau système excita un enthousiasme dont nous voyons encore des continuateurs.

Fichte, Schelling, Hegel avaient succédé à Kant, apportant chacun à la philosophie allemande une variété de métaphysique idéaliste ou artistique. Schiller, Herder, Gœthe avaient mis en poèmes cette floraison philosophique et critique. En même temps, un grand mouvement de reconstitutions historiques agitait les universités allemandes. La critique biblique, presque entièrement rationaliste, prenait un nouvel essor. — Henriette Renan fut éblouie de toutes ces connaissances inconnues, au milieu desquelles elle tombait à l'improviste. Elle en perdit la foi.

Renan, parlant du rôle de sa sœur dans sa résolution de quitter Saint-Sulpice, a dit : « Ma sœur, dont la haute raison était depuis des années comme la colonne lumineuse qui marchait devant moi, m'encourageait, du fond de la Pologne, par ses lettres pleines de droiture et de bon sens. » C'était déjà Henriette, esprit plus viril que son frère, qui avait réussi à obtenir la bourse à Saint-Nicolas, à faire venir Ernest à Paris. De même, au Séminaire, son influence s'exerça, prépondérante. La sœur écrivait à son frère et lui communiquait ses découvertes et ses admirations. Et sur les bancs du grand parc d'Issy, enveloppé dans sa grande houppelande, le rêveur solitaire se livrait, dit-il, « à l'ardeur de penser. »

Cette *ardeur de penser*, tourment de l'adolescent, jusqu'au jour où l'esprit et le cœur ont pleinement accepté ou refusé les solutions déjà trouvées du problème de la destinée, il est tout simple qu'elle agitât l'esprit curieux d'Ernest Renan. — La foi du charbonnier est bonne pour les charbonniers. — Pour les saint Jérôme, saint Augustin, saint Anselme, saint Thomas d'Aquin (à dessein je ne cite que des saints canonisés), le désir du savoir est inné : *naturaliter desiderium inest ad sciendum*. Et sans être un penseur éminent, tout esprit doué de quelque activité ressent cette soif de connaître. Ce n'est pas de rechercher la Vérité qui égare, c'est de se croire un *Surhomme*, un de ces génies créateurs ou révélateurs, petits Copernic de la philosophie, qui se jugent destinés à changer de fond en comble le système du monde, — comme le jeune Nicolaïte, qui attribuait cette prétention à Mgr Dupanloup.

Pouvait-elle, cette ardeur de penser, chez un sur-

homme, suivre des chemins battus par ces vieux penseurs, auxquels je n'ajouterai que Leibniz, pour ne pas ressembler à un index biographique. — Vous seriez bien étonnés de cette modestie, lecteurs, qui avez vu procéder l'élève de Michelet, le dédaigneux Nicolaïte. Ne le voyons-nous pas maintenant, sous le titre *Pages choisies de Renan,* enseigner aux petites jeunes filles des écoles normales que c'est seulement « *depuis cinquante ans que l'humanité a aperçu le but qu'elle avait jusque-là poursuivi sans conscience.* »

Incommensurable bêtise humaine !

Puis l'Athénien, en germe dans Renan, n'est-il pas toujours, tel qu'au temps de saint Paul, en quête du *dieu inconnu* qui augmentera la variété du « charmant parterre de ses pensées ? » Grâce à Henriette, cette ardeur de penser prit donc pour champ l'Allemagne et dédaigna la France et le catholicisme. L'adepte nous présente la sirène pleine de promesses qui venait lui ouvrir des horizons de liberté illimitée :

« La philosophie allemande commençait à être connue ; ce que j'en saisissais me fascinait étrangement. » — Vainement, son professeur, M. Manier, lui faisait-il remarquer « que cette philosophie changeait trop vite et que, pour la juger, il fallait attendre qu'elle eût achevé son entier développement. » — Elle répondait trop bien à l'état d'âme du jeune homme.

Les rêves religieux de Herder, « l'écrivain allemand que je connaissais le mieux, » dit-il, satisfaisaient l'exaltation poétique, plus développée chez lui que les tendances au sacrifice pratique. Cette religiosité, qui remplace si agréablement les obligations définies d'une

religion positive, ces « vastes vues » qu'il admirait d'autant plus, l'avoue-t-il, « qu'il n'en voyait pas les limites », s'harmonisaient merveilleusement avec les aspirations de sa nature. « Je crus entrer dans un temple, » dit-il.

Le temple dans lequel il entrait, c'était le palais féerique de l'imagination et de la fantaisie. Ce temple n'était pas élevé à l'Infini, mais à l'indéfini. Il y pouvait admirer à l'aise, comme Kant, « le ciel étoilé au-dessus de sa tête et la loi morale au-dedans de son cœur. »

Kant, l'austère piétiste, avait bien cru y fonder le culte de l'*Impératif catégorique*, de la loi du devoir, immanente et inaltérable. Mais par sa *Critique de la raison pure,* il avait détruit les bases du temple. Et dans l'église allemande, ouverte à tous les vents du siècle, une foule de prédicateurs étaient entrés, que n'attendait pas le vieux maître. L'individualisme protestant s'en donnait à cœur joie. Schiller et Gœthe faisaient de l'art une religion. L'intuition de l'artiste devenait pour Schelling l'équivalent d'un procédé scientifique et révélateur. Et bientôt l'église qui n'avait plus ni base ni voûte, ne renferma plus, en fait de Dieu, que l'humanité divinisée, se faisant ses lois à elle-même.

Hegel donna la formule idéale de l'absolue liberté morale par son jeu de la thèse et de l'antithèse, aboutissant dans la synthèse à l'*identité des contraires*. Que restait-il de l'*Impératif catégorique*, dans cette loi d'affirmation suivie de négation et de conciliation facultative ? « Le bien et le mal se transformant l'un dans l'autre, par des nuances *aussi indiscernables que le cou de la colombe* », n'est-ce pas l'immoralité transcendante de la doctrine, exprimée dans la *Prière sur l'Acropole ?*

La morale est la conséquence nécessaire du dogme. Avec Hegel, la philosophie de « l'éternel devenir », le système transformiste, faisait son entrée dogmatique dans le monde, pour remplacer le vieux dogme de la création. Départ du néant, progrès indéfini, sélection des grands hommes, *dieu in-fieri*, produit de ces intelligences d'élite, voilà bien tout ce que vulgarisera la plume de Renan.

Ce dogme et cette morale ne pouvaient, me semble-t-il, trouver un adepte mieux préparé que l'étudiant ambitieux, dédaigneux et ingrat, que les *Souvenirs* nous ont fait connaître. Le philosophe travaillera plus tard à courber sous sa loi d'évolution les sciences naturelles récalcitrantes. Le moraliste y ajustera sa morale.. Dans le code du maître dilettante, la part sera faite aux trois facultés humaines par l'orgueil de l'esprit, l'indépendance du cœur et la satisfaction des appétits. Graduellement nous verrons l'élaboration de cette doctrine morale et ses applications pratiques.

Jusqu'à quel point le séminariste d'Issy connut-il tous ces allemands ? Jusqu'à quel point aperçut-il les conséquences, l'enchaînement de ces doctrines émancipatrices ? Nous l'ignorons.

Il est impossible de se rendre compte du degré exact de la rapidité avec laquelle les croyances se déracinent et s'enracinent dans l'âme d'autrui. Ce n'est d'ailleurs pas sans luttes, sans regrets, sans retours vers les biens qu'on perd, qu'un nouvel idéal de vie s'établit dans une âme. Saint Augustin se sentait « tiré par sa robe de chair » et sa volonté fléchissait sous le poids de l'effort. Et dans le sens contraire, n'écoute-t-on

pas aussi le rappel des joies pures, goûtées auprès de Dieu ?

L'abbé Cognat, son ami particulier, fait bien saisir la séparation qui s'opérait, chez son condisciple, entre l'instinct religieux qui persistait encore et la foi qui s'en allait :

« Sa piété devint plus sérieuse et plus fervente, mais en dehors et sans l'aveu de sa raison. De là, à la chapelle et dans les exercices religieux, un séminariste paraissant absorbé dans la prière, communiant avec ferveur, se délectant dans le sentiment d'une piété simple et instinctive ; en classe et à l'étude, un disciple en contradiction permanente avec l'enseignement reçu, cherchant la vérité dans l'objection, l'erreur dans la thèse. »

Cette attitude pieuse, taxée d'hypocrisie par certains biographes, indiquait-elle un effort de conservation, un élan suppliant vers la grâce ? Ne traduisait-elle pas uniquement ce besoin religieux, si impérieux dans le cœur de l'homme, et qui tourne au sensualisme mystique chez le dilettante ? Impressions artistiques de la beauté des cathédrales, harmonie des chants, parfum d'encens.... du culte, il garde les jouissances. L'artiste ne supprime que les tables de la loi et l'autel du sacrifice.

Revenons à la vie extérieure de Renan à Issy et faisons un peu connaissance avec ses professeurs, avant de les quitter pour passer au séminaire de Saint-Sulpice. Leur enseignement, déprécié par leur élève, a tenu si peu de place réelle dans sa vie, qu'il est inutile de s'y attarder longtemps et de citer les longues listes

d'auteurs philosophiques étudiés officiellement au séminaire, pendant qu'il s'assimilait les allemands. Retenons seulement en passant cette conclusion de la lecture de Malebranche : « Malebranche dit sa messe toute sa vie, en professant sur la providence générale de l'univers *des idées peu différentes de celles auxquelles j'arrivais.* »

Je laisse l'examen de cette affirmation aux logiciens.

Ils ne manquaient pourtant pas de tact, ces dignes professeurs de Saint-Sulpice.

Nous voyons d'abord ce qui est dit de M. Pinault : « Son brûlant esprit d'apostolat s'indignait de mes paisibles allures, de mon goût pour la *recherche*. Un jour, il me trouva dans une allée du parc, assis sur un banc de pierre ; je me rappelle que je lisais le traité de Clarke sur l'*Existence de Dieu*. Selon mon habitude, j'étais enveloppé dans une épaisse houppelande. « Oh ! le cher petit trésor, dit-il en s'approchant. Mon Dieu, qu'il est donc joli là, si bien empaqueté ! Oh ! ne le dérangez pas. Voilà comme il sera toujours.... Il étudiera, étudiera sans cesse ; mais quand le soin des pauvres âmes le réclamera, il étudiera encore. Bien fourré dans sa houppelande, il dira à ceux qui viendront le trouver : « Oh ! laissez-moi, laissez-moi. » Il s'aperçut que le trait avait porté juste. J'étais troublé, mais non converti. Voyant que je ne répondais rien, il me serra la main. « Ce sera un petit Gosselin, » dit-il avec une nuance légère d'ironie ; et il me laissa continuer ma lecture.

Le trait décoché à M. Gosselin, n'a-t-il pas un air de parenté avec celui qui visait la théologie de l'abbé Dupanloup ?

Et M. Pinault, lui aussi, l'ardent apôtre, « s'endormait presque en faisant sa classe. Il détournait tout à fait ses adeptes de l'étude. Il ne dissimulait pas son mépris pour les sciences qu'il enseignait et pour l'esprit humain en général. » — La pratique d'une religion et l'amour de la science sont la thèse et l'antithèse obligée pour le disciple de Hegel. M. Pinault est gratifié du sommeil intellectuel. Il était doué toutefois d'un pouvoir magnétique singulier. Tout en dormant, ce professeur d'histoire naturelle donnait un tel élan à ses élèves que l'incorrigible vantard des *Souvenirs* nous raconte sans rire : « Ce que M. Pinault m'apprit d'histoire naturelle générale et de physiologie m'initia aux lois de la vie. *J'aperçus l'insuffisance de ce qu'on appelle le spiritualisme....* Un éternel *fieri*, une métamorphose sans fin me semblait la loi du monde. La nature m'apparaissait comme un ensemble où la création particulière n'a point de place, et où, par conséquent, tout se transforme. » Et un peu plus loin, c'est de plus fort en plus fort. Il parle de la physiologie et des sciences naturelles : « l'ardeur vitale que ces sciences excitaient dans mon esprit me fait croire que si je les avais cultivées d'une façon suivie, *je fusse arrivé à plusieurs des résultats de Darwin que j'entrevoyais.* » Issy tranformé en école des sciences physiques, chimiques et naturelles ! C'est le cas de dire, il me semble, que l'intuition de l'artiste peut lui tenir lieu de la pratique des sciences expérimentales ?

Nous avons déja vu M. Manier, le professeur de philosophie, aux prises avec les Allemands, défendant contre eux son élève. Il n'était donc pas si aveuglé que se plaît

à le dire le conteur, sur « les conséquences du *fieri*, l'hétérodoxie même » qui s'installait dans l'esprit de son élève. Je n'ai pas entrepris de réfuter toutes les moqueries, les retorses argumentations ni les perfides insinuations des *doux souvenirs* sur l'esprit borné des Sulpiciens.

Passons à M. Gottofrey, que Renan nous présente comme un saint et un ascète, le *seul* qui vit clair dans sa conscience, quoiqu'il ne la lui ouvrît guère. Les arguments du jeune homme l'inquiétaient : « Tantôt j'avais trop raison. » Je doute que ce fût la crainte du professeur. « Tantôt je laissais voir ce que je trouvais de faible dans les raisons données comme valables. » Sans doute la supériorité de l'élève sur le maître ne pouvait qu'être constatée humblement par celui-ci, et soulignée par « quelques sourires » des camarades. L'abbé Cognat, entre autres admirateurs, nous a fait le tableau de la classe. — Après l'un de ces triomphes d'argumentation, M. Gottofrey, un soir, le prit à part : « Il me parla avec éloquence de ce qu'a d'antichrétien la *confiance en la raison*. Il s'anima singulièrement, me reprocha mon goût pour l'étude. *La recherche !...* A quoi bon ? Tout ce qu'il y a d'essentiel est trouvé. Ce n'est point la science qui sauve les âmes. Et s'exaltant peu à peu, il me dit, avec un accent passionné : « Vous n'êtes pas chrétien ! » Comme M. Manier, comme M. Pinault, M. Gottofrey vient de sentir vivement qu'une influence ennemie s'exerçait sur l'esprit de l'étudiant en philosophie et l'éloignait du sacerdoce, et même de la foi en Jésus-Christ.

Renan ajoute : « Ces mots ; *vous n'êtes pas chétien*,

retentirent toute la nuit à mon oreille, comme un coup de tonnerre. »

Est-ce la parole convaincue de M. Gottofrey qui porta un trouble révélateur dans l'âme du séminariste ? Comprit-il, plus ou moins clairement, la vérité de cette assertion bien juste ? — Quand arriva l'époque de recevoir la tonsure, Ernest Renan recula devant cette consécration qui couronnait d'habitude les deux années de philosophie d'Issy.

L'auteur des *Souvenirs* s'était gardé d'élucider ce point, puisqu'il désirait attribuer à des lumières *philologiques* et *exégétiques* l'abandon de la foi catholique.

Cependant, dans une lettre à l'abbé Cognat, publiée par celui-ci et insérée, par la suite, à la fin du volume des *Souvenirs*, Renan écrivait à son ami : « Au moment où je marchais à l'autel pour recevoir la tonsure, des doutes terribles me travaillaient déjà ; mais on me poussait et j'entendais dire qu'il est toujours bon d'obéir. » La correspondance, récemment publiée, de Renan avec sa mère confirme ce fait, sans en donner les raisons qui eussent désolé la pauvre femme. Mais il fallait avertir à Tréguier que l'époque de la tonsure était retardée pour lui. Ses lettres à sa sœur Henriette, qui ont paru sous le titre *Lettres intimes*, montrent aussi dans un terrible jour combien l'idée de Dieu, la foi, l'amour, le dévouement à ses frères étaient absents de l'âme du pauvre séminariste. Elles trahissent un désolant alliage : dédain continu de ses condisciples et coreligionnaires, faiblesse de caractère, calculs d'intérêt personnel, effroi du jugement que pourrait porter l'opinion, craintes excessives d'affliger sa mère, toutes les préoccupations combinées qui rete-

naient dans les liens de l'habitude le malheureux qui avait perdu la foi. — Dans les *Souvenirs* le récit de la rupture est apprêté ; elle est reportée avec soin au moment et aux causes qui rendent cette séparation glorieuse pour la raison et la science de l'auteur. Ses lettres, écrites au moment, sont plus sincères et tristes à lire, me semble-t-il, pour les amis soucieux de sa gloire.

Il ne fut donc tonsuré qu'à Noël 1843, au Séminaire de Saint-Sulpice, où il rentra, après les vacances, dominant ses doutes. Il les fit taire, soit pour la raison qu'il donne : une humble obéissance aux conseils de son directeur spirituel, soit à cause de l'indécision de son caractère ou des difficultés matérielles qu'eût entraînées la séparation et qui l'effrayaient.

Je préfère laisser ouvertes ces trois hypothèses, entre lesquelles chacun peut choisir. Cette prodigalité de points d'interrogation me semble difficile à éviter dans l'appréciation d'une crise de conscience. — La croissance de l'arbre peut seule renseigner sur la puissance des racines, cachées sous terre. Le jugement, hélas ! ne deviendra que trop assuré vers la fin. Et si alors il paraît trop sévère, la Cour de Cassation est au Ciel.

A l'automne de 1843, Renan entra au grand séminaire de Saint-Sulpice.

Nous verrons qu'il y négligea la théologie et y passa deux ans à étudier la philologie, sous la direction du savant hébraïsant, l'abbé Le Hir. De ces deux années, que vont nous dire les *Souvenirs ?* « Deux années de travail intérieur que je ne peux comparer qu'à une violente *encéphalite*, durant laquelle toutes les autres fonctions de la vie furent suspendues en moi. »

Quoi ! l'auteur se dit atteint de 1843 à 1845 d'une « *violente encéphalite* ». Et dans la préface de l'*Avenir de la Science*, livre écrit en 1848-49, trois ans après la sortie du séminaire, le même auteur nous montre encore « dans son naturel, atteint d'une *forte encéphalite*, un jeune homme vivant uniquement dans sa tête et croyant *frénétiquement* à la vérité. » Ces inflammations périodiques et répétées de l'enveloppe de son cerveau, que l'amour frénétique de la vérité donnait au jeune Renan, seraient-elles la seule explication à chercher de l'incohérence de sa pensée ?

Rassurez-vous, lecteurs compatissants, ces encéphalites ne sont qu'imaginaires. Du moins, l'étude de la théologie ne fatigua jamais sa puissance cérébrale, parce qu'avant d'entrer dans ce cours spécial, le travail intérieur était fait, et il ne lui fut plus demandé que d'acquérir une science : la philologie, à laquelle le prédisposaient des aptitudes remarquables.

Lui-même avoue qu'avant de connaître la théologie, il appréciait déjà cette science du point de vue auquel ses lectures des philosophes allemands l'avaient précédemment amené : le point de vue de Hegel, « l'éternel devenir, l'hétérodoxie même. »

« L'intuition du *devenir* dans l'histoire comme dans la nature était dès lors l'essence de ma philosophie », affirme-t-il. Et il nous prouve dans ce même chapitre, la valeur des connaissances théologiques acquises par lui à Saint-Sulpice, en nous servant cette phrase : « *Tout entière construction du* XIIIe *siècle*, la théologie ressemble à une cathédrale gothique : elle en a la grandeur, les vides immenses et le peu de solidité. »

S'il parlait de son instruction théologique à lui-même, cette appréciation serait parfaitement juste. Le vide immense et le peu de solidité caractérisent à merveille son érudition religieuse. — Faire dater la théologie catholique du XIIIe siècle ! C'est dire qu'on n'a même pas aperçu, sur les rayons des bibliothèques, le dos des interminables rangées de livres des Pères du IVe siècle, qui fut certes l'un des plus productifs en traités de théologie. Il n'y a pas besoin d'avoir fait des études ecclésiastiques pour connaître, ou par Villemain, ou par Amédée Thierry, ou par le duc de Broglie, ou par de plus récents historiens, ce *Siècle de Louis XIV* de la théologie ?

Il est vrai que le système de Hegel, établi *a priori*, exige peut-être qu'on relègue ces auteurs antiques parmi les mythes lointains du christianisme naissant ? C'est du moins l'impression qui résulte de la lecture des *Souvenirs*. « Le dogme chrétien s'est fait comme toute chose, lentement, peu à peu, par une sorte de *végétation intime*. »

Voilà l'axiome fondamental sur lequel Marie d'Agreda, Catherine Emmerich, Abélard, saint Thomas d'Aquin et Suarès tombent de sa plume, comme des noms tirés au hasard du fond d'un chapeau, pour représenter la suite et la logique du dogme catholique. Le *Traité de la vraie religion* en est la base. Mais cette base est ruinée d'avance par « l'inexorable phrase de M. Littré : *Quelque recherche qu'on ait faite, jamais un miracle ne s'est produit là où il pouvait être observé et constaté*. Cette phrase, dis-je, est un bloc qu'on ne remuera point. »

Puisque M. Littré est invoqué comme autorité théolo-

gique indiscutable, parlons-en donc un peu. Et à cette affirmation de l'impossibilité du miracle, nous entendrons la réponse de Pasteur. Ce sera un débat tout à fait moderne, laïque, et qui nous sortira un instant de l'atmosphère antique des Pères de l'Eglise.

De plus, soit dit en passant, je vénère la science ecclésiastique des professeurs de séminaire. Et, n'ayant jamais mis les pieds à l'intérieur de ces graves établissements, si ce n'est dans la partie de la chapelle réservée au public, je leur laisse volontiers leur domaine, — même en croyant qu'un bon élève du catéchisme pourrait, sur la connaissance des dogmes catholiques, en remontrer à Renan.

Prenons place maintenant dans l'hémicycle de l'Académie française, modestement serré dans l'un de ces petits coins où la place est mesurée aux spectateurs d'une main si avare.

Le 27 avril 1882, Pasteur faisait son entrée à l'Académie, remplaçant Littré, et c'était Renan qui le recevait. Quel rapprochement et quelle opposition ! et quel beau parallèle on pourrait faire entre les deux méthodes et les deux hommes ! Parallèle qui expliquerait bien l'amour ou la défiance que peuvent inspirer au public deux savants. La séance tint ce qu'elle promettait, elle eut du piquant et marqua dans les fastes des réceptions académiques. M. Vallery-Radot, gendre du savant, dans sa belle *Vie de Pasteur*, a saisi sur le vif les caractères si différents des deux interlocuteurs.

Mais d'abord, avant de faire son discours, le récipiendaire était allé visiter la modeste maison de campagne de son prédécesseur au fauteuil académique. M. Vallery-

Radot raconte cette visite : « Les propagateurs de légendes auraient pu venir dans la salle où travaillait habituellement la famille de Littré. Un crucifix attestait, en face des croyances de la femme et de la fille, le respect de Littré pour leur foi. « Je me suis trop rendu compte, disait-il un jour, des souffrances et des difficultés de la vie humaine pour vouloir ôter à qui que ce soit des convictions qui le soutiennent dans les diverses épreuves. » Garder ses convictions, comprendre et respecter celles des autres, se faire une loi de ne jamais troubler une conscience, cette haute et pure morale, Littré la pratiquait sans effort. »

Si Renan, au sortir du Séminaire, avait donné cet exemple de respect aux *Bleus de Bretagne*, il eût dispensé notre fidèle province de se défendre contre lui et contre eux.

Ecoutons maintenant Pasteur sur la question du miracle et comparons sa métaphysique avec celle du Hégélien.

Pasteur s'étonne que le positivisme prétende enfermer l'esprit dans des limites qu'il lui défend de franchir : « Ne sera-t-il pas toujours dans la destinée de l'homme de se demander : qu'y a-t-il au-delà de ce monde ? L'esprit humain, poussé par une force invincible, ne cessera jamais de se demander : Qu'y a-t-il au-delà ? Veut-il s'arrêter, soit dans le temps, soit dans l'espace ? Comme le point où il s'arrête n'est qu'une grandeur finie, plus grande seulement que toutes celles qui l'ont précédée, à peine commence-t-il à l'envisager, que revient l'implacable question et toujours, sans qu'il puisse faire taire le cri de sa curiosité. Il ne sert de

rien de répondre : au-delà sont des espaces, des temps ou des grandeurs sans limites. Nul ne comprend ces paroles. *Celui qui proclame l'existence de l'Infini, et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions ;* car la notion de l'infini a ce double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible. Quand cette notion s'empare de l'entendement, il n'y a qu'à se prosterner.

« La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expression. Par elle, le *surnaturel* est au fond de tous les cœurs. L'idée de Dieu est une forme de l'infini. Tant que le mystère de l'infini pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés au culte de l'infini, que le Dieu s'appelle Brahma, Allah, Jéhovah ou Jésus. Et sur la dalle de ces temples, vous verrez des hommes agenouillés, prosternés, abîmés dans la pensée de l'infini. »

Pasteur n'a pas l'air très embarrassé de remuer *le bloc* intangible qui a écrasé le miracle et « qu'on ne remuera point. » Et voilà un adorateur de l'Infini qui ne s'est pourtant pas interdit les *recherches* scientifiques, comme les Sulpiciens bornés, déjà cités.

Quelle réponse fit Renan ?

Ironique. « La vérité est une grande coquette, Monsieur. Elle ne veut pas être cherchée avec trop de passion. L'indifférence réussit souvent mieux avec elle. Quand on croit la tenir elle vous échappe ; elle se livre quand on sait l'attendre. C'est aux heures où on croyait lui avoir dit adieu qu'elle se révèle ; elle vous tient rigueur au contraire quand on l'affirme, c'est-à-dire quand on l'aime trop. »

L'encéphalite causée par l'amour *frénétique* de la vérité était bien guérie en 1882.

Cette digression m'a paru plus probante et plus intéressante que l'interminable embrouillamini théologique par lequel le pauvre Renan veut expliquer pourquoi il a quitté le séminaire. Explication faite vingt-sept ans après, en dénaturant des dogmes qu'il ne semble plus connaître.

Débarrassés de sa théologie et de son bloc intangible, passons avec lui à la philologie. Ah ! là, il retrouve sa vocation, et on le sent au ton ravi dont il en parle. — Dieu avait fait cet homme pour porter la parole de vérité à la foule, car il lui avait donné le don de la langue ou de la plume, le bonheur de l'expression juste et primesautière, qui met l'idée à la portée de tous. Don naturel, perfectionné par l'étude. Au séminaire de Saint-Nicolas, Renan s'était familiarisé avec les belles périodes françaises et latines. Avec M. Le Hir, il allait entrer dans les secrets de la composition des langues primitives, apprendre à simplifier sa phrase et s'assimiler en même temps le style imagé de la Bible. Il allait s'initier à cette harmonie des mots orientaux, doux, sonores ou rudes, qui résonneront souvent dans ses pages, et qu'il y sèmera, en artiste consommé, en savant discret, qui laisse négligemment tomber les miettes de son festin intellectuel.

Ce n'est pas que M. Le Hir fût pour son compte préoccupé de ces artifices là. M. Le Hir était l'austère savant qui réserve toutes ses forces à la vérité. De tous les professeurs du caricaturiste émérite, M. Le Hir est le seul qui ne soit pas ridiculisé par ces adjonctions

malignes ou déformations insensibles, qui sont tout l'art du peintre de grotesques.

Par une habitude incorrigible, Renan indique bien que la science et la sainteté sont deux entitées qui ne vont guère ensemble, mais il reconnaît que cette cohabitation se faisait chez M. Le Hir sans collision trop sensible. « M. Le Hir était un savant et un saint ; il était éminemment l'un et l'autre. »

La suite de l'éloge semblerait bien insinuer que dans les controverses, M. Le Hir était décidé à garder ses idées préconçues, envers et contre toute vraisemblance. Une *cloison étanche* séparait, chez M. Le Hir, la lumière du pétrole : la science et une petite lampe à l'huile, inextinguible : la foi. Mais, bénévolement, le critique fait une concession à son maître. C'est que pour les questions de *grammaire,* dit-il, « l'accord est facile » entre les objections des rationalistes et l'orthodoxie catholique. Et M. Le Hir était un grammairien. — Tandis que dans les questions de critique *historique* « les incompatibilités se produisent à chaque pas. » — Aveu bon à retenir. Il n'y aurait donc aucune difficulté insurmontable en philologie ? et les difficultés ne naîtraient que des interprétations arbitraires et hypothétiques, — fantastiques — des Critiques historiques ? — Au fait, n'a-t-il pas dit lui-même : « Je fus entraîné vers les sciences historiques, *petites sciences conjecturales,* qui se défont sans cesse après s'être faites, et qu'on négligera dans cent ans. » Nous verrons l'exactitude de ces constatations, quand nous étudierons le savant exégète que fut Renan-Merlin, l'enchanteur.

Renan travailla donc avec ardeur l'hébreu, sous la

direction de M. Le Hir qui, disent les *Souvenirs*, « à son immense savoir joignait une manière d'écrire juste et ferme. Son exposition de la grammaire hébraïque, avec comparaison des autres idiomes sémitiques, était admirable. Je le regarde comme un vrai savant, écrivais-je à mon ami du séminaire de Saint-Brieuc. Si Dieu lui donne encore dix ans de vie, nous pourrons l'opposer à ce que la science critique de l'Allemagne a de plus colossal. » — « Je suçai tout ce que j'entendais dire à mon maître. Ses livres étaient à ma disposition, et il avait une bibliothèque très complète. Les jours de promenade à Issy, il m'emmenait sur les hauteurs de la solitude, et là il m'apprenait le syriaque. M. Le Hir fixa ma vie. *J'étais philologue d'instinct*. Je trouvai en lui l'homme le plus capable de développer cette aptitude. Tout ce que je suis comme savant, je le suis par M. Le Hir. »

En effet, frappé des dispositions de son élève pour la philologie, M. Le Hir le fit charger du Cours de grammaire hébraïque. Et jugeant sagement que si Renan pouvait rendre service à son temps, ce ne serait pas dans le dévouement obscur et l'action paroissiale, mais comme savant catholique, les bons prêtres de Saint-Sulpice se décident à l'envoyer suivre, au Collège de France, le Cours de M. Quatremère, deux fois par semaine. C'est là que ses idées d'avenir achèvent de se fixer. « Le monde scientifique s'ouvrait devant moi ; je voyais que ce qui en apparence ne devait intéresser que les prêtres pouvait aussi intéresser les laïques. L'idée me vint dès lors, plus d'une fois, qu'un jour j'enseignerais à cette même table, dans cette petite « salle des langues », où

j'ai, en effet, réussi à m'asseoir, en y mettant une dose assez forte d'obstination. »

La situation future est trouvée. Nous pouvons avec Renan abandonner Saint-Sulpice. Inutile de connaître la personnalité des professeurs de théologie ; ils en ont si peu que leur nom n'est même pas cité, et de leur science, voici ce qu'il pense :

« Votre théologie à vous, qui est-ce qui en parle ? elle n'a qu'un défaut, c'est qu'elle est morte. »

Et il en réfère à son oracle : « Mariage de la mort et du vide, disait Michelet de l'alliance des jésuites et des sulpiciens. »

Autre réflexion : « Ces vieux sages consommés ne s'émouvaient de rien. Le monde était pour eux un orgue de Barbarie qui se répète. »

Insister serait faire comme l'orgue de Barbarie. Seulement après avoir donné les jugements portés par l'élève sur ses maîtres, il peut être intéressant d'interroger un peu ceux-ci.

Voici comment M. Le Hir apprécie, dans ses *Etudes bibliques*, les sentiments de Renan pour les Sulpiciens : « Le même homme joue trois rôles à la fois. Entre les paroles amies et les coups d'un ennemi implacable, il y a... le personnage de l'indifférent et du neutre. » M. Le Hir mourut en 1868, bien longtemps avant la publication des *Souvenirs ;* il en avait deviné le ton d'après la connaissance intime du sujet.

Le témoignage du Supérieur achèvera le portrait du Séminariste. Au moment de la mort de l'auteur de la *Vie de Jésus*, un journaliste, M. Boyer d'Agen, a raconté dans le *Figaro* qu'il alla trouver le vénérable M. Icard, supérieur

de Saint-Sulpice lorsque Renan y faisait son séminaire, et lui apprit la mort de son ancien élève : « Mon Dieu ! dit le saint prêtre, ayez son âme ! » puis, exprimant sa pensée sur le passé, il ajouta :

« En vérité, l'abbé Dupanloup ne me découragea nullement quand il m'envoya sans vocation le jeune Renan, qui la cherchait et qui pouvait la trouver chez nous. Mon nouveau pensionnaire était un hypocondriaque, mais c'était un Breton, et le développement que son caractère pouvait prendre, sous une direction très paternelle, triompherait à la longue de ce défaut d'origine.

« Telle fut du moins mon impression première sur ce sujet, dont la dissimulation était la note caractéristique, mais dont l'intelligence paraissait belle. Aux premiers mots toujours choisis, toujours heureux de sa conversation et de ses écrits, on reconnaissait en lui un érudit qui prenait la peine de retenir plus de choses qu'il ne se donnait le temps de les approfondir. C'était une charmante source qui s'épandait tout en surface et qu'un canal bien creusé ramasserait et dirigerait peut-être. Cette âme riche me parut précieuse et je m'employai à la faire profiter de ses dons. Je lui fis, trois ans durant, moins d'éloges dont il n'eût que faire, que des observations dont il eût pu tirer parti. Mais cette âme resta obstinément close à tout conseil. Une affection plus forte que la nôtre prit le dessus ; il tourna toute son âme vers l'Allemagne d'où sa sœur Henriette, alors là-bas, lui adressait de longues lettres. Il n'écouta plus qu'elle. Cette demi-savante de Leipsig mettait plus de goût à lire les scolies dont Strauss annotait l'Evangile,

que le texte même des Saints Livres, lequel eût appris à Renan à moins en étudier la lettre et à mieux en comprendre le sens. A cette école de froids annotateurs, la sœur mit à peine trois ans pour perdre irrémédiablement son frère.

« Tous les péchés d'Ernest Renan ne furent que des péchés de tête. Rien d'anormal par ailleurs, ne fut signalé dans sa conduite régulière ; et ce fut cette humeur douce et égale que je regrettai de ne pas voir devenir la vertu aimable d'une vie sacerdotale, pour laquelle Renan m'avait paru si providentiellement disposé. »

CHAPITRE III

APRÈS SAINT-SULPICE. — AVENIR DE LA SCIENCE. — VOYAGE EN PALESTINE. — COLLÈGE DE FRANCE. — VIE DE JÉSUS.

Pendant les vacances de 1845, passées en Bretagne, Renan continue de porter la soutane, mais il s'abstient de la pratique des sacrements. Quand on a lu les *Lettres intimes*, on ne peut s'empêcher de dire : Enfin ! — Et cependant il rentre encore à Saint-Sulpice. Et il faut qu'une conversation avec l'abbé Dupanloup lui dévoile impitoyablement qu'il ne s'agit pas pour lui de doutes ou de dissentiments passagers, mais d'une perte totale de la foi. Et le généreux supérieur, intraitable sur le chapitre de l'honneur et de la droiture, mais compatissant au dénuement et aux embarras de son pauvre élève, le place provisoirement, comme surveillant, au collège Stanislas, dirigé par l'abbé Gratry.

Renan comprit vite que cette situation fausse était impossible et, grâce à une somme de douze cents francs, envoyée par sa sœur dévouée, et suffisante pour parer à ses premiers besoins, il quitta définitivement l'habit ecclésiastique pour s'installer, le 3 novembre, dans une

institution du quartier Saint-Jacques, répétiteur *au pair*. Là, « une petite chambre, la table avec les élèves, à peine deux heures par jour occupées, beaucoup de temps par conséquent pour travailler, » lui permirent de se remettre à l'étude des langues sémitiques, tout en conquérant rapidement des grades universitaires pour se faire sa place au soleil.

Evidemment ce passage d'une vie à une autre ne s'opéra pas sans des heures cruelles. A Saint-Sulpice, l'intellectuel pouvait se livrer en paix à ses études préférées, délivré de tout souci matériel, entouré de bienveillance.

Dans une lettre à l'abbé Cognat, il exprime éloquemment le regret de cette tranquillité perdue, les tristesses de l'isolement, l'incertitude de l'avenir et cette crainte, dont il était toujours poursuivi, « l'opinion publique qui rira de lui. » Le souci du chagrin fait à sa mère le tourmentait aussi. Quoique, dans sa correspondance avec Henriette, il semble croire que la question religieuse ne serait que secondaire, que « ce qui l'effrayait c'était de le voir *sur le pavé* et repoussé de tous les emplois. » — Il ne paraît pas qu'il se fût trompé, puisque sa mère lui répondait : « Je n'ai pu, mon pauvre petit agneau chéri, m'empêcher de regretter pour toi les gras pâturages de Saint-Sulpice. Maintenant, gare à ta pauvre petite toison, si belle, si douce, si charmante ! »

Il est vrai que la pauvre mère ignorait totalement que son fils quittait sa foi en même temps que le séminaire, et croyait seulement à son passage de la vie ecclésiastique dans la vie laïque, ce qui n'a rien d'effroyable quand on n'est lié par aucun vœu.

Cette période de mélancolie ne fut pas très longue. Un an ne s'était pas écoulé, que le ton de ses lettres est tout changé. Il a reçu des encouragements ; il ne doute plus du succès et fait à son ami sulpicien des déclarations révélatrices du travail accompli au 11 juin 1846. « Je ne me classerai nulle part. Si par le fait je me trouve classé, ce sera un fait, rien de plus. Si je trouve des personnes qui voient comme moi, nous sympathiserons, sinon je serai seul. Je suis fort égoïste ; retranché en moi-même, je me moque de tout. J'espère me faire de quoi vivre. Pour avoir de l'influence, il faut arborer un drapeau et être dogmatique, moi j'aime mieux *caresser ma petite pensée*, et ne pas mentir..... Il faut autant que possible se maintenir dans une position où l'on soit prêt à virer de bord, alors que change le vent de la croyance. Et combien de fois doit-il changer dans la vie ? Cela dépend de sa longueur. »

La liberté d'esprit, ou l'esprit pratique se développait rapidement, comme on le voit, au contact du monde, chez l'idéaliste avisé qui savait parfaitement descendre de la lune pour se faire des protecteurs, en allant « consulter une foule de savants qui ne sont jamais plus flattés que lorsqu'on va ainsi rendre hommage à leur science, » comme il l'explique fort bien, dans ses lettres à sa sœur. Il sut ainsi se mettre au mieux avec Quatremère, Egger, Burnouf, Augustin Thierry, en attendant les autres. Cette souplesse dans les relations, cet art de douce flatterie, cette « politesse qui cherche à savoir ce que son interlocuteur a envie qu'on lui dise, » l'attention à « deviner ses idées et, par excès de déférence, les lui servir anticipées, » cette sympathie pour

les gens « dégagés de toute opinion et placés au point de vue d'une bienveillante ironie universelle, » toutes les qualités du dilettante vont rapidement se faire jour.

Renan avait d'ailleurs trouvé, dès son entrée dans cette pension de M. Crouzet, une amitié qui fit disparaître sa seule tristesse véritable : l'isolement. Il écrivait à sa mère, pour la rassurer, qu'il avait connu peu de jeunes gens « aussi religieux que son ami Marcellin Berthelot. » Religion toute renaniste, si l'on en croit les *Souvenirs* dans lesquels il parle « des vestiges de foi » qui, en quelques mois, furent relégués pour les deux jeunes gens, dans « la partie de l'âme consacrée aux souvenirs. »

Ces reliques mises au grenier, les deux jeunes gens élaborèrent ensemble leur nouvelle croyance. M. Berthelot avait dix-huit ans, Renan vingt-deux. Leur expérience philosophique et scientifique leur permit de poser en commun, de prime abord, ce dogme fondamental : *Aucune volonté libre supérieure à celle de l'homme n'agit dans l'univers d'une façon appréciable.*

Comparons cette manière d'introduire la religion de la science avec cette réflexion du maître reconnu de la science expérimentale, Claude Bernard : « L'érudition et la critique scientifique sont le partage de l'âge mûr ; elles ne peuvent porter des fruits que lorsqu'on a commencé à s'initier à la science dans son sanctuaire réel, c'est-à-dire dans le laboratoire. »

Je parle d'après Renan et je laisse M. Berthelot à ses beaux travaux chimiques, en mettant à part ses conceptions philosophiques. — Voyons les conséquences tirées par Renan de son premier principe.

Il serait peut-être utile pour l'intelligence de la suite du récit de se rendre compte de l'état de cette question du miracle ? — L'ignorant crie miracle sitôt que quelque chose l'étonne, car miracle vient de *mirari*, s'étonner. Mais le savant est moins facilement ébloui ; le miracle est pour lui un fait sensible en dehors des lois *ordinaires* de la création, un fait qui « dépasse les énergies naturelles de l'univers » et révèle donc l'intervention d'une cause surnaturelle, d'une puissance divine.

Or Renan déclare que « non seulement on n'arrive pas à établir que la *religion chrétienne* soit plus particulièrement que les autres divine et *révélée* », mais il n'a pu « constater dans la nature *un fait spécialement intentionnel* ayant *sa cause* en dehors de la *volonté libre de l'homme* ou de l'*action spontanée des animaux*. La Création, si on l'accepte..., laisse un reliquat de surnaturel qu'aucune opération ne peut ni supprimer ni transformer », dit-il.

Il ne s'agit donc pas pour notre jeune homme de nier seulement des faits merveilleux qui se sont produits depuis la création du monde : miracles racontés dans la Bible, miracles du Christ ou des saints, « les faits sensibles produits par Dieu en dehors de l'ordre établi et communément observé parmi les créatures » comme dit saint Thomas, — interventions répétées de la Cause première. — Par extension de son principe, Renan va jusqu'à nier la liberté intelligente de la Cause première. Voici sa conclusion : Puisqu'on n'a jamais constaté dans l'univers une intervention libre supérieure à celle de l'homme, c'est qu'il n'y a pas de Dieu. Puisqu'il n'y a pas de Dieu supérieur à l'homme, eh ! bien,

l'homme, produit supérieur de la nature, est un dieu en formation.

Ces dogmes nouveaux du « dogmatisme critique » seront exposés plus tard, dans la lettre à M. Berthelot. C'est le premier article du *Credo obligatoire et laïque* que les nouveaux apôtres veulent imposer dans les écoles de la France. — Inutile de dire que Renan ne faisait que reproduire ces théories et ne les avait pas inventées.

Nietzsche, autre disciple de Hegel, n'a-t-il pas dit naïvement : « S'il y avait un Dieu, comment supporterais-je de n'en être pas un ? Donc il n'y en a pas. »

Je crois que cette réflexion de l'enfant terrible est la vraie, le fond de la question, pour Renan en particulier, l'argument décisif. — Comme dit Nietzsche, l'existence d'un Etre suprême implique des conséquences morales très désagréables. Ce serait la suppression de la morale indépendante ; ce serait « l'araignée céleste qui étreint le monde dans sa toile. »

Que répondre à ces théories ? — « Le plus grand dérèglement de l'esprit est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient » disait Bossuet.

Quittons ces hauteurs vertigineuses pour nous distraire un peu par quelques amusantes phrases des *Souvenirs* sur cette rare amitié de deux grands hommes. « Notre croissance intellectuelle était comme ces phénomènes qui se produisent par une sorte d'action de voisinage et de tacite complicité. Jamais il n'y eut entre nous, je ne dirai pas une détente morale, mais une simple vulgarité. Quand je cherche à me représenter l'unique paire d'amis que nous avons été, je me figure

deux prêtres en surplis se donnant le bras. Ce costume ne les gêne pas pour causer des choses supérieures ; mais l'idée ne leur viendrait pas, en un tel habillement, de fumer un cigare ensemble, ou de tenir d'humbles propos, ou de reconnaître les plus légitimes exigences du corps. » Oh ! M. Renan, *shocking !* — Continuons : « Nous demander un service serait à nos yeux un acte de corruption, une injustice à l'égard du reste du genre humain ; ce serait au moins reconnaître que nous tenons à quelque chose. Or nous savons si bien que l'ordre temporel est vide, vain, creux et frivole, que nous craignons de donner du corps même à l'amitié. » — Evidemment, les raffinements de la morale de Kant s'y opposent.

La tirade continue, mais je crois que c'est assez. — Pour moi, je préfère l'amitié de Montaigne et de la Boétie, quoique Montaigne fût sceptique en bien des choses. Il n'avait pas du moins ce scepticisme olympien et sottement pompeux des dieux en herbe.

En septembre 1848, Renan, reçu le premier à l'agrégation de philosophie, se mit, dès le lendemain, à écrire son premier ouvrage théologique : l'*Avenir de la Science*.

Dans ce gros volume, le néophyte consigne ses nouvelles croyances, ses espérances, sa nouvelle religion. Le ton est enthousiaste. Il souhaite « une vie multiple et brûlante, une vie pour sentir et aimer, une vie pour agir... Quelle est l'âme philosophique et belle, jalouse d'être parfaite, qui consentirait à se mettre de gaieté de cœur dans la tapisserie inanimée de l'humanité, à jouer dans le monde le rôle des momies d'un musée. » C'est ce que font à ses yeux les routiniers des dogmes, qui

n'ont rien inventé, rien créé par eux-mêmes. Un dieu *in-fieri* doit créer, et il créera par la science. « Si je voyais une forme de vie plus belle que la science, j'y courrais. » — Quel est le but de la science ? « *Organiser scientifiquement l'humanité,* tel est le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse mais légitime prétention. » Puis, après l'organisation scientifique de l'humanité, viendra la fabrication scientifique de Dieu : « L'œuvre universelle de tout ce qui vit étant de faire *Dieu parfait,* c'est-à-dire de réaliser la grande résultante définitive qui clora le cercle des choses par l'unité, il est indubitable que la *raison* qui n'a eu jusqu'ici aucune part à cette œuvre, laquelle s'est opérée aveuglément et par la sourde tendance de tout ce qui est, *la raison,* dis-je, *prendra un jour en main l'intendance de cette grande œuvre,* et *après avoir organisé l'humanité, organisera Dieu.* »

On est tout heureux d'apprendre qu'il est né un grand homme de plus ; que jusqu'à l'avènement de ce génial philosophe, la *raison* n'avait eu *aucune part* à l'œuvre du progrès humain qui ne s'opérait qu'*aveuglément.* Mais désormais l'intendance de la raison est en mains éclairées et résolues.

Toutefois, déjà il doute de son œuvre.

« Nous avons détruit le paradis et l'enfer, s'écrie-t-il. Avons-nous bien fait, avons-nous mal fait ? *Je ne sais.* On ne replante pas un paradis, on ne rallume pas un enfer. Il ne faut pas rester en chemin. Il faut faire descendre ici-bas le paradis pour tous. Or le paradis sera ici-bas quand tous auront part à la lumière, à la perfection, à la beauté et par là au bonheur. »

Le penseur, comme on le voit, avait déjà des moments de défaillance, quand il s'interrogeait sur les changements opérés par lui, dans ses idées, sur le paradis et l'enfer. Mais où il n'hésite pas, c'est dans son dédain pour les sybarites. Tout ne se bornerait pas pour lui « à procurer de fades jouissances à quelques niais et insipides satisfaits, qui se sont mis eux-mêmes au ban de l'humanité pour vivre plus à leur aise. » Le disciple désintéressé du noble Kant s'écriait bien haut : « Et pourtant si la morale n'était qu'une illusion, oh ! qu'il serait beau de s'être laissé duper par elle. »

Voyez-vous cette morale qui dupe ? et qui reste morale en étant mensongère ? Si c'est là le *dogmatisme critique* qu'il veut établir, on peut dire qu'il ne le présente pas sous un jour très attirant.

Pauvre garçon, il apportait dans sa nouvelle conception religieuse, l'idéal des vertus apprises dans l'ancienne. Ce n'était pas comme Gavroche, jeté tout seul et tout petit sur les trottoirs de Paris, qu'il avait été élevé. Il avait vingt-six ans et peut-être sentait-il, plus qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même, la fragilité des bases de sa morale illusoire.

En tout cas, ce manifeste, *l'Avenir de la Science,* composé dans les deux derniers mois de 1848 et les premiers de 1849, fut annoncé dans le journal *La liberté de penser,* comme devant paraître dans quelques semaines, mais ses maîtres, et entre autres Augustin Thierry, le détournèrent « de faire son entrée dans le monde avec ce *paquet* sur la tête. » Et prudemment, il le garda, pendant quarante ans, dans ses tiroirs, et ne le fit paraître qu'en 1890, à l'heure où les mêmes balançoires de bonheur

universel, sur la terre d'Utopie, revenaient de mode dans les antichambres du pouvoir. Il aima toujours être du côté du manche, notre idéaliste.

Or pendant que s'écrivait le gros volume, le prince Louis-Napoléon avait été nommé président de la République ; la France, épouvantée de l'anarchie dans laquelle elle se sentait choir, se tournait vers l'empereur *in-fieri*, comme vers un sauveur. Et Renan, l'évolutionniste, n'avait qu'à faire comme les autres.

Je n'ai pas entrepris de raconter toute l'existence de Renan, mais seulement de mettre en lumière quelques vues de sa vie morale et des idées répandues par lui, afin d'expliquer pourquoi les Bretons se défendent de ce moraliste. Je ne suis sa vie que parce que la morale pratiquée réagit sur la morale enseignée et réciproquement. Je laisserai donc de côté une foule de faits qui ne rentreraient pas dans mon cadre où l'élargiraient démesurément.

Fort bien vu du clan de la libre-pensée qui jouissait d'une grosse influence à Paris, sachant se concilier par son travail et les espérances qu'il faisait naître, le monde scientifique et littéraire, Renan obtint de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres une mission en Italie. Il y passa huit mois à rechercher dans les bibliothèques les éléments de sa thèse de doctorat, *Averroès et l'Averroïsme*.

Il paraît que ce voyage eut un autre effet sur l'austère jeune homme. C'est lui qui nous le dit, dans la préface écrite en 1890 pour l'*Avenir de la Science*. Le côté de l'art lui apparut, dit-il, « radieux et consolateur. » Le stoïque Kantien ne se doutait pas que la vie pût être si

bonne : « Une sorte de vent tiède détendit ma rigueur, presque toutes mes illusions de 1848 tombèrent comme impossibles. »

Je ne sais pourquoi, ce vent tiède d'Italie, qui détend les rigoristes, remet en mémoire les vers de Musset.

Ainsi, mon cher, tu t'en reviens
Du pays dont je me souviens
Comme d'un rêve,
De ces beaux lieux où l'oranger
Naquit pour nous dédommager
Du péché d'Eve.

Première initiation au culte de la beauté, le voyage d'Italie est le prélude de l'*oratorio* chanté sur l'Acropole.

Le stoïque désabusé, de retour à Paris et muni du grade de docteur, se remit à la tâche d'acquérir la réputation et l'autorité d'un savant, visant le Collège de France. Orientaliste, érudit, historien, moraliste, philosophe, il avait plus d'une corde à son arc. Il publia successivement une *Histoire des langues sémitiques,* des *Etudes religieuses,* l'*Origine du langage,* des *Essais de morale et de critique,* des traductions de *Job* et du *Cantique des Cantiques ;* quelques-uns de ces volumes renferment des articles parus successivement dans des revues. Passons sur tous ces ouvrages qui nous importent peu. Ils l'amenèrent à son but ; en 1851, il était attaché à la Bibliothèque Nationale ; en 1856, il remplaçait Augustin Thierry à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; à trente-trois ans il était arrivé aux honneurs et à la célébrité.

Il eut le bonheur d'être aidé dans ces travaux préparatoires par sa sœur Henriette. Rentrée en France, en

1850, après avoir achevé la tâche honorable qu'elle s'était donnée : payer les dettes de la famille, elle s'installa avec son frère, l'aidant encore de ses économies, tenant son ménage et le secondant dans ses travaux. Dans son opuscule, *Ma sœur Henriette*, Renan reconnaît l'influence protectrice qui le gardait des relâchements et des écarts de style. Il est probable que l'influence morale ne fut pas moins grande et qu'elle contribua beaucoup à le retenir sur la pente où il devait glisser si tristement plus tard. Quand on connaît le frère et la sœur, si différents l'un de l'autre : le dilettante et la stoïcienne, on comprend l'empire qu'elle exerça sur lui.

Cette vie à deux fut courte. En 1851, Renan épousait Mademoiselle Scheffer. Henriette, après s'être laissée aller à quelques manifestations du regret d'un amour exclusif, consentit à demeurer avec le jeune ménage et à continuer sa collaboration pécuniaire et morale.

L'heure avait sonné où Renan allait commencer son œuvre néfaste et principale, celle qui a fait sa célébrité, celle qui le passionnera et qu'il poursuivra sans relâche jusqu'aux dernières années de sa vie : collaboration active à la destruction du christianisme et à la fondation du culte du petit *Nisus* de Hegel.

Renan était bien en cour. Madame Cornu l'avait présenté à l'empereur ; l'amie d'enfance de Napoléon III jouissait près de lui d'une grande faveur. « Les grâces étaient à ses pieds » et pendant quinze ans elle travailla à « mieux entourer l'empereur » dit Renan. En ce moment, « elle lui rappelait ses rêves de jeunesse et les liens particuliers qui l'unissaient à l'Italie. » Le protégé de Madame Cornu obtint d'être chargé d'une mission en

Phénicie qui lui faciliterait l'exécution du plan conçu pour sa *Vie de Jésus*.

En novembre 1860, accompagné de sa sœur Henriette et de Madame Renan, escorté d'une compagnie de chasseurs, désignée pour les fouilles, il entrait à Byblos où il devait, moins d'un an plus tard, laisser la pauvre Henriette.

M. Lockroy raconte que dans cette ville ruinée, autrefois centre du culte d'Adonis, les chapelles chrétiennes sont bâties avec des pierres antiques toujours ornées des inscriptions anciennes en l'honneur de Jupiter, de Vénus ou Astarté. N'y a-t-il pas là un rapprochement moral lugubre. D'une part, ces tristes ruines païennes, portant encore les vestiges du culte mort d'Astarté et transformées en chapelles du Dieu vivant ; et de l'autre, cette âme autrefois chrétienne, temple de l'Esprit-Saint, bredouillant encore des bouts de phrases des anciennes croyances et s'emplissant du culte païen qui finalement débordera dans toutes ses œuvres.

Au mois de mai, les fouilles étaient achevées ; le *Colbert* rapatriait en France les chasseurs, et les Renan parcouraient la Palestine. L'artiste chargeait sa palette des couleurs locales qui devaient moderniser la *Vie de Jésus* et charmer les lecteurs de romans français. — En juillet, Madame Renan retournait en France, mais le frère et la sœur prolongeaient leur séjour à Ghazir pour y esquisser le livre. C'est là que tous deux furent pris des fièvres et qu'Henriette mourut.

« Notre communion intellectuelle et morale n'avait jamais été à un tel degré d'intimité », dit son frère. Pourtant ailleurs il parle d'une conversation, un mois

avant cette mort, sur la terrasse de la maison de Ghazir. « Elle me retenait sur la pente des formules d'un *Dieu inconscient* et d'une *immortalité purement idéale,* où je me laissais entraîner. Sans être déiste à la façon vulgaire, elle ne voulait pas qu'on réduisît la religion à une pure abstraction. » — Oui ou non, Henriette Renan croyait-elle à un Dieu vivant, réel, personnel, présentement existant, ou regardait-elle son frère comme une partie du dieu panthéiste en formation, du dieu *in fieri?* Là est toute la question. Et il me semble qu'elle est résolue par les paroles mêmes de l'écrivain, puisque Henriette protestait contre ce *Dieu inconscient* et cette *immortalité purement idéale,* qui ne sont ni un Dieu ni une immortalité, mais une pure logomachie, produit du *logos* humain, du verbiage philosophique.

Cet aveu réduit singulièrement la *communion intellectuelle et morale* si intime entre le frère et la sœur. Et quand nous entendons ensuite l'historien de cette mort nous expliquer, en toute une page embrouillée, comment il n'a que « peu de souvenirs *distincts* de la journée fatale du dimanche... » mais qu'il aida cependant Antoun, le domestique, à transporter sa sœur dans le salon, et qu'il ajoute : « Je restai longtemps près d'elle. *Peut-être* à ce moment nous dîmes-nous adieu, et *m'adressa-t-elle quelques paroles sacrées,* que le terrible coup d'éponge qui allait passer sur mon cerveau aura effacées, » y a-t-il témérité à conclure de ce récit étrange que les *paroles sacrées* adressées par Henriette à son frère, pouvaient bien être de celles dont il ne voulait plus se souvenir ?

Quoi qu'il en soit, la fille généreuse qui toute sa vie

s'était dévouée pour les siens, s'imposant sans lassitude la loi du sacrifice, était bien proche du lieu où Jésus est venu chercher la brebis égarée et tendre, du haut de sa croix, ses bras tout grands ouverts aux pécheurs repentants.

Renan raconte la vie et la mort de sa sœur, dans un opuscule, *Ma sœur Henriette,* œuvre très admirée des lettrés. Sa phrase y est soignée, musicale et attendrie. A moins d'être un monstre, comment n'eût-il pas pleuré une sœur si bonne pour lui ! La fin seule est pénible. Il y veut faire du stoïcisme kantien, en prétendant que sa sœur pratiqua toujours la vertu sans aucun espoir d'une récompense future. D'abord ce n'était pas les idées de Kant qui pose nettement le postulat de l'immortalité de l'âme, comme nécessaire à la morale ; et il est plus que probable que sur ce point Henriette partageait les espérances du philosophe qu'elle goûtait entre tous. — Ces discours sont bien faux et bien prétentieux sur une tombe.

A son retour en France, Renan, invité à Compiègne, familier du Prince Napoléon et de la Princesse Mathilde, pénétrait de plus en plus dans le monde impérial. Il garda donc sagement en portefeuille, jusqu'au moment opportun, sa *Vie de Jésus.* D'abord l'empereur n'aimait pas les scandales religieux. Puis un livre comme la *Vie de Jésus* attire des sympathies et des antipathies violentes. Il le savait. Il fallait préparer les voies et entrer auparavant au Collège de France. Stratégiste consommé, il ne publiera son livre qu'en juin 1863.

En janvier 1862, il est donc élu professeur d'hébreu au Collège de France. Les déclarations de sa leçon

d'ouverture étaient une préface de sa *Vie de Jésus*. Tout le monde le savait, dans cette salle houleuse comme aux jours de bataille, où sous les mots qui n'osent pas tout dire se cache la *lutte pour la vie*.

« Le libre esprit ne connaît pas de limites, dit-il, mais il s'en faut que l'espèce humaine tout entière soit arrivée à ce degré de contemplation sereine, où l'on n'a pas besoin de *voir Dieu dans tel ordre particulier de faits*, justement parce qu'on le voit en toutes choses..... Un homme incomparable — si grand que, bien qu'ici tout doive être jugé au point de vue de la science positive, *je ne voudrais pas contredire* ceux qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, l'appellent Dieu... »

La chaire d'hébreu était une situation scientifique ; non une chaire de *critique des religions*. Et les insinuations doucereuses et câlines, qui préparaient la *Vie de Jésus*, furent jugées ce qu'elles étaient : la déclaration sournoise de la guerre à la religion de la majorité des Français. Le cours fut suspendu. L'habile avocat Patelin avait sa plume. Il écrivit un mémoire superbement tourné, revendiquant noblement la liberté du professorat, au nom de l'honneur de la science. Il s'attira ainsi la sympathie des savants, des journalistes, de la jeunesse libre-penseuse et même de l'autre. La jeunesse est si facilement dupée par le mot charmant de liberté, et il était si doux, en face de la compression d'un gouvernement absolu, de réclamer cette liberté de tout dire et de tout faire ! Il faudrait ne pas connaître la nature humaine pour s'étonner de la popularité que valut à Renan, dans le monde des écoles, cette illusion d'un droit sacré défendu. — Cette prétention de parler

de tout à propos de tout, était pourtant aussi inadmissible que si un professeur de l'Etat, dans un cours de littérature allemande, se plaisait à servir à des Français toutes les insultes des Teutons, ou dans un cours de littérature française, des phrases déplacées sur Napoléon ou M. Loubet. Le Collège de Franee a-t-il été institué pour former des apôtres ou des tribuns ? Je le demande. Le titre de professeur au Collège de France donne-t-il le droit de froisser gratuitement les convictions respectables des auditeurs, qui viennent, sur la foi du programme, s'instruire en hébreu ou en sanscrit ?

Renan d'ailleurs était trop bien en cour pour être frappé brutalement, comme un ennemi de la dynastie. Le ministre, bon prince, lui offrit immédiatement un poste équivalent de Conservateur sous-directeur à la Bibliothèque nationale.

Fièrement, il refusa. Car pour accepter il eût fallu donner sa démission du Collège de France, et il se serait aliéné ainsi la sympathie de ceux dont il allait avoir besoin pour le soutenir contre le *tolle* qui s'élèvera tout à l'heure quand il outragera le Christ. — Ce coup n'atteignait guère Renan dans son bien-être ; son aisance était assurée. Il résista donc pendant deux ans, gardant ses appointements, et quand sa destitution fut décrétée, en juin 1864, les bénéfices réalisés sur la vente de sa *Vie de Jésus* avaient largement compensé les appointements qui disparaissaient. Cette résistance suffit néanmoins pour le poser comme martyr de la science, de l'honneur scientifique et de la liberté de conscience.

La polémique qui, en 1862, suivit cette suspension, avait suffisamment préparé l'opinion. De plus, la guerre

d'Italie venait de brouiller l'empereur et les catholiques qui l'avaient accusé d'être l'exécuteur testamentaire d'Orsini ; les polémiques contre le pouvoir temporel, les suspicions, les animosités anti-religieuses s'étaient ranimées. Le moment propice était venu, et le 24 juin 1863, l'éditeur Calmann Lévy mit en vente la *Vie de Jésus*.

L'émotion fut grande en France. Elle peut être comprise par tous ceux qui savent quelle place immense tient toujours dans la vie de ses fidèles et dans la vie même de ceux qui ne le connaissent qu'au baptême et à la mort, le divin Consolateur des douleurs humaines. C'était la lumière et la force qu'on voulait nous enlever ! Indignation chez les uns, trouble et angoisse chez les autres, Renan remua les âmes en France, on peut le dire. Et si c'est une gloire de faire parler de soi, il l'eut. Triste gloire pour celui qui ne sème que le découragement et la ruine, et c'est ce qu'il fit.

Certes pour ceux qui savaient, il n'était guère dangereux, car ses contes à dormir debout furent traités avec mépris, même par certains de ses amis, les rationalistes allemands. Mais pour les âmes simples, que le papier noirci impressionne toujours et qui n'ont pas, dans une instruction sérieuse, dans une longue pratique de la discussion, les moyens de se défendre, le scandale est un coup de foudre qui frappe de stupeur leur honnêteté prise au dépourvu. — Puis, hélas, il faut bien dire que la lecture de l'Evangile était et est encore terriblement abandonnée en France. Oh ! si, les petits bouts d'Evangile des dimanches et fêtes de l'année sont familiers à tous les fidèles qui fréquentent l'église. Mais

la lecture suivie des quatre évangélistes ou des concordances réunissant les différents passages en un récit suivi de la vie du Christ ; enfin une suite quelconque des faits et des discours évangéliques, combien de braves et dignes chrétiens et chrétiennes oublient absolument que ce serait le premier fond religieux à posséder avec leur catéchisme ! — Et dans cette ignorance, au milieu de ces faits embrouillés, retournés, supprimés, travestis à plaisir, la divine figure, si lumineuse, si parfaite, si supérieure à toute autre, semblait perdre son caractère de souveraine beauté, sous les oripeaux humains dont la revêtait le méchant singe.

Les formules de respect, le lyrisme de certains passages ne faisait qu'ajouter au trouble des âmes. Fallait-il qu'il fût convaincu ce savant, qui exprimait tant d'admiration pour Jésus et se voyait forcé cependant, au nom de la science, de dire adieu à ces espérances secourables qui n'étaient qu'illusion ! Tous ces récits des Evangiles ne tenaient pas debout. D'abord, ces évangiles, ils n'avaient pas été écrits par les évangélistes, sa philologie analytique lui révélait les interpolations et, grâce à un sens critique exercé, il découvrait dans les discours du Sauveur un salmigondis d'idées humaines, de philosophes grecs, hébreux, indous, alexandrins ou autres, réunies en corps de doctrine prétendue divine ! Et les mots hébreux pleuvaient ! les dissertations sur les usages orientaux, les races sémites ou aryennes, semblaient si savantes ! les descriptions de la douce Galilée, au coucher du soleil ou dans les suaves tendresses de ses printemps, si attrayantes ! — Tout cet ensemble nouveau répondait si bien aussi, pour quel-

ques-uns, à un certain instinct religieux, que choquait Voltaire, tout en affranchissant la conscience de ces obligations trop précises et très gênantes, qui réclament pour leur observation une austérité quasi-monacale. — Austérités immorales même, disent les Trouillot et Cie, puisqu'elles sont incompatibles avec le *naturisme* immanent dans l'humanité.

Bref, la *Vie de Jésus* fit beaucoup de mal. Et peut-être plus à la longue et sourdement que sur le moment ; plus par son retentissement sur la littérature que par elle-même. Car sur le moment, une réaction violente se produisit dans tous les milieux religieux, et cet assaut ébranla surtout les convictions qui ne reposaient sur rien et s'écroulèrent comme des châteaux de cartes. Les attaques de Renan aiguillonnèrent aussi les apologistes et remirent en honneur les études bibliques, puisque c'était sur la Bible même que portaient maintenant les coups de l'ennemi.

Je n'entrerai pas autrement ici dans l'étude de cette *Vie de Jésus*, ce sujet devant être traité dans une autre partie.

Je ne donnerai pas non plus les appréciations des sulpiciens, de Mgr Freppel, du P. Gratry, des extraits de mandements d'évêques, sur la valeur morale et véridique de la *Vie de Jésus*. — Ce serait trop clérical. — Il sera plus intéressant de voir réunis quelques jugements de ses amis, les libres-penseurs.

Renan n'eut pas lieu d'être flatté des appréciations de Colani, directeur d'une revue rationaliste allemande, dont il avait cependant recommandé la lecture dans la préface de son livre. « Tout ce cadre est de pure inven-

tion, quant aux faits et même quant aux dates », dit celui-ci.

M. Keim, critique de l'école de Tubingue, écrivait de son côté, dans la *Gazette d'Augsbourg :* « C'est un roman... ce sont de nouveaux mystères de Paris, écrits pour amuser, sur un terrain sacré, un public de profanes. »

Ewald, autre professeur et critique rationaliste allemand, fut plus dur encore. Dans sa *Revue savante de Gœttingen :* « Il nous répugne, dit-il, de poursuivre dans le détail les erreurs *basses et indignes*, dans lesquelles Renan tombe à chaque pas sur l'esprit et l'œuvre du Christ. »

Il est amusant de voir la manière dont certains de ces critiques se traitent entre eux. Chacun dénonce le sans-gêne avec lequel le voisin triture la Bible, accepte, élague, intervertit les textes, change l'ordre des documents ou en interprète la valeur à sa façon, le plus souvent arbitraire, sans cesse contredit par d'autres, parfois se donnant des démentis successifs à lui-même. Ah ! on peut dire de cette critique biblique que c'est un fameux champ d'évolution. Et on comprend qu'après l'avoir pratiquée et vu pratiquer, Renan ait qualifié les sciences historiques de « petites sciences *conjecturales*, qui se défont sans cesse après s'être faites et qu'on négligera dans cent ans. » — Tous les historiens heureusement ne traitent pas la science historique avec ce sans-façon.

Pour avoir des appréciations plus récentes, françaises et tout à fait exemptes de passion religieuse, — on en jugera par les noms des appréciateurs, — voici comment M. Ranc, au moment de la mort du célèbre critique,

jugeait la sincérité de son œuvre, dans le journal *Le Matin*.

« Après avoir lu les *Apôtres*, le second volume de la série, je notai ainsi mon impression, qui avait été la même pour la *Vie de Jésus* et qui n'avait fait que se fortifier. Il me semblait entendre M. Renan nous dire : « Eh ! oui, je sais bien que rien de ce que je raconte n'est historiquement prouvé, que c'est une pure conception de mon esprit, mais il m'est doux de croire que les choses se sont passées de la façon que je les indique. Ecoutez mon récit et voyez si toutes ses parties ne forment pas un ensemble aussi joli qu'harmonieux et même très propre à nourrir, à fortifier le sentiment idéaliste, le sentiment religieux tel que je le conçois. » — M. Ranc pardonnait d'ailleurs volontiers à Renan ce peu de sérieux dans ses œuvres, car, ajoute-t-il, « il n'en reste pas moins que Renan a été de ce diocèse que Sainte-Beuve, à la tribune du Sénat de l'Empire, répondant à je ne sais quel cardinal, appelait le diocèse de la libre-pensée... Il a été le grand évêque du diocèse et l'a été jusqu'à la dernière heure, jusqu'après la mort. »

Ce jugement n'est pas suspect de passion catholique. — En voici un autre. Challemel-Lacour remplaçait Renan à l'Académie française et, le 25 janvier 1894, il rendait compte de l'émotion produite par la *Vie de Jésus*.

« Tous les lecteurs la ressentirent. Puis des objections se firent jour et de bien des côtés. Les savants reprochèrent au livre de n'être pas scientifique : ils demandaient compte à l'auteur des libertés qu'il avait prises avec certains documents, et de l'usage qu'il en faisait après avoir jeté lui-même le soupçon sur leur autorité ;

ils lui demandaient surtout de quel droit il les avait brisés en mille pièces pour les ajuster à son plan et pour en composer, comme dans une verrière, la figure qu'il avait imaginée ; ils osaient douter que les grossiers habitants du village où Jésus prêcha d'abord, pêcheurs et paysans, d'une rudesse passée en proverbe, travaillés à cette heure même par l'espérance d'une révolution violente et prochaine, eussent pu se prêter à cette pastorale. — Les lettrés, plus préoccupés de l'art et du goût, revenus du premier éblouissement, se demandaient si ces procédés romanesques, descriptions de paysages, analyses subtiles, suppositions piquantes, étaient à leur place dans la plus grave de toutes les histoires, et si ce coloris n'aurait pas mieux convenu pour peindre une cour d'Italie du xve siècle que pour retracer les commencements d'une grande religion ; ils se demandaient enfin quel rapport il pouvait y avoir entre le prêcheur idyllique de Galilée et le sombre géant des derniers jours, où était l'unité du caractère, par conséquent la vérité de la vie. Quant aux croyants, ils souffraient de voir la figure du Maître, au lieu de mieux apparaître dans sa grandeur par le travail de l'artiste, s'abaisser peu à peu par l'abus même des embellissements, et devenir à la fin un incompréhensible mélange de faiblesse et de duplicité, de douceur et d'emportement, qui glaçait par degrés l'adoration. »

Pendant vingt ans, Renan continua à publier, de volume en volume, ses *Origines du Christianisme,* toujours guidé par les mêmes principes et les mêmes procédés critiques. Après ce sera le tour de l'*Histoire d'Israël,* traitée avec plus de sans façon encore ; nous le

verrons en temps et lieu. — Les *Apôtres* suivirent *Jésus*. La préface de cet ouvrage renferme un de ces petits chef-d'œuvres de patelinage impertinent du roué et du vaniteux qui croyait écraser les âmes simples, en laissant tomber sur elles de toute sa hauteur son dédain de Jupiter olympien. Cela caractérise tellement bien l'homme, que je cite encore ce passage malgré sa longueur :

« J'espère qu'un intervalle de deux années et demie écoulées depuis la publication de la *Vie de Jésus* portera certains lecteurs à s'occuper de ces questions avec plus de calme. La controverse religieuse est toujours de mauvaise foi sans le savoir et sans le vouloir. Il ne s'agit pas pour elle de discuter avec indépendance, de chercher avec anxiété ; il s'agit de défendre une doctrine arrêtée, de prouver que le dissident est un ignorant ou un homme de mauvaise foi. J'aurais fort ignoré l'histoire si je ne m'étais attendu à tout cela. J'ai assez de froideur pour y avoir été peu sensible, et *un goût assez vif des choses de la foi* pour qu'il m'ait été donné d'apprécier doucement ce qu'il y a eu parfois de touchant dans le sentiment qui inspirait mes contradicteurs. Souvent, en voyant tant de naïveté, une si pieuse assurance, une colère partant si franchement, de si belles et si bonnes âmes, j'ai dit, comme Jean Huss à la vue d'une vieille femme qui suait pour apporter un fagot à son bûcher : *O sancta simplicitas !* J'ai seulement regretté certaines émotions qui ne pouvaient être que stériles. Selon la belle expression de l'Ecriture, « Dieu n'est pas dans la tourmente. » Ah ! sans doute si tout ce trouble aidait à découvrir la vérité, on se consolerait de tant

d'agitation. Mais il n'en est pas ainsi ; la vérité n'est pas faite pour l'homme passionné. Elle se réserve aux esprits qui cherchent *sans parti-pris, sans amour persistant, sans haine durable, avec une liberté absolue* et *sans arrière-pensée* d'agir sur la direction des affaires de l'humanité. Ces problèmes ne sont qu'une des innombrables questions dont le monde est rempli et que les curieux examinent. On n'offense personne en énonçant *une opinion théorique*. Ceux qui tiennent à leur foi comme à un trésor, ont un moyen bien simple de la défendre, c'est de ne pas tenir compte des ouvrages écrits dans un sens différent du leur. Les timides font mieux de ne pas lire. »

Oyez, âmes candides, ce délicieux exposé des qualités préalables nécessaires au controversiste : sans parti-pris, sans haine durable, sans arrière-pensée d'agir sur la direction des affaires de l'humanité ! — N'était-ce pas bien la situation impartiale du futur évêque de la libre-pensée, loué par M. Ranc, de l'ami des Bersot, Sainte-Beuve, About, Havet, Flaubert, Mérimée, pour ne citer que quelques bienveillants et sereins contemplateurs de l'idéal religieux, et admirateurs de « notre maître Mitis ? »

Ce passage ne complète-t-il pas avantageusement celui de l'Introduction à la *Vie de Jésus* : « Pour faire l'histoire d'une religion, il est nécessaire premièrement d'y avoir cru ; en second lieu de n'y plus croire *d'une manière absolue* ; car la foi est incompatible avec l'histoire sincère. »

Les souris ne se laissèrent pas prendre à l'*opinion théorique* du « bloc enfariné ». M. Le Hir, l'ancien pro-

fesseur, dans son *Examen critique des Apôtres*, répondit à l'ingrat avec une amère tristesse ; il ne se faisait illusion ni sur le passé, ni sur l'avenir :

« Nous assistons à un étrange spectacle. Voilà un homme qui use sa plume et sa vie à semer le doute autour de lui ; il tient école de scepticisme ; toutes les trompettes de la renommée résonnent pour convoquer des disciples à ses leçons... Voilà encore un homme qui parle avec une émotion apparente du vide que laisserait le christianisme s'il disparaissait de la scène, « de la diminution de vertu » qui menacerait nos sociétés s'il venait seulement à « s'affaiblir ». Et c'est ce même homme que tous voient, depuis quinze ans, rôder autour du temple dont il proclame la conservation si nécessaire, et s'acharner à sa ruine. Armé de la pointe et du marteau, il promène son regard sur chaque pan de la muraille, interroge toutes les pierres, laisse dans le ciment l'empreinte du fer, et en émousse le trait sur le granit. »

M. Le Hir, on le voit, était de l'avis de l'auteur des proverbes : « Les blessures que fait celui qui aime valent mieux que les baisers trompeurs de celui qui hait. »

CHAPITRE IV

LETTRE A M. BERTHELOT. — GÉNÉRATIONS SPONTANÉES. — L'ÉRUDIT. — LE CANDIDAT A LA DÉPUTATION. — RENTRÉE AU COLLÈGE DE FRANCE. — SIÈGE DE PARIS. — DIALOGUES PHILOSOPHIQUES.

Revenons à l'année 1863.

C'est la grande année de déclaration de guerre à la société chrétienne, d'entrée en lice du philosophe teuton, pourfendeur de miracles. — Au mois de juin, *Vie de Jésus ;* au mois d'août, *Lettre à M. Berthelot.* Le miracle poursuivi dans toutes ses manifestations, délogé de toutes ses positions. Dieu fait homme ou Dieu faisant l'homme, tout Dieu devait céder la place au *surhomme,* aux dieux en expectative.

Mais autant l'injure de fourberie lancée à l'adorable figure de Jésus avait bouleversé le cœur de ses fidèles, autant la *Lettre à M. Berthelot* fut un coup d'épée dans l'eau.

La question de la *Vie de Jésus* était claire pour tout le monde : Fallait-il continuer à prier et à suivre Notre-Seigneur Jésus-Christ, VERBE FAIT CHAIR, lumière de

vie, tout puissant réparateur de nos misères humaines? Ou voir en lui le philosophe un tel, aimable homme sans doute, mais beau parleur impuissant, comme Renan lui-même, imposteur qui veut se faire passer pour Dieu, chétive grenouille de La Fontaine ?

Tandis que la *Lettre à M. Berthelot,* c'était un embrouillamini contradictoire et incertain, insaisissable au *vulgum pecus,* qui est la foule des lecteurs. C'est qu'il faut être fort métaphysicien pour expliquer par quelles transformations merveilleuses et bizarres l'*idée* pure de Hegel arrive, sans miracle, à donner naissance à ces atomes matériels qui évoluent en singes, en hommes, en dieux. Loin de déchirer le voile du mystère, il sembla qu'on l'avait épaissi.

J'ignore l'effet que Renan produisit dans son petit entourage, n'ayant jamais été de son cercle. Mais l'opinion publique jugea irrespectueusement le voyant, l'illuminé, qui prétendait remplir une mission philosophique en s'installant historien des temps préhistoriques, et le pédant qui, de sa chaire d'érudition, entendait régenter toute la classe et donner des coups de règle sur les doigts des savants pour les enrégimenter dans son système évolutionniste.

L'opinion publique refusa de suivre l'enchanteur Merlin dans son évocation des temps primitifs et ses enchaînements d'hypothèses qui allaient se perdre dans la nuit des temps. Le Tout-Paris trouva bientôt plus intéressant de s'entasser dans le vieil amphithéâtre de la Sorbonne, pour connaître le résultat des expériences scientifiques contradictoires entre Pouchet et Pasteur, sur la question des *générations spontanées.* Pour la foule,

c'était là que se débattait l'authenticité de l'extrait de naissance du petit *nisus* de Hegel.

Reprenons donc M. Vallery-Radot, pour assister avec lui à une des conférences scientifiques du soir.

« Lorsque, le 7 avril 1864, Pasteur entra dans le grand amphithéâtre de la vieille Sorbonne, il put se rappeler les jours de sa jeunesse où l'auditoire, pressé d'entendre la parole de J.-B. Dumas, ressemblait à un public de théâtre. L'élève devenu maître trouva une foule plus grande encore qu'autrefois. Couloirs et passages obstrués, gradins débordants, tout était envahi. Au milieu des professeurs et des étudiants se montraient Duruy, Alexandre Dumas père, Georges Sand, la princesse Mathilde. Autour d'eux, les personnages qui sont les prototypes moins du monde où l'on s'instruit que du monde où l'on parle ; enfin les inévitables qui veulent voir et surtout être vus, se donner un sujet de causerie pour les salons, bref ce qu'on appelle le Tout-Paris. Mais ce Tout-Paris allait connaître une impression nouvelle, et, malgré sa légèreté, en garder le souvenir. Il n'avait pas devant lui un de ceux qui cherchent par des exordes insinuants à gagner les bonnes grâces de l'auditoire. C'était un homme grave, empreint d'énergie concentrée, de puissance méditative. Il commença d'une voix ferme et profonde, en homme pénétré de la haute mission de l'enseignement et qui a charge d'esprits :

« De bien grands problèmes s'agitent aujourd'hui et tiennent tous les esprits en éveil : unité ou multiplicité des races humaines ; création de l'homme depuis quelques mille ans ou depuis quelques mille siècles ; fixité des espèces ou transformation lente et progressive des

espèces les unes dans les autres ; la matière réputée éternelle, en dehors d'elle le néant ; l'idée de Dieu inutile : voilà quelques-unes des questions livrées de nos jours aux disputes des hommes. »

Avec une parfaite clarté, Pasteur exposait ensuite comment les poussières qui flottent dans l'air renferment des germes d'organismes inférieurs et comment un liquide préservé, grâce à de certaines précautions, du contact de ces germes, peut être conservé indéfiniment. Montrant au public émerveillé le liquide qui, depuis quatre années, dans ses vases au long col recourbé, était demeuré à l'abri de ces germes semés dans l'air, Pasteur s'adressait à sa goutte d'eau :

« J'attends et j'observe et je l'interroge, et je lui demande de vouloir bien recommencer pour moi la primitive création ; ce serait un si beau spectacle ! Mais elle est muette ! Elle est muette depuis plusieurs années que ces expériences sont commencées. Ah ! c'est que j'ai éloigné d'elle et que j'éloigne encore en ce moment, la seule chose qu'il n'ait pas été donné à l'homme de produire, j'ai éloigné d'elle les germes qui flottent dans l'air, j'ai éloigné d'elle la vie, car la vie c'est le germe et le germe c'est la vie. *Jamais la doctrine de la génération spontanée ne se relèvera du coup mortel* que cette simple expérience lui porte. »

Le public applaudit avec enthousiasme les paroles qui terminaient cette leçon : « Non, il n'y a aucune circonstance aujourd'hui connue dans laquelle on puisse affirmer que des êtres microscopiques sont venus au monde sans germes, sans parents *semblables à eux*. Ceux qui le prétendent ont été le jouet d'illusions,

d'expériences mal faites, entachées d'erreurs qu'ils n'ont pas su apercevoir ou qu'ils n'ont pas su éviter. »

Le bataillon de la libre-pensée donnait pourtant contre Pasteur de toute la force de ses langues et de ses plumes. « Comprendre qu'un homme recherchât la vérité pour elle-même sans autre but que de la trouver et de la proclamer, c'était, dit M. Vallery-Radot, un effort presque impossible à ceux dont les idées tenaient à une foi ardente, ou à l'influence d'un milieu, ou à des engagements d'amour propre ou à des calculs d'intérêt. »

Vainement l'ami de Renan, Edmond About, « qui n'avait rien d'un néophyte, prenant fait et cause pour les générations spontanées, brûlait quelques cartouches : « M. Pasteur, écrivait-il, a prêché en Sorbonne au milieu d'un concert d'applaudissements qui a dû faire plaisir aux anges. » Le fait brutal était là.

Jamais Renan n'acceptera cette défaite. Pourquoi l'accepterait-il ? — Pour lui, l'être et le non-être, le vrai et le faux, le bien et le mal ne se « transforment-ils pas les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que le cou de la colombe ? » — C'est toute sa métaphysique comme toute sa morale. Car quoi qu'on en dise, la morale dérivera toujours de la métaphysique comme le ruisseau de sa source.

Il acceptera si peu l'évidence du fait, que, quand il publie, en 1876, ses *Dialogues philosophiques*, il les fait précéder d'une lettre à M. Berthelot dans laquelle, après lui avoir dit : « Vous aviez dix-huit ans, j'en avais vingt-deux quand nous commençâmes à penser ensemble », il termine : « Il faut que vous attaquiez l'atome, que vous recherchiez s'il est aussi *incorruptible* qu'on le

croit. » — M. Berthelot a poursuivi ses belles découvertes qui font honneur à la France, mais il a eu beau attaquer l'atome, y apercevoir des sous-atomes et milliatomes, la vie n'est pas sortie de ses cornues.

Si Renan apportait la passion et toutes les ressources de son imagination dans ces questions vitales, qui ne peuvent cesser de passionner les hommes parce que le sens de la vie, la morale, le bonheur dépendent de leur solution, dans les questions d'érudition pure, telles que la rédaction du *Corpus inscriptionum semiticarum,* il montrait toutes les qualités d'un érudit délicat dont le jugement n'est plus faussé par des motifs étrangers à la science. Là, disent ses collaborateurs, il faisait la guerre aux traductions aventureuses et fantaisistes, et combattait le défaut si répandu d'expliquer l'incertain par l'incertain, *obscurum per obscurius,* disait-il. Que ne s'est-il renfermé dans l'érudition !

Mais comment l'érudition ou la science pure, qui fait la joie des savants modestes, eût-elle pu satisfaire le hégélien dont l'orgueil intellectuel rêvait la déification du surhomme ! L'un des traits les plus accusés de la personnalité de Renan n'est-il pas une fatuité démesurée, avide des applaudissements de la foule, des hommages que, sur la fin de sa vie, il ira chercher si bas !

Jusqu'ici, pour conquérir l'influence et la célébrité, il ne s'est servi que de sa plume, il ne s'est adressé qu'aux lettrés. Il va tâter du suffrage universel. Aux élections de 1869, Renan se présenta aux électeurs de Seine-et-Marne. — Le corps électoral lui fit mauvais accueil. A qui pouvait convenir alors ce hâbleur vaniteux ? — « Le tyran philanthrope, instruit, intel-

ligent et libéral », qu'il regrettera dans ses *Souvenirs*, refusa de lui donner l'estampille officielle. Ses benoîtes protestations n'avaient pas adouci les catholiques, qui n'en étaient pas encore arrivés à le regarder comme un apologiste. La démocratie sentait bien le genre de tendresse qu'il lui réservait et qu'il lui exprimera si gentiment, dans la préface des *Souvenirs* : « *Noli me tangere*, est tout ce qu'il faut demander à la démocratie. » Le brevet d'anticléricalisme n'était pas encore le certificat d'aptitudes à toutes fonctions gouvernementales. — Bref, tous s'entendirent pour le renvoyer à ses chères études.

Il en éprouva une grande déception et une amertume prolongée, car lorsqu'il publia ses dialogues philosophiques en 1876, elle débordait encore de son âme, d'une manière assez comique. Il reprochait à ses électeurs d'avoir méconnu les sacrifices d'argent, « pour lui très considérables », qu'il avait faits pour son élection, renonçant aux douceurs d'une existence tranquille pour s'exposer aux « dangers inséparables de la vie publique. »

Si Renan n'avait pas été élu, il pensa du moins que l'amitié de M. Emile Ollivier, arrivé au pouvoir, pourrait lui faire recouvrer sa chaire du Collège de France, et il recommenca auprès du ministre le plaidoyer justificatif que venaient de repousser les électeurs :

« Voilà six ou huit ans, écrit-il, que les faits qui ont provoqué contre moi l'opposition de certains groupes religieux sont des faits accomplis. Les surprises et les malentendus de la première heure sont passés. On a pu mieux juger mon caractère, mon but et ma méthode. Il n'y a que des personnes mal informées qui puissent croire que j'aie voulu détruire quoi que ce soit d'un

édifice social selon moi trop ébranlé... Quand un jour, mise en présence d'autres adversaires qui n'auront pas ma modération, l'Eglise m'invoquera comme un apologiste contre les attaques *injurieuses et destructives*, les catholiques éclairés regretteront peut-être d'avoir entravé la vie d'un respectueux dissident que les plus injustes procédés ne poussèrent jamais au-delà du point où il voulut s'arrêter. »

Le bon apôtre ne convainquit pas M. Emile Ollivier de l'opportunité de cette réintégration ; le ministre jugea, avec juste raison, que Renan n'était pas un étai bien efficace pour le gouvernement qui allait s'écrouler, et il laissa provisoirement la chaire vacante. Si bien qu'en novembre 1870, au milieu des angoisses du siège de Paris, qu'entouraient ses doux Allemands, le professeur au Collège de France put se réinstaller triomphalement dans sa chaire.

Dire qu'il triomphait, serait injuste. Non. Ce fut sans bruit qu'il rentra dans son bon fromage. Car il en était réduit aux apologies et aux *meâ culpâ*, le sophiste déclamateur qui, depuis vingt ans, travaillait à tuer la foi de la France et à la leurrer d'espérances, de confiance en la pacifique sirène allemande. Pendant que la France se nourrissait de ces douceurs, la Prusse fondait ses canons Krupp et le temple de la philosophie allemande se trouvait changé en temple de Janus. Prendra-t-il sa part du *meâ culpâ ?* Oh ! non. Un Renan ne prononce jamais cette parole de franchise qui rachète les fautes par l'aveu d'une erreur ou d'une faiblesse ; elle ne sort que des lèvres sincères et des cœurs brisés. Les autres ne voient pas ou ne veulent pas voir.

Il écrit un article dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1870. Il ne court pas aux remparts, il n'est pas homme d'action ; ce n'est qu'un lettré, il n'a qu'une plume. Croyez-vous que cette plume va trouver du moins quelques-uns de ces mots qui sortent du cœur des philosophes ou des poètes et raniment les courages abattus ? — Allons donc ! Non seulement il n'est pas homme d'action, mais il hait l'action, il hait la discipline, il hait le sacrifice, il méprise le soldat obscur qui s'immole au devoir. — Il est consterné, car l'Allemagne était pour lui « la grande maîtresse de l'investigation savante » qui devait organiser scientifiquement l'humanité sans Dieu. Mais sa consternation ressemble à celle du lettré bysantin, interrompu dans ses dissertations philosophiques et qui n'a que cette émotion ; elle sera passée dès qu'il pourra recommencer à pérorer. Il n'est pas bouleversé comme les autres par ces douleurs humaines qui étreignent tous les cœurs français. On dirait qu'il ignore les sanglots des femmes et des mères. Il ne sent pas la rage des hommes vaincus qui reculent malgré eux et entendent résonner le sol de leur France sous le pas lourd des régiments teutons.

L'utopiste continue, comme s'il n'avait rien compris, ces bavardages enfantins, ces rêvasseries passées d'une alliance solide entre l'Angleterre, l'Allemagne et la France. Ces trois puissances, unies dans une entente idéale, auraient pu dominer facilement la terre..... d'Utopie, réprimer les ambitions russes, rabattre « les fumées présomptueuses » du jeune orgueil des Etats-Unis, et préparer aux élucubrations des philosophes la liberté de se produire dans une sérénité olympienne.

C'est ce que le Voyant avait rêvé et prédit. Il défend ces bons Allemands « des visées fanatiques, qui ne sont nullement le fait de l'Allemagne éclairée. La plus complète personnification de l'Allemagne, c'est Gœthe. Quoi de moins prussien que Gœthe ? Qu'on se figure ce grand homme à Berlin et le débordement de sarcasmes olympiens que lui eussent inspirés cette roideur sans grâce ni esprit, ce *lourd mystïcisme* de guerriers pieux et de généraux craignant Dieu. »

Comme l'esthète les méprise, ces « lourds mystiques » qui craignent Dieu ! — Il se demande si M. de Bismarck est un croyant ou un philosophe critique ? Il incline vers la seconde hypothèse, car Bismarck lui paraît un homme trop complet pour prendre au sérieux ce qu'il fait.

Il parle aussi de l'annexion de Nice et de la Savoie. Il la déplore : « Cette annexion, nous assure-t-il, eut bien plus d'inconvénients que d'avantages. Elle interdit à la France *ce qui fait sa vraie force*, le droit d'alléguer une politique désintéressée et uniquement inspirée par l'amour des principes. » — Ah ! il peut se rassurer ! Le premier principe pour Bismarck eût été en tout cas la grandeur de sa patrie et l'annexion de l'Alsace-Lorraine. — Renan déjà voit ce démembrement à l'horizon ; nous étions à la veille de l'entrevue de Ferrières ! Et le bon compatriote des malheureux Alsaciens-Lorrains n'a qu'une crainte à exprimer, c'est ce « funeste désir d'une revanche, désir qui prolongerait indéfiniment l'extermination et qui sera écarté par un sage développement de la politique *libérale*. C'est une fausse idée que la France puisse imiter les institutions prus-

siennes. L'état social de la France ne veut pas que tous les citoyens soient soldats ni que ceux qui le sont le soient toujours. »

Pour s'affranchir le seul moyen
C'est la guerre au prétorien.

dit *la Carmagnole* actuelle !

Les malheurs de sa patrie ne guériront pas le pédagogue jouisseur de son incapacité radicale à comprendre la noblesse du sacrifice militaire, l'honneur du soldat. En 1882, dans ses *Souvenirs*, le sexagénaire complètera sa théorie favorite : « Un ordre est une humiliation ; qui a obéi est un *capitis minor*, souillé dans le germe de la vie noble.... Je n'aurais pu être soldat ; j'aurais déserté ou je me serais suicidé. Je crains que les nouvelles institutions militaires, n'admettant ni exception, ni équivalent, n'amènent un affreux abaissement. *Forcer tous à subir l'obéissance*, c'est tuer le génie et le talent. Qui a passé des années au port d'armes à la façon allemande est mort pour les œuvres fines ; aussi l'Allemagne depuis qu'elle s'est donnée tout entière à la vie militaire n'aurait plus de talent si elle n'avait les Juifs envers qui elle est si ingrate. »

Cet article patriotique de la revue veut arriver quand même à cette conclusion : « Les idées vraiment chrétiennes de douceur, de justice et de bonté conquièrent de plus en plus le monde. » (On le constatait effectivement sous les obus prussiens, et la guerre contre les Boers en a donné une nouvelle démonstration !) N'écoutons donc pas les naturalistes allemands qui prétendent « que la loi de la destruction des races et de la lutte

Universitas
BIBLIOTHECA

pour la vie se retrouve dans l'histoire et que la race la plus forte chasse nécessairement la plus faible. »

Et finalement le *sage ami de la Prusse* lui dit « tout bas, non comme menace, mais comme avertissement : *Væ Victoribus !* »

Ah ! comme Bismarck dut se gausser du rhéteur, avec son ami Von Busch, si cette revue tomba sous leurs yeux !

Vous tous, mes aînés et mes contemporains, qui avez vécu l'année terrible et subi les émotions poignantes de l'écrasement du pays, que pensez-vous de ce morceau de littérature ?

Peut-on s'étonner, quand on a lu ces inepties, de la scène honteuse du restaurant Brébant, racontée avec indignation par les Goncourt et reproduite par tous les journaux ? Les lettrés parisiens qui se réunissaient deux fois par mois pour oublier les tristesses du siège en faisant sauter au plafond les bouchons de champagne, ne péchaient certes pas par excès de naïveté ou de « lourd mysticisme. » Un membre de la Commune, Arnould, a raconté que les quatorze joyeux convives firent frapper une médaille d'or de 300 francs, avec leurs noms au revers, pour remercier le restaurateur de ce que, pas une seule fois, ils ne s'étaient aperçus qu'ils dînaient dans une ville de deux millions d'âmes assiégée. — Quand même, leurs cœurs d'hommes battaient encore quand ils voyaient passer leurs frères allant au feu !

Après les horreurs de la guerre, Paris connut celles de la Commune. Le philosophe, retiré à Versailles, y écrit pendant le mois de mai ses *Dialogues philosophiques.*

Etat sommaire de ses croyances, dit-il. — Quand nous étudierons sa philosophie, nous rechercherons dans ce livre ses croyances métaphysiques. Actuellement nous nous occupons du moraliste. Elle est triste, la morale des *Dialogues*. Le pauvre clerc breton a dégringolé bien bas. Il est bien loin de sa Bretagne, bien loin de son séminaire, bien loin même de son *Avenir de la Science*. Où sont les neiges d'antan : la science moralisatrice, bienfaitrice de l'humanité !

Ces *Dialogues philosophiques* sont l'un des plus vilains livres de Renan. Quand on songe surtout aux jours qui les ont vu écrire, alors que la France, foulée aux pieds des Allemands et démembrée, se débattait dans les convulsions de la guerre civile, aux portes de Paris qui flambait, au bruit de la fusillade des otages, tandis qu'une foule exaspérée se livrait aux excès de la cruauté et de la licence la plus brutale. Quelle lumière jettent-ils sur la mentalité du Français qui les écrivait « ces pacifiques dialogues auxquels ont coutume de se livrer entre eux les différents lobes de son cerveau, quand il les laisse divaguer en toute liberté. »

Ses fariboles sont entrecoupées de cauchemars, car il nous apprend dans la préface que « le bon Dieu était le vaincu du jour. » La France l'avait invoqué en vain et n'avait trouvé en sa place « qu'un Sebaoth inflexible, uniquement touché de la délicatesse morale des uhlans et de l'excellence incontestable des obus prussiens. » Il ne retrouvait plus « le Dieu beaucoup plus doux qu'il rencontrait, il y a quinze ans, sur son chemin en Galilée et avec qui il eut en route de si chers entretiens. »

Qui donc, plus que vous, Renan, avait contribué à

le chasser de France, ce Jésus, sauveur du monde ? Ils l'invoquaient, eux, « les lourds mystiques, les guerriers pieux et les généraux craignant Dieu » que vous avez cinglés de votre ironie. Et ils l'invoquent toujours, sans être ridiculisés par leurs philosophes rationalistes !

Après tout, il ne le regrette guère ce Sauveur, puisqu'il croit que « le blasphème des grands esprits est plus agréable à Dieu que la prière intéressée de l'homme vulgaire. »

D'ailleurs, il nous engage à ne pas trop nous chagriner du cauchemar que la France a traversé et des rêves sinistres qui avaient un moment altéré la sérénité du dilettante. « Si quelqu'un pouvait en être attristé, il faudrait lui dire comme le bon curé qui fit trop pleurer ses paroissiens en leur prêchant la Passion : « Mes enfants, ne pleurez pas tant que cela : il y a bien longtemps que c'est arrivé, et puis ce n'est peut-être pas bien vrai. »

Toutefois une chose l'inquiète un peu, c'est cette disparition de la foi dans les foules. « Les vieilles croyances au moyen desquelles on aidait l'homme à pratiquer la vertu sont ébranlées, et elles n'ont pas été remplacées. *Pour nous autres, esprits cultivés,* les équivalents de ces croyances que fournit l'idéalisme suffisent tout à fait ; *car nous agissons sous l'empire d'anciennes habitudes ;* nous sommes comme ces animaux à qui les physiologistes enlèvent le cerveau, et qui n'en continuent pas moins certaines fonctions de la vie par l'effet du pli contracté. Mais ces mouvements instinctifs s'affaiblissent avec le temps. *Faire le bien pour que Dieu,* s'il existe, *soit content de nous,* paraîtra à plusieurs une formule

un peu vide. Nous vivons de l'ombre d'une ombre. De quoi vivra-t-on après nous ?... »

Toutes ces gentillesses sont tirées de la préface, écrite au moment de la publication, en 1876. Voyons maintenant quelques extraits moraux des conversations tenues par les cinq philosophes, dans le cerveau de Renan pendant la Commune. Il prend tout d'abord la précaution de nous avertir qu'il n'accepte aucune solidarité avec ces personnages qu'il fait discourir ; il serait injuste, dit-il, de le rendre responsable des idées qu'il jette ainsi à la foule. (Notez qu'il avait commencé par nous les présenter comme « un état sommaire de ses croyances philosophiques ».)

Il est donc convenu que si l'opinion accueille favorablement le bouquin, on peut le regarder comme *un état sommaire de ses croyances*. — Et si l'opinion se révolte des doctrines immorales, émises par ces philosophes, *il leur en laisse toute la responsabilité*. Evidemment Renan était un peu inquiet de l'accueil qui serait fait à ces aimables plaisanteries.

C'est entendu. Ne nous scandalisons pas, ce sont des Grecs qui parlent.

Ce n'est pas Renan, c'est Philalèthe qui encourage ainsi le dévouement des parents à leurs enfants : « *Parmi les préjugés* qu'exige l'intérêt de l'humanité et des nations, *il faut mettre avant tout l'esprit de famille*. Des foules de bons bourgeois ne vivent que pour élever leurs enfants, lesquels n'auront, de leur côté, arrivés à l'âge d'homme, d'autre souci que d'élever les leurs. *Le cercle vicieux est patent* ; mais il n'arrête personne ; car la nature a besoin de ce souci désintéressé ! Elle se

ménage ainsi la chance qu'il émerge de cette obscurité *un homme de premier rôle*, qui *dévorera brillamment*, en une heure, au profit de l'art, de la science ou de la politique, le *capital modestement amassé par le sérieux de ses ascendants*. » — Pourriez-vous attribuer cette idée au modeste descendant de Fragan ?

C'est encore le même Philalèthe qui se rit de « l'énorme duperie qu'implique la bonté. La bonté du chien ne se décourage pas, quoiqu'elle ne lui attire le plus souvent que des rebuffades ; il est fier de participer à un monde supérieur. Les races particulièrement bonnes, le matelot breton par exemple, sont traitées avec mépris par les races plus fortes. *L'individu voué à la bonté est voué au dédain* ; il n'en continuera pas moins de jouer son rôle car il est nécessaire à la nature. » De même « la religion dans l'humanité est l'équivalent de la nidification chez l'oiseau. L'oiseau sert, avec une sorte de joie pieuse et de dévotion, à une fin qu'il ne comprend pas. »

Poursuivons. Ce n'est pas Renan, c'est Théophraste qui nous apprend que « chaque planète fabrique de la pensée, du sentiment esthétique, ou moral ; la petite récolte de vertu et de raison que produit chaque monde est la fin de ce monde, comme la sécrétion de la gomme est le dernier fruit du gommier. L'animal, aux heures de l'amour, peut entrevoir le monde de l'esthétique et de la vertu. Le chien atteint presque à la vertu. » Tandis que parfois le malheureux Théophraste croit apercevoir : « la Terre, *dans l'Avenir*, sous la forme d'une planète d'idiots, se chauffant au soleil, dans la sordide oisiveté de l'être qui ne vise qu'à avoir

le nécessaire de la vie matérielle. » Dans l'avenir d'ailleurs que deviendront « le poète ?... et l'homme de bien ?... Le poète est un consolateur ; *l'homme de bien* est un *infirmier*, fonctions très utiles, mais temporaires, puisqu'elles supposent le mal, le mal que la science aspire à fort atténuer. »

On n'est pas étonné que le philosophe Eutyphron voyant « l'accumulation indéfinie » de ces données de la science, craigne que « le cerveau humain ne s'écrase sous son propre poids et qu'il ne vienne un moment où son progrès même ne soit sa décadence. »

Il y a vraiment de quoi « écraser le cerveau » quand on entend autant d'absurdités !

Permettez-moi pourtant, chers lecteurs, de vous présenter Théoctiste, car c'est lui qui a les plus jolies idées. Ces *Dialogues philosophiques* vont *crescendo*, comme la *Lettre à M. Berthelot*.

Théoctiste déteste la démocratie, « erreur théologique par excellence puisque le but poursuivi par le monde, loin d'être l'aplanissement des sommités doit être au contraire de créer des dieux, des êtres supérieurs, que *le reste* des êtres conscients *adorera* et *servira, heureux de les servir*. Ce grand œuvre s'accomplira par la science, non par la démocratie. *L'essentiel est moins de produire des masses éclairées* que de produire des grands génies et *un public capable de les comprendre*. Le grand nombre doit penser et jouir par procuration. La masse travaille ; quelques-uns remplissent pour elle les hautes fonctions de la vie ; voilà l'humanité. »

O politiques ! avec quelle rudesse il remet les humbles sous ses pieds, ce Théoctiste ! Certes ce n'est pas

Renan ! C'est un Grec. Ce n'est pas un chrétien non plus. Ces maximes ne sont tirées ni de notre paroissien, ni de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ni de la *Vie des Saints*. Mais je les vois sans cesse reproduites dans les œuvres de Renan. — La démocratie trécorroise compte-t-elle les graver au socle de sa statue ?

Et c'est qu'il n'est pas tendre pour les opposants ! ce Théoctiste. Il espère, grâce à la science, arriver, dans un avenir plus ou moins lointain, à reconstituer au profit des savants « le pouvoir que l'imagination populaire attribuait autrefois aux sorciers ». Alors « ce serait directement et *ipso facto* que les dogmes scientifiques anéantiraient ceux qui n'y croiraient pas. » L'Eglise, à défaut d'armées, avait son enfer, eh bien, la science, elle aussi, « pourrait bien un jour avoir à sa disposition l'enfer, non un enfer chimérique, de l'existence duquel on n'a pas de preuve, mais un enfer réel. » Cette force une fois acquise, « l'être en possession de la science mettrait *une terreur illimitée* au service de la vérité. » — Pas plus libéral que démocrate, Théoctiste ! Oh ! les rêves des *Bleus*, comme ils sont bien prédits par *l'Apôtre de la Tolérance !* S'il avait été le plus fort ! Si Dieu avait voulu prolonger sa vie d'une douzaine d'années ! Président du conseil et ministre des cultes ! Nous aurions eu un Breton pour étrangler nos libertés bretonnes. Au lieu de l'original, nous n'avons eu que la copie !

Toutes ces théories complètent bien le portrait du Moraliste et de sa morale, il me semble ? Ce n'est pas de la philosophie. — Faut-il regarder comme conception métaphysique ou comme énorme bouffonnerie, le dieu conçu par Théoctiste :

« Etre omniscient et omnipotent, dernier terme de l'évolution déifique, sentant, jouissant, absorbant par son gosier brûlant un fleuve de volupté qui s'épancherait hors de lui en un torrent de vie. Une bouche colossale savourerait l'infini, un océan d'ivresse y coulerait. » Et cet énorme glouton, ce goinfre dégoûtant, le philosophe suppose que pour coaguler sa masse divine « la terre aura peut-être été prise et gâchée comme une motte que l'on pétrit, *sans souci de la fourmi ou du ver qui s'y cache.* »

Voilà, pauvre humanité, l'avenir que t'ouvre la science ou le rêve de Théoctiste.

Si tu pleures d'être *peut-être* écrasée comme un ver, par la nature naturante, lui s'en console. Le dilettante est désormais parfait ; il jouit de tout. Sa morale dernière commence. Ecoute :

« *L'immoralité transcendante* de l'artiste est à sa façon *moralité suprême*, si elle sert à l'accomplissement de la particulière mission divine dont chacun est chargé ici-bas. Pour moi, je goûte tout l'univers par cette sorte de sentiment général qui fait que nous sommes tristes en une ville triste, gais en une ville gaie. Je jouis ainsi des voluptés du voluptueux, des *débauches du débauché*, de la mondanité du mondain, *de la sainteté de l'homme vertueux*, des méditations du savant, de l'austérité de l'ascète. Par une sorte de sympathie douce, je me figure que je suis leur conscience. *Je serais fâché que quelque chose manquât au monde.* Je défie avec cela le malheur de m'atteindre. Je porte avec moi le parterre charmant de la variété de mes pensées. »

Quand un homme parle *inter pocula* et que, selon une

heureuse et récente expression, « à la chaleur communicative des banquets » il lui échappe au dessert quelque petite faribole, pour faire partager sa joie à ses amis, on peut être indulgent. Les fariboles des *Dialogues philosophiques* seraient cependant un peu fortes. Qu'en pense le lecteur ?

En tout cas, quand un homme prétend exercer un sacerdoce, et insère ces faridondaines dans un livre qui porte le titre grave de *Dialogues philosophiques* et qui est écrit sous le coup des désastres de sa patrie, il est permis, je pense, d'être plus sévère.

Renan fit bien de garder prudemment en portefeuille ces petits délassements littéraires du siège et de la Commune. S'ils avaient paru au moment où ils furent écrits, en mai 1871, je croïs qu'il lui eût été difficile de surmonter plus tard l'antipathie et le dégoût qui auraient accueilli cette publication. — Le tact de l'opportuniste sut lui révéler le moment psychologique où la détente nerveuse était produite, et où Paris pouvait recommencer à rire sur ses ruines et à lui faire fête. Le gouvernement de l'Ordre moral en eut l'étrenne. Rusé compère ! il connaissait bien son Paris frondeur.

A l'heure où il quittait Paris, chassé par la Commune, et commençait à Versailles ces délicieuses fantaisies, Renan ne dirigeait-il jamais ses pas vers la pièce d'eau des Suisses et la gare des Chantiers ? Il eût pu voir filer sur la Bretagne un train qui emportait d'autres Bretons que lui. C'étaient les bataillons des courageux mobiles qui, durant tout le long siège, avaient campé dans la boue ou la neige de la banlieue parisienne, mangeant le pain de son, la viande de cheval et les pâtés de rats, pendant

que les gens de lettre festoyaient au restaurant Brébant.

Tandis que les lettrés faisaient frapper leur médaille d'or au restaurateur de génie qui les avait empêchés de souffrir du siège, les pauvres moblots se contentaient de réclamer, pour quelques-uns des leurs, la croix des braves ou la médaille militaire. Tandis que le philosophe faisait danser la sarabande aux petits « lobes de son cerveau, » eux s'en retournaient tristement, eux, les *crétinisés du dogme*, après une dernière prière sur la tombe des camarades morts pour la France, sous les murs de Paris.

Quelle réflexion eût pu faire le philosophe !

Voilà l'orgueilleux et voilà les humbles ! — Console-toi, ma Bretagne, car si tu as la douleur d'avoir mis au monde celui-là, tu as enfanté beaucoup des autres, et ce sont eux qui te font grande.

CHAPITRE V

APRÈS LA GUERRE. — RÉFORME INTELLECTUELLE. — AVÈNEMENT DE L'ANTICLÉRICALISME. — PUBLICATION DES DIALOGUES ET DES SOUVENIRS. — CONCLUSIONS DU SEXAGÉNAIRE. — LA MORALE ÉVOLUTIONNISTE. — CONSCIENCE ET GLOIRE LITTÉRAIRE.

Une nouvelle période va bientôt s'ouvrir pour Renan, la période triomphante. Mais il ne s'en doute pas au lendemain de la guerre. Cette guerre franco-allemande avait achevé de détruire chez lui le peu d'illusions qui lui restaient sur le pacifique et bienheureux avenir préparé à l'humanité par l'Allemagne et par la science. Le « compagnon de route des étoiles » qui, au sortir de Saint-Sulpice, rêvait de faire descendre le paradis sur la terre, par l'organisation scientifique de l'humanité et d'un dieu, laisse percer de plus en plus ses incertitudes sur le sort final de la planète Terre. Les paroles amères contre la « Providence inconsciente, la sirène trompeuse, les coups de dés de l'univers », qui amèneront soit des quaternes, soit l'avortement définitif des espérances

humaines, de l'effort humain, se multiplient. Ce n'est pas gai.

Comme nous le voyons dans les *Dialogues philosophiques*, le sceptique, dans l'intimité de sa conscience, prenait son parti de la perte de ses illusions en se rattrapant sur des satisfactions *esthétiques*, comme il le fera bientôt publiquement. « L'immoralité transcendante de l'artiste », qui lui permet de jouir des débauches du débauché au même titre et dans la même mesure que de la sainteté de l'homme vertueux, est sa recette pour se consoler des malheurs de la patrie. Mais pour le grand homme, la jouissance intime et solitaire ne suffisait pas, parce qu'il était encore plus vaniteux que jouisseur.

Il fallait bien se recueillir pourtant et comprimer pour le moment ces savoureux dévergondages imaginatifs. La guerre avait été suivie en France d'une période de recueillement national, de généreux efforts pour reconstituer la patrie, d'une trêve des partis. Le sang versé en commun semblait avoir cimenté une entente cordiale entre Français. Hélas ! qu'elle fut courte, la trève ! Pauvre France ! bientôt tous ses enfants recommencèrent à faire entendre leurs cris de discorde et les compétitions des coteries politiques. Chez tous les hommes d'ordre, l'amour faisait place à la haine ; — je ne parle pas des autres, la haine est leur élément. Anti-républicains, anti-légitimistes, anti-bonapartistes, anti-orléanistes, tous les braves gens devenaient anti-quelque chose. Et pendant que ces fous se disputaient, un seul parti s'entendait et s'organisait sourdement, grâce aux dissensions intestines des autres.

Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron.

Très sagement, Renan s'était fait grave avec tout le monde. Au lieu de publier ses dialogues bouffons, il publiait sa *Réforme intellectuelle et morale.*

Il ne pouvait pas croire à l'avènement de la démocratie. « Un pays démocratique ne peut être bien gouverné, bien administré, bien commandé, » disait-il. La démocratie est pour lui « le plus énergique dissolvant de toute vertu que le monde eût connu jusqu'ici. » — Il traite bien le suffrage universel ! et les assemblées élues : « Espérer qu'une assemblée, composée de notabilités départementales, d'honnêtes provinciaux, pourra prendre et soutenir le brillant héritage de la royauté, de la noblesse française, est une chimère. Le premier pas est donc que la France reprenne sa dynastie. »

Evidemment ! Il pensait que la fusion allait aboutir, que l'ancien régime allait revenir ; il est pour l'ancien régime, pour la dynastie nationale. Il se prépare pour être invité au petit lever du roy et brosse la poussière de l'habit de cour de Compiègne.

« Les intérêts les plus pressants de la France, son esprit, ses qualités et ses défauts lui font de la royauté un besoin. Le lendemain du jour où le parti radical aura jeté bas une monarchie, les journalistes, les artistes, les gens d'esprit, les gens du monde, les femmes conspireront pour en établir une autre, car la monarchie répond à des besoins profonds de la France.

Notre amabilité seule suffit pour faire de nous de mauvais républicains. »

Bref, il tendait sa voile au vent. N'allait-il pas jusqu'à rêver pour l'instruction primaire une alliance de l'école et de l'Eglise ? Fort indigné de ce « système uniforme, obligatoire pour tous, enlevant l'enfant à sa famille, l'assujettissant à une discipline où la *conscience du père* pourrait être *blessée !* » et reconnaissant que « loin d'être une machine d'éducation, ce serait là une machine d'abrutissement, de sottise et d'ignorance. »

Quant à « la masse lourde, grossière, dominée par la vue la plus superficielle de l'intérêt, » il fallait qu'elle fût dirigée par une aristocratie, — dont il eût fait partie, naturellement : « une tête de société rationaliste, régnant par la science, fière de cette science et peu disposée à laisser périr son privilège au profit d'une foule ignorante. »

Eh ! oui, il gravitait vers l'ordre moral, le philosophe ! vers le soleil levant, quand il s'aperçut que c'était un soleil couchant ! — Le vent tournait. Le baromètre baissait, baissait. Ennuyés de coucher sous la tente, les Français, à chaque élection, réclamaient un établissement stable. La constitution de la République avait été votée à une voix de majorité ; 1876 avait sonné ; l'Assemblée nationale s'était dissoute. Plus d'indécision. De variable, l'aiguille est tombée à tempête. La nation, irritée de ce long provisoire qui, comme on disait alors, était cause du *marasme des affaires*, se monte de plus en plus. On voit poindre la résistance impuissante du 16 Mai. Le malheureux parti conservateur se débat pour ne pas mourir, mais chacun le sait bien malade, l'avenir se dessine.

Renan publie ses *Dialogues philosophiques,* l'heure était venue.

Ils ont du succès. Beaucoup étaient si las de disputes. Ces drôleries distrayaient un peu des luttes politiques. Pour Paris qui s'amuse, la nouveauté fait florès. Et pour Paris qui pense ? — Le scepticisme reprenait faveur ; l'évolution aussi. Il se préparait même une quantité d'évolutions pratiques, dans le sein de l'opportunisme.

Sautons en 1878, pour donner une page, écrite en préface aux *Mélanges d'histoire et de voyages.* Elle renferme une prédiction curieuse de ce qui allait se passer dans « les classes dirigeantes » découragées, et dans les « nouvelles couches, » modifiées par l'instruction obligatoire et laïque.

« Le parti conservateur s'abandonne à des alarmes puériles, en s'imaginant que nous sommes à la veille de scènes de pillage et de violence. Ce qui nous est réservé, ce n'est pas la violence, c'est la mollesse... Une sorte d'indulgence universelle laissera tout passer ; à la longue un dissolvant général détruira toute influence magistrale venant d'une classe aristocratique ou de groupes d'élite. Les progrès de la réflexion chez le peuple, favorisés par l'instruction primaire, par l'exercice des droits politiques, par les progrès de l'industrie, par l'augmentation de la richesse, rendront l'individu de moins en moins capable des *miracles d'abnégation* dont les *masses inconscientes* du passé nous ont donné l'exemple. La nation vit des sacrifices que lui font les individus ; l'égoïsme toujours croissant, trouvera insupportables les exigences d'une entité métaphysique, qui n'est personne en particulier, d'un *patriotisme qui implique plus*

d'un préjugé, plus d'une erreur. Ainsi nous assisterons dans toute l'Europe à l'affaiblissement de l'esprit national qui, il y a quatre-vingts ans, a fait dans le monde une si puissante apparition. »

Voyez ce commencement, s'il est juste ! Les classes dirigeantes boudant ou s'amusant, s'annihilant. Le peuple dont une instruction sans morale fixe et élevée faussera l'esprit et le cœur et qui « sera de moins en moins capable des miracles d'abnégation du passé ! » D'ailleurs tout en regrettant cet effet de l'instruction sans Dieu, le philosophe le trouve très légitime. Pour lui, l'individu qui se sacrifie pour ses frères ou sa patrie ne peut être qu'un *inconscient*. Partout et toujours subjectiviste, il juge la collectivité humaine d'après sa psychologie personnelle.

Idéaliste dans le sens philosophique du mot, Renan ne regarde comme certaines que les générosités qui sont à la mesure de son moi, le reste est apparence, sans doute mensonge. C'est ce qui explique d'ailleurs les résultats de sa critique biblique : tout ce qui le dépasse, il l'élague. Il est empressé surtout à se dire idéaliste quand il s'agit d'attacher à sa personne le prestige de ce qualificatif, que le vulgaire entend toujours comme le nom du chercheur de la perfection idéale.

Quant au patriotisme, il amène continuellement sous cette plume le mot de *préjugé*. Ici encore, il accole ces deux mots : patriotisme, préjugé. Le visionnaire ne dit-il pas qu'il s'attend à voir le patriotisme, l'esprit national, s'affaiblir avec le progrès des lumières partout en Europe ? — Un jour, sommé de se justifier de ces attaques perpétuelles contre l'esprit national, Renan

fait en 1887, à la Sorbonne, un discours très travaillé, l'un de ses meilleurs, — l'un des moins faux, quoiqu'il y ait encore du faux, et qu'y percent ses antipathies vivaces. On y voit toutefois qu'au fond il peut comprendre, quand il veut, un certain nombre de vérités. Pourquoi alors se moquer du patriotisme à tout propos ? — Si c'était un fou, on l'excuserait. Mais le voir si avisé, raisonnant avec logique *quand il veut* ; puis méchamment ou platement, pour flatter, pour se faire applaudir, ou on ne sait pourquoi ! pour faire de l'esprit ? pour étaler en éventail sa queue de paon ? l'entendre railler et détruire tout ce qu'il a parfaitement compris ! — Voilà ce qui met en rage le lecteur sincère. Dans ce discours : *Qu'est-ce qu'une nation ?* l'antimilitariste cependant continue à cultiver cette fleur d'utopie : une volonté nationale qui se ferait respecter des peuples voisins sans être appuyée par la force.

En 1878, Renan voyait donc d'un œil quelque peu inquiet l'avenir de la France. Sa perspicacité ne lui avait pas encore révélé tout le parti à tirer de « cette indulgence universelle », du « dissolvant général », dont il était pourtant, comme on l'a vu, l'un des plus excellents facteurs. Il ne devinait pas les gâteries exquises contenues pour lui dans ce programme gouvernemental bruyamment lancé :

Le cléricalisme, voilà l'ennemi.

Mais quand il comprit ! Heure bienheureuse ! Il devenait l'homme du jour, le philosophe de la situation, le fournisseur attitré des petites perfidies et des rancunes. Cette fois, c'était sans se faire violence qu'il se tournait vers l'horizon doré : le triomphe, l'apothéose venaient à lui.

Le premier ouvrage où éclate sa faconde satisfaite, c'est les *Souvenirs d'enfance*. Dans les premières pages, parues en 1876, il se surveille. Le terrain n'était pas assez assuré, le baromètre politique oscillait encore. Il n'aurait pu traiter à son aise Saint-Nicolas et Saint-Sulpice, Mgr Dupanloup surtout, qui vivait encore. — Mais en 1880-81-82, au temps des décrets de Jules Ferry, il était sûr du succès pour les douces insinuations qui jetaient le ridicule et l'odieux sur ses anciennes croyances, ses anciens compagnons, ses anciens maîtres, ses anciens bienfaiteurs. Il jette ce ridicule avec un goupillon rempli d'eau sucrée, d'un geste onctueux ; le tout accompagné de mots extraits du *Rituel*.

Cette philologie sacrilège, dans laquelle Renan est maître, c'est son grand apport au trésor de guerre des ennemis de l'Eglise catholique. Tous les mots qui servent au culte, il les a notés dans sa mémoire de séminariste et les détourne des fonctions sacrées pour les adapter très adroitement, aux usages les plus profanes que son esprit inventif peut découvrir. Ces mots, confiés à notre mémoire, embaumés du parfum de respectueux amour avec lequel notre mère les prononçait devant ses enfants, ils feront toujours sursauter de colère le croyant qui les retrouve profanés dans la bouche du renégat. Cette profanation volontaire et savante, c'est le secret de la couleur, de l'originalité, du succès, obtenus par la prose impie du polémiste. C'est aussi l'une des raisons de l'indignation du chrétien.

Nous le verrons dans ce rôle. Auparavant reprenons les *Souvenirs* qui nous ont déjà fait connaître l'adoles-

cent, pour y entendre le vieillard. Car Renan y récapitule sa vie dans les dernières pages. C'est là qu'il nous apprend comment il fit le « triage des vertus du sulpicien, laissant celles qui tiennent à une croyance positive, retenant celles qu'un philosophe peut approuver. » Il s'efforça, dit-il « de rester aussi sulpicien que possible, » et cette « gageure paradoxale de garder les vertus cléricales sans la foi qui leur sert de base et dans un monde pour lequel elles ne sont pas faites, produisit les rencontres les plus divertissantes. » — Il est divertissant en effet de l'entendre se vanter d'avoir soigneusement conservé les quatre vertus cléricales qui lui paraissent résumer l'enseignement moral de Saint-Sulpice : pauvreté, modestie, politesse et règle des mœurs.

Pauvreté d'abord : « La petite aisance que j'ai maintenant, dit-il, ne m'est venue que tard et *malgré moi*. Toutes les fois que j'ai voulu acheter un coin de terre, une voix intérieure m'en a empêché. Les valeurs sont choses plus légères, plus éthérées, plus fragiles, elles attachent moins et *on risque plus de les perdre*... Toujours j'avais songé à écrire mais je ne croyais pas que cela pût rapporter un sou. » — Idéaliste impénitent !

Sa modestie ? « La vanité de l'homme de lettres n'est pas mon fait. Quand on broute sa gloire en herbe de son vivant, on ne la récolte pas en épis après sa mort. Aux moments qui ont décidé de ma vie, je ne me doutais nullement que ma prose aurait eu le moindre succès. Je n'ai nullement cultivé ma veine, je me suis plutôt appliqué à la dériver. »

Sa politesse ? « J'étais fait pour une société fondée

sur le respect. L'habitude de l'Orient de ne marcher dans les rues que précédé d'un kavas me convenait assez ; car la modestie est relevée par l'appareil de la force. Il est bien d'avoir sous ses ordres un homme armé d'une courbache dont on l'empêche de se servir. » Respect forcé, bon libéral !

Les idées cléricales l'ont encore « bien plus dominé en ce qui touche la règle des mœurs. Plus tard *je vis bien la vanité de cette vertu comme de toutes les autres* ; je reconnus, en particulier, que la nature ne tient pas du tout à ce que l'homme soit chaste. Je n'en persistai pas moins par convenance dans la vie que j'avais choisie, et je m'imposai les mœurs d'un pasteur protestant. » Les mœurs et les prédications, devrait-il ajouter.

Il est nécessaire d'ouvrir ici une parenthèse pour bien spécifier que quand Théoctiste ou tout autre porte-voix du Penseur jouit « des débauches du débauché » au même titre que de « la sainteté de l'homme vertueux, » une de ces « cloisons étanches », qu'il aime tant et dont il parle sans cesse, se dresse, pour lui, infranchissable entre l'idée et la réalité. — Ou du moins pour nous, le mur de la vie privée est une cloison étanche, que nous n'entendons pas franchir dans cette étude des œuvres écrites de Renan. Si les psycho-physiologues, curieux de toutes les anomalies de la tératologie à la mode, s'intéressent à ce cas typique, ils peuvent l'étudier.

J'avoue pourtant que quand j'ai lu ces phrases des *Souvenirs,* Renan m'a rappelé cette femme que j'ai vue sur les murs du Campo Santo de Pise, dans une vieille fresque de Gozzoli : l'ivressse de Noë. Cette personne

pudique se couvre le visage de sa main et regarde curieusement entre ses doigts. D'où est venu le proverbe : *Come la vergognosa di Campo Santo.*

« Ainsi, tout bien examiné, conclut le sexagénaire, je n'ai manqué presque en rien à mes promesses de cléricature. En m'obstinant à conserver dans le monde des vertus de désintéressement, de politesse, de modestie, qui n'y sont pas applicables, j'ai donné la mesure de ma naïveté. » — Très flatteur pour les laïques, ce paragraphe : le désintéressement, la politesse et la modestie ne sont applicables que dans les séminaires ! Pères de famille, humbles serviteurs du devoir sans phrase, saluez !

Les conclusions des *Souvenirs* sont tout à fait joyeuses : « Malgré de sensibles défauts, malgré l'humilité de son origine, ce fils de paysans et de pauvres marins, couvert du triple ridicule d'échappé de séminaire, de clerc défroqué, de cuistre endurci, on l'a tout d'abord accueilli, écouté, choyé même, uniquement parce qu'on trouvait dans sa voix des accents sincères. » — Fut-il tout d'abord accueilli et choyé pour ses accents sincères, ou parce qu'il savait si bien découvrir et flatter les petits faibles vaniteux des savants qu'il signalait à sa sœur Henriette ? Et ensuite est-ce pour ses accents sincères qu'il est choyé successivement par la cour de Compiègne ? par le Gouvernement du Quatre-Septembre ? et par le « grand corrupteur, » la foule, qui l'entraînera à de si périlleux abandons ?

« En réfléchissant à tant d'heureuses *coïncidences* » il est parfois tenté de « croire à la prédestination. » Cependant il ne « conclut rien de là, sinon que l'effort

inconscient vers le bien et le vrai qui est dans l'univers, joue son coup de dé par chacun de nous. Tout arrive, les quaternes comme le reste. » Fameuse chance que la sienne ! — Il n'a jamais beaucoup souffert. Il ne dépendrait que de moi, ajoute-t-il, de croire que la nature a plus d'une fois mis des coussins pour m'épargner des chocs trop rudes. Une fois, lors de la mort de ma sœur, elle m'a, à la lettre, *chloroformé*, pour que je ne fusse pas témoin d'un spectacle qui eût peut-être fait une lésion profonde dans mes sens et nui à la sérénité ultérieure de ma pensée. » Tendre nature ! pose le bon petit coussin de l'égoïsme, pour préserver de toute blessure la précieuse pensée du philosophe !

« Ainsi, continue-t-il, sans savoir au juste qui je dois remercier, pourtant je remercie. J'ai tant joui dans cette vie que je n'ai vraiment pas le droit de réclamer une compensation d'outre-tombe. » Evidemment, cet heureux homme ne désire guère l'outre-tombe. Revoir la pauvre Henriette, n'est nullement nécessaire au bonheur de ce cœur privilégié ! Ce qui le fâche, c'est « la mort ; elle est *égalitaire* à un degré qui m'irrite ; c'est une démocrate qui nous traite à coups de dynamite ; elle devrait au moins attendre, prendre notre heure, se mettre à notre disposition. » — Pauvre grand homme ! être fauché sans plus de façon qu'un simple paysan ou marin breton, cela l'étonne.

Enfin puisqu'il faut quitter la fête du monde, il demande « au bon génie qui l'a tant de fois guidé, conseillé, consolé » — quoiqu'il n'existe dans l'univers aucun être supérieur à l'homme, — il demande « une mort douce et subite. » Car dit-il « je serais désolé de

traverser une de ces périodes d'affaiblissement où l'homme qui a eu de la force et de la vertu n'est plus que l'ombre et la ruine de lui-même, et souvent, *à la grande joie des sots,* s'occupe à détruire sa vie qu'il avait laborieusement édifiée. » O souci de la renommée ! — « Si un tel sort m'était réservé, je proteste d'avance contre les faiblesses qu'un cerveau ramolli pourrait me faire dire ou signer. C'est Renan, sain d'esprit et de cœur, comme je le suis aujourd'hui, ce n'est pas Renan à moitié détruit par la mort et n'étant plus lui-même, comme je le serai si je me décompose lentement, que je veux qu'on croie et qu'on écoute. »

Après cette volonté nettement exprimée, Renan reprend son action de grâces : « Le siècle où j'ai vécu n'aura probablement pas été le plus grand, mais il sera tenu sans doute pour le plus amusant des siècles. A moins que mes dernières années me réservent des peines bien cruelles, je n'aurai, en disant adieu à la vie, qu'à remercier la cause de tout bien de la *charmante promenade* qu'il m'a été donné d'accomplir à travers la réalité. »

Peut-on se moquer davantage de soi-même et des autres, des idées et des mots ? Ce *bon génie* qui l'a tant de fois consolé ; cette *cause de tout bien,* qu'il remercie de sa promenade, qu'était-ce pour le hâbleur, qui vient de dire quelques pages auparavant : « La claire vue scientifique d'un univers où n'agit d'une façon appréciable *aucune volonté libre supérieure à celle de l'homme* devint, depuis les premiers mois de 1846, l'ancre inébranlable sur laquelle nous n'avons jamais chassé. » Le lecteur voit le cas qu'il faut faire des beaux mots :

Dieu, Providence, immortalité, semés dans la littérature renaniste, parce qu'on ne peut « les remplacer avec avantage » disait le maître, dans ses *Etudes d'histoire religieuse.*

Quel respect peut-on garder pour une morale dont les lois ne tiennent leur autorité que du mécanisme des forces brutes de la nature ? Et quelle force, quel encouragement peut y puiser l'homme dans les difficultés, les luttes, les déceptions ou les séparations de la vie, les douleurs morales et physiques qui abondent sur cette terre ? Tout le monde ne fait pas une charmante promenade comme l'auteur des *Souvenirs.* Dans son *Irréligion de l'avenir*, Guyau a exprimé, avec émotion, le vide immense et l'amertume de l'homme qui a perdu toute foi en Dieu, en la Force toute-puissante, intelligente, en l'Etre infiniment sage et infiniment bon. Le *Roseau pensant* réfléchit tristement à l'aveugle brutalité de la nature inconsciente et indifférente à laquelle il se sent livré. Cette page est assez connue ; je la cite quand même. Elle contraste avec l'optimisme béat que Renan veut faire sortir de la même doctrine évolutionniste :

« La première cause du pessimisme, c'est que la nature apparaît comme indifférente. « La Force éternelle », dont on parle tant aujourd'hui, n'est pas plus rassurante pour nous et pour notre destinée que la substance éternelle. A tort ou à raison, l'instinct métaphysique, identique en son fonds à l'instinct moral, ne réclame pas seulement un principe de vie présent à toutes choses : il poursuit encore un idéal de bonté et de sociabilité universelle.

« J'étais dans la montagne, étendu sur l'herbe : un

lézard est sorti d'un trou, a pris ma jambe immobile pour un rocher, il a grimpé sans façon pour s'y chauffer au soleil. Le petit être confiant était là, sur moi, jouissant de la même lumière, ne se doutant pas de la vie relativement puissante qui circulait sans bruit et amicalement sous lui. Et moi, je me mis à regarder la mousse et l'herbe sur lesquelles j'étais étendu, la terre brune, les grands rochers : ne ressemblais-je pas moi-même à l'humble lézard, et n'étais-je pas jouet de la même erreur ? La vie sourde n'était-elle pas tout autour de moi à mon insu ? N'agitait-elle pas confusément le grand tout ? — Oui, mais qu'importe, si c'est au fond une vie aveugle, égoïste, où chaque atome ne travaille que pour soi ? Petit lézard, pourquoi n'ai-je pas comme toi sous le soleil un œil ami qui me regarde. »

Cet œil ami regarde toujours les Bretons. Il bénit leurs joies et les encourage dans leurs souffrances. Et ce ne sera pas la science vantarde et trompeuse d'un Renan qui leur enlèvera le regard de l'Ami, du bon Dieu en qui ils croient.

Nous nous sommes arrêtés longuement à l'étude des *Dialogues* et des *Souvenirs*. C'est que ces deux livres marquent bien l'étape à laquelle on s'attarde, une fois arrivé à la ligne de faîte de la route, pour regarder le chemin parcouru et celui qui reste à parcourir. Renan présente les *Dialogues* comme un « état sommaire de ses croyances » ; disons mieux : inventaire de la ruine de ses croyances. Les *Souvenirs*, composés à la suite du succès des *Dialogues*, complètent ce document. Nous allons voir se dérouler, de plus en plus accentuées dans la dernière partie de la vie du dilettante, les

conséquences morales qui résultent de cet état des croyances.

De ses espérances juvéniles, il ne lui reste plus que les phrases. Celles-ci, *les phrases,* continuent à s'échapper de la corne d'abondance du lettré. De plus en plus variées, selon le sujet qu'il traite : tantôt simples, candides, familières ; tantôt parées, splendides, éblouissantes. Ses phrases savent prendre l'allure de la bonhomie ou de l'enthousiasme, et même quand le Penseur répète des choses cent fois dites ou qui se contredisent tellement qu'elles n'ont plus aucun sens, le styliste émérite sait ciseler ces joyaux avec un art qui peut faire illusion, paraît-il, sur la contradiction, l'indigence ou l'indignité de la pensée.

Pourtant comme l'artificiel se sent péniblement sous cette parure ! En lisant ces brillantes pièces de littérature, j'ai pensé souvent aux vieilles coquettes qui partent pour le bal, décolletées, fardées, qui croient avoir dissimulé leurs rides et vont s'asseoir à côté des jeunes filles. Si misérables ! tandis qu'elles seraient belles en grand'mères parce qu'elles seraient vraies. — Lui aussi, le pauvre vieux, pour plaire, il va s'essouffler à la valse et à la polka. Il dansera même la gigoulette, si on la lui demande, si c'est la mode et qu'on l'applaudisse. Nous le verrons dans ce rôle.

Car à ce sceptique, désabusé de tant de choses, reste un amour, un culte dont il n'est pas dépris, dont il ne se déprendra jamais : l'idolâtrie de lui-même, sa gloire ! Et quelle gloire ! On l'entend se moquer de tout, de tout le monde et au besoin de lui-même, si cette moquerie peut lui attirer des applaudissements. Rien

ne le peint mieux d'ailleurs que ce passage, si souvent cité, des *Souvenirs :*

« Le public est le grand corrupteur. Il encourage au mal. Il induit l'écrivain à des fautes pour lesquelles il se montre ensuite sévère, comme la bourgeoisie réglée d'autrefois applaudissait le comédien et en même temps l'excluait de l'Eglise. « Damne-toi, pourvu que tu m'amuses ! » Voilà bien souvent le sentiment qu'il y a au fond des invitations, en apparence les plus flatteuses, du public. On réussit surtout par ses défauts. Quand je suis très content de moi, je suis approuvé par dix personnes. Quand je me laisse aller à de périlleux abandons, où ma conscience *littéraire* hésite et où ma main tremble, des milliers me demandent de continuer. »

Pauvre Renan ! Sa conscience hésite et sa main tremble devant les abandons qui lui sont demandés. Sa conscience *morale ?* — Oh ! non. Il n'a plus qu'une conscience littéraire, comme il le dit. L'autre est morte. La beauté de la forme a depuis longtemps primé chez lui la vérité du fond. Quelles que soient les prétentions de ses périodes idéalistes et ses *Veritatem dilexi !*

Cette soif d'encens, voilà bien, reconnue par lui-même, la préoccupation dominante de ses dernières années, la ligne suivie, la passion, maîtresse exigeante, dont il se fait l'esclave. Le public l'invite ; il suit. Partout où le conduit le goût du public, il va. Il croit qu'on « réussit surtout par ses défauts. » Il exagère ses défauts, ses paradoxes, ses incohérences, ses contradictions pour étonner le bourgeois, pour obtenir un applaudissement plus nourri. Serviteur des majorités,

« des milliers lui demandent de continuer » et il continue. Sinon il ne serait approuvé que par dix personnes ! Quelle humiliation de n'être plus approuvé que par dix personnes ! A tout prix, il lui faut la claque bruyante. Le vaniteux est le prisonnier du public qui siffle ou applaudit l'histrion complaisant.

CHAPITRE VI

BAFOUILLAGES EXQUIS SUR LA VÉRITÉ. — LES VAINCUS DE LA VÉRITÉ. — PHILOSOPHIE DE GAVROCHE. — CLAUDE BERNARD. — FEUILLES DÉTACHÉES. — LITTRÉ. — L'OPINION. — SAINT PAUL. — L'ANÉMONE DE MER.

Dois-je donner encore quelques exemples de ce qui s'est appelé « les bafouillages exquis de M. Renan ? » Beaucoup de lecteurs en ont sans doute assez ? Quand un lecteur en a assez d'un livre, il le jette de côté et c'est tout. Ou bien il passe. — Je poursuis donc pour les curieux affamés de lumière et de haute littérature, en avertissant les gens fatigués d'ironies que ce chapitre entier est consacré à ces bafouillages sur la vérité. Je poursuis surtout à cause de cette pensée : c'est que les Bleus, étant donné le but qu'ils visent, devront, me semble-t-il, graver sur le socle de leur statue cette parole : *Veritatem dilexi.* Suprême hommage d'ironie au grand ironiste français du XIXe siècle !

La vérité ! Pour elle, cet homme franc et énergique, avait, disait-il, tout sacrifié. Parlant de son changement de croyance, il s'écriait savamment en hébreu : « *Naphtoulé élohim niphtalti :* j'ai lutté des luttes de Dieu. »

Par ces mots, évocateurs de profonds sondages philologiques dans le puits de la vérité, un magicien sait donner le frisson aux profanes.

Quand Renan fut devenu chef du parti philosophique gouvernemental, conducteur d'hommes, la France enrichit sa littérature des mots, verbe, adjectif et substantif : renaniser, renanisant, renanisme, en attendant qu'elle enrichisse sa marine du cuirassé : *Ernest Renan.* Alors les disciples, citant les apophthegmes du maître, purent les faire accompagner, pour toute preuve, de cette mention : *Magister dixit.* Et parce que le maître avait dit : « *Naphtoulé élohim niphtalti* » malgré de nombreuses protestations, d'ardents apologistes rangèrent l'écrivain parmi ces grandes figures des « vaincus de la vérité » qui, dans une lutte héroïque déchirent leur cœur, les doux liens de l'enfance, pour s'affranchir de préjugés trompeurs et donner au monde une idée sublime de la valeur incomparable du vrai. Evidemment je ne saurais mieux exprimer l'idée qu'à cette époque Renan fit naître dans l'esprit de ses disciples qu'en reproduisant, pour commencer ce chapitre, le portrait de l'un de ces vaincus de la vérité, dont les angoisses ont été si bien comprises par M. Francis de Pressensé, dans son *Manning.* Il parle de Newman :

« Rarement homme, en ce siècle et dans tous les siècles, a goûté plus complètement les joies enivrantes d'une *dictature intellectuelle.* » Le temps se passe et dans le travail interne de sa conscience sincère, Newman s'aperçoit que la recherche de la vérité le conduit là où il ne croyait pas aller : au catholicisme ; « il sentit qu'il n'avait pas le droit de limiter ses affirmations à ce

qu'elles avaient d'utile pour sa cause. Il s'agissait pour Newman de fermer les yeux à l'évidence des faits ou d'en tirer des conséquences inéluctables..... Dès lors, c'est lui-même qui l'a dit, Newman est sur son lit de mort. Cinq ans encore il prolonge son agonie ; il se roidit contre l'appel qui le pousse aux pieds du vicaire de Jésus-Christ. Ses vieux instincts, son éducation, *la douleur de renverser lui-même l'œuvre de sa vie*, le chagrin de justifier en apparence par un acte suprême les odieuses calomnies qui l'ont accusé de masquer jésuitiquement son vrai dessein et de faire délibérément, avec préméditation, les affaires du catholicisme, les liens de la famille, de l'amitié, la crainte de scandaliser des cœurs fidèles, des esprits dociles, le souvenir des grâces reçues dans l'Eglise anglicane, cette piété filiale qui ne s'éteint pas en un jour, même quand on a appris que la mère qui vous a porté dans ses bras n'est pas votre vraie mère, tous ces sentiments ensemble bouillonnaient en lui, le torturaient, le retenaient..... Au fond, sa décision fut prise quand il aperçut clairement qu'il était retenu moins par les scrupules de sa conscience, les doutes de sa raison ou les affections de son cœur, que par *les appréhensions du chef de parti, les ennuis du docteur humilié*, le point d'honneur du général forcé de passer à l'ennemi. Dans l'automne de 1845, la longue agonie arriva à son terme. Newman abjura le protestantisme. »

De Newman passons à Renan et comparons. Comment Renan traitait-il la vérité dans cette dernière période de sa vie ? Il l'a continuellement dans la bouche, comme la règle de sa conduite. Mais on lit dans la

même page : « Non seulement je n'ai rien dit que ce que je pense ; chose plus rare et plus difficile, j'ai dit tout ce que je pense. » Puis : « Je dis à chacun ce que je suppose devoir lui faire plaisir. » C'est se débarrasser lestement « du joug importun de la conséquence, » comme il disait jadis dans une lettre.

Drôle d'idée qu'ont eue ses admirateurs de publier ses lettres ! Il avait raison de dire : « Quant à ma correspondance, ce sera ma honte après ma mort, si on la publie. » Les *Lettres intimes* qui montrent ses délais prudents, ses petits calculs d'intérêt, quand il hésitait à quitter Saint-Sulpice avant de s'assurer d'une carrière, cadrent mal avec cette déclaration de si scrupuleuse délicatesse, lancée en 1890, dans la préface de l'*Avenir de la Science :* « Ici l'on trouvera sans aucun dégrossissement le petit Breton consciencieux qui, un jour, s'enfuit épouvanté de Saint-Sulpice, parce qn'il crut s'apercevoir qu'une partie de ce que ses maîtres lui avaient dit n'était peut-être pas tout à fait vrai. » — Les *Lettres intimes* ne donnent guère l'impression de cette fuite précipitée. Malheureux garçon, ce que c'est que d'être double ! Comme il le dit « un Gascon, sans que je le susse, jouait en moi des tours incroyables au Breton et lui faisait des mines de singe. »

C'est encore sans que le lourdaud Breton s'en aperçût, le bêta ! que le madré Gascon, logé au Collège de France, transforma la philosophie de Kant en celle de Gavroche. Le Breton se défend d'abord ; les maîtres de Tréguier lui avaient enseigné « à prendre la vie comme *impliquant des devoirs envers la vérité.* » Et le Breton répond au Gascon, fièrement, en vrai *Gall :* « De ce

qu'un gamin de Paris écarte par une plaisanterie des croyances dont la raison d'un Pascal ne réussit pas à se dégager, il ne faut cependant pas conclure que Gavroche est supérieur à Pascal. » — Le Gascon bosse du dos, à cette réflexion naïve de son petit frère, et lui montrant du doigt la librairie Calmann-Lévy et tous ces volumes jaune d'or, arrivés à tant d'éditions, il ferme la bouche à l'inconscient et prend à son tour la parole : « Je l'avoue, je me sens parfois humilié qu'il m'ait fallu cinq ou six ans de recherches ardentes, l'hébreu, les langues sémitiques, Gesenius, Ewald, pour arriver au résultat que ce petit drôle atteint tout d'abord. Mais le père Hardouin disait qu'il ne s'était pas levé quarante ans à quatre heures du matin pour penser comme tout le monde. Je ne puis admettre non plus que je me sois donné tant de mal pour combattre une pure *chimœra bombinans*. » — Cette raison est concluante ! On ne peut admettre en vérité qu'un grand Penseur comme Renan se contredise. Se contredire ?... Oh ! si. C'est l'hirco-cerf qui s'amuse ! Mais se rétracter ?... Oh ! non. Que dirait le Gascon vantard au lourdaud Breton ? Il me semble l'entendre : « Béotien, va ! Mérimée va joliment se moquer ! veux-tu te taire ! »

Ceci, c'est le genre bouffe ; il y a le genre sérieux. Dans son discours sur Claude Bernard, l'académicien loue d'abord la noble sincérité de cet honnête homme : « une telle absence de tout souci de briller, un tel dédain des procédés d'une littérature mesquine. La parole de Claude Bernard était comme son style, pleine de bonne foi, d'honnêteté. Sa religion était la vérité. » — Puis, une pirouette ! et l'équilibriste aussitôt lance ces

phrases ironiques, petite vengeance de la foi chrétienne du savant : « Si parfois, à ces confins extrêmes où toutes nos pensées tournent à l'éblouissement, la philosophie de notre illustre confrère parut un peu contradictoire, ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. J'estime qu'il est des sujets sur lesquels il est bon de se contredire. Les vérités de la conscience sont des phares à feux changeants. » — Là-dessus le prestidigitateur fait étinceler toutes les facettes de son phare aux mouvements tournants et termine par la profession de sa foi personnelle : « Le culte le plus pur de la divinité se cache parfois derrière d'apparentes négations : le plus parfait idéaliste est souvent celui qui croit devoir à une certaine franchise de se dire matérialiste. » — Quel plaisir peut-on trouver à ce cliquetis des mots et des idées ?

Voici le Penseur dans les *Feuilles détachées :* « En philosophie, il faut avoir confiance en la bonté infinie et se garder des vains empressements. On ne gagne rien à importuner la vérité et à la solliciter tous les jours. Pourquoi se disputer ainsi la priorité de l'erreur ? Sachons attendre ; il n'y a peut-être rien au bout ; ou bien qui sait si la vérité n'est pas triste ? Ne soyons pas si pressés de la connaître. » Le pauvre homme sentait la vie lui échapper et ne voyait devant lui que le néant. Il veut rire, mais ce rire est amer et forcé. « Je suis peiné de l'agitation que je vois dans la jeunesse. Mais, chers enfants, c'est inutile de se donner tant de mal à la tête pour n'arriver qu'à changer d'erreur. » Comme c'est gai !

Quelle idée d'ailleurs peut se faire de la conscience

ce moraliste qui, dans un discours étudié et réfléchi sur Littré, ose énoncer sérieusement cette énormité : « Tel était son amour de la vérité que *seul peut-être en notre siècle, il put se rétracter sans s'amoindrir.* »

Quoi ! voilà un homme qui sème à tous les vents ses déclarations de scepticisme ; pour lui, la vérité est si obscure qu'on ne sait même pas si elle est réconfortante ou triste, s'il y a « quelque chose au bout ! » La vérité est si obscure qu'il ne faut pas « se donner tant de mal à la tête pour arriver à changer d'erreur ! » Et ceci n'est pas seulement une boutade isolée, échappée étourdiment dans une pièce humoristique, c'est toute l'œuvre de Renan qui suinte, qui crie son scepticisme, ses incertitudes. — Les hommes marchent à tâtons dans l'obscurité pour essayer de saisir le flambeau de la vérité, et celui qui, croyant le tenir, s'aperçoit qu'il s'est trompé et le confesse loyalement, cet honnête homme *s'amoindrit !* Se rétracter c'est s'amoindrir !

O rois de l'opinion, rois de la mode, que vous êtes souvent des rois constitutionnels, des rois soliveaux ! Quel malheur de manquer de caractère et de ne pas savoir être soi-même, ce qu'on croit devoir être, ce qu'on veut être !

Toute sa vie, le pauvre Renan est tyrannisé par cette puissance : l'opinion. C'est quand il n'ose sortir de Saint-Sulpice, qu'il faut voir ses lettres ! il a le souci des embarras matériels mais aussi que dit-il ? « La cruelle opinion est là, faisant un irrévocable arrêt des velléités de son enfance, et elle rira de lui s'il veut quitter le jouet qui amusa ses premières années. » Et il voudrait rester « ne fût-ce que par pudeur humaine. »

Il en dit autant à sa sœur. Henriette est obligée de lui démontrer que cette terreur n'est qu'une pure fantasmagorie.

Si la crainte de l'opinion le terrorise, la faveur de l'opinion l'enchante ; et pour la même raison. C'est bien lui qu'il peint, dans une lettre publique à M. Jules Lemaître, lors de l'exposition de 1889 : « Je ne nie pas que l'heure présente n'ait ses avantages et ses douceurs. Les vaniteux quand ils ne marchent plus à la tête du progrès sont fiers de marcher à la tête de la décadence. » Si l'on objectait que Renan ne s'appliquait pas à lui-même cette phrase, je répondrais : Qui donc la méritait mieux que lui ? — Pouvait-il dire sérieusement, en 1889, dans sa réponse à M. Claretie : « La meilleure *marque de noblesse*, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, est de s'aimer tel qu'on fut jeune, de rester fidèle aux illusions à travers lesquelles on découvrit d'abord la vie. Je ne crois pas que nous ayons beaucoup changé ; nous sommes toujours idéalistes incorrigibles. » Dans quel sens est-il idéaliste ! Un peu avant, il le disait : « Moi, disciple égaré, mais obstiné de saint Tudual ou saint Corentin. » Et il continue, se condamnant lui-même : « Ce n'est jamais impunément qu'on tient la vérité pour chose indifférente. Même la littérature légère peut être faite sérieusement, et sans que les facultés maîtresses du raisonnement en souffrent aucun dommage... Il faut d'abord aimer le bien et le vrai pour eux-mêmes ; l'auréole que crée le succès, l'applaudissement du genre humain viennent ensuite ou ne viennent pas. »

Ne voilà-t-il pas de belles périodes, nobles et indé-

pendantes, dignes d'être applaudies par le public choisi de l'Académie française !

Il faut aimer le bien pour lui-même ! sans se soucier du parterre, du Tout-Paris, du high-life, du succès et de l'applaudissement, qui viennent ensuite ou ne viennent pas. — D'accord. Mais alors pourquoi lancer à saint Paul ce reproche, dans l'*Antechrist :* « Paul ne fut pas à l'abri du défaut qui nous choque dans les sectaires, *il crut lourdement.* » — Et, comble du béotisme, il crut lourdement jusque dans l'Acropole d'Athènes, que « ce laid petit Juif » parcourut sans comprendre la beauté de ses parvis et de ses dilettantes, ne pensant qu'à prêcher le Dieu inconnu ! — Cette foi, Renan ne la pardonne pas à saint Paul, il est même méchant pour saint Paul, presque aussi méchant pour saint Paul que pour Bossuet, qu'il a traité de main de maître, comme une « idole de l'admiration routinière, un sorbonniste encroûté » qui était « arrivé chez nous à une espèce de dictature intellectuelle » que M. Peyrat, en 1856, lui a « victorieusement contestée ». Est-il jaloux, le vieux Renan ! jaloux de la gloire de Bossuet, jaloux de la foi de saint Paul. Il en perd toute sa bénignité :

« Nous aimerions à rêver Paul sceptique, naufragé, abandonné, trahi par les siens, seul, atteint du désenchantement de la vieillesse ; il nous plairait que les écailles lui fussent tombées une fois encore des yeux, et *notre incrédulité douce aurait sa petite revanche,* si le plus dogmatique des hommes était mort triste, désespéré, disons mieux, tranquille sur quelque rivage ou quelque route de l'Espagne, en disant, lui aussi : *Ergo erravi.* »

Cette pièce est-elle d'un bon comique ? *L'incrédulité douce* qui aurait eu sa petite revanche si saint Paul était mort désespéré, ou, *disons mieux*, était retourné tranquille sur l'Acropole, se mêler à la foule des dilettantes athéniens, en disant la prière d'adoration à la beauté grecque : Tard je t'ai connue, beauté parfaite... ne rien aimer, ne rien haïr... et tout le reste jusqu'au linceul de pourpre où dorment les dieux morts ! — Mais les Renan et consorts ont beau câliner ou rager, il y a toujours dans le monde des saint Paul qui sont prêts à dire : « Si je n'ai la charité, je suis comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. — Qui donc me séparera de la charité de Jésus-Christ ? — De moi-même je ne puis rien, mais je puis tout en Celui qui me fortifie. — Pour moi vivre c'est le Christ et mourir un gain ! »

Et autres affirmations du même style, qui sont irréductibles au style de l'Acropole. Les saint Paul ne sont pas des découragés. *In spem contra spem !* voilà leur devise. « La charité croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. La charité ne finira jamais, tandis que les prophéties s'anéantiront, que les langues cesseront, et que la science s'évanouira. Car nous ne voyons Dieu maintenant que confusément et comme dans un miroir, mais un jour nous le verrons face à face. » Voilà leur foi et voilà leur force invincible. C'est la foi des Bretons.

Un journaliste anglais, M. Child, qui avait vu Renan vers cette époque, envoyait au *Harper's Magasine*, cet amusant portrait du dilettante et cette triste constatation de son influence déprimante :

« Le renanisme peut être défini comme un scepticisme suprême et si délicatement développé qu'il se

transforme en instrument de plaisir. Au fond, ce dilettantisme est la doctrine de la légitimité de tous les points de vue. Artiste en idée, enchanteur et protéique, esprit curieux logé dans un corps amorphe, M. Renan offre dans ses écrits un monument unique de scepticisme concret, une délicieuse justification du dilettantisme qui ravage jusqu'aux moëlles la France littéraire d'aujourd'hui. Je dis « ravage » à dessein, car si profondes, si exquises que puissent être les joies de cet état d'âme, elles sont assurément d'ordre infécond et non viril. Comparons ce grand corps sans forme à quelque gigantesque polype, à une monstrueuse anémone flottant sans espoir sur l'océan des probabilités, tantôt émergeant et tantôt sombrant, poussée à droite ou à gauche, au gré des instincts, des vents et des courants, mais toujours errante, toujours indécise, toujours incapable de choisir une orientation ou de la suivre. »

CHAPITRE VII

—

L'AMOUR ET L'IMITATION. — PAGES CHOISIES DU MISSEL RENANISTE. — FÉMINISME. — GAUDEAMUS. — EMMA KOSILIS. — LE MARIAGE. — LA FIDÉLITÉ POLITIQUE. — L'IMPÉRATIF CATÉGORIQUE. — MORALE POPULAIRE. — LES PRIX DE VERTU. — LES MOYENS DE SALUT. — LE SUICIDE.

Assez de plaisanteries sur la vérité, passons à l'amour. Nous allons voir la répercussion sur l'amour des théories acceptées sur la vérité.

Ne semble-t-il pas bizarre que ce mot d'amour puisse renfermer dans une seule expression des sentiments et des actes si différents les uns des autres ? Renan se souvenait d'avoir entendu parler de la puissance de l'amour dans un sens qui contrastait singulièrement avec celui qu'il adoptait désormais. Un jour, en 1888, le *Figaro* s'amusait à ouvrir un concours sur cette question : « Quel est le livre qui a le plus délicatement et le plus éloquemment parlé de l'amour ? » — Plusieurs lectrices répondirent : *la Bible*, *les Evangiles*, *l'Imitation*, et l'une d'elles citait un passage du Livre III, chap. V. Ce passage, qui montre la force joyeuse puisée

dans l'amour de Dieu, ne pouvait-il peindre aussi bien l'énergie qu'inspirent certains amours humains, l'amour dévoué ? « C'est quelque chose de grand que l'amour et un bien au-dessus de tous les biens. Seul il rend léger ce qui est pesant et fait qu'on supporte avec une âme égale toutes les vicissitudes de la vie. Celui qui aime, court, vole, il est dans la joie, il est libre et rien ne l'arrête. Il donne tout pour posséder tout ; et il possède tout en toutes choses, parce qu'au-dessus de toutes choses il se repose dans le seul Etre souverain de qui tout bien procède et découle. Rien ne lui pèse, rien ne lui coûte ; il tente plus qu'il ne peut ; jamais il ne prétexte l'impossibilité, parce qu'il se croit tout possible et tout permis. Et à cause de cela il peut tout, et il accomplit beaucoup de choses qui fatiguent et qui épuisent vainement celui qui n'aime point. »

Se plaisant aux jeux des paradoxes imprévus, Renan trouva sans doute que ce passage était une belle antithèse de sa *Prière sur l'Acropole,* déjà citée : « Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que le cou de la colombe. *Ne rien aimer, ne rien haïr absolument* devient alors une sagesse. » — Ce contraste le charma. M. Périvier avait insisté pour avoir l'avis du dilettante. Il répondit : « Je l'avoue, j'aime les femmes qui n'ont pour toute littérature que leur livre de messe, pourvu qu'avec cela elles soient bonnes *ou belles.* Les spirituelles lectrices qui ont ainsi répondu à votre question ont très bien répondu. Dans leur parti

pris de n'alléguer que des livres de religion, il y a une grande vérité, c'est l'identité fondamentale de la religion et de l'amour. Oui, *la Bible* et *les Evangiles*, livres merveilleux en tant de choses, le sont en particulier par la manière dont les relations des deux sexes y sont touchées. Et certes, j'aime beaucoup aussi ce touchant anonyme, ce vieux moine arrivé à la plus haute sagesse, qui a écrit dans *l'Imitation*, la règle du parfait amour : *Ama nesciri.* »

Puis, le vieillard se souvient que les vérités de la conscience ne sont plus pour lui que des « phares à feux changeants. » Et il engage le *Figaro* à donner le prix « à ces graves lectrices », à moins qu'ayant reçu « des solutions plus mondaines, plus *gaies*, plus *vraies*, peut-être », il ne donne deux prix « répondant à l'éternelle duplicité qui est le fond de la nature humaine. » On retrouve le hégélien : affirmation, négation, conciliation !

C'est à la fin de cette pièce que le fervent apôtre du respect religieux parle avec envie de ces « vieux livres qui ont le droit d'être lus à l'église par les femmes pieuses », et souhaite de « vivre en quelques phrases que puissent parcourir, au moment où, les yeux baissés, elles tiennent toutes leurs pensées recueillies devant Dieu, celles à qui l'ancien missel ne suffit plus. Hélas ! je ne sais si cela me sera donné, » dit-il. — Ailleurs, il reparle encore du livre de messe, pour réitérer son souhait d'un missel renaniste : « Ce petit volume, que tant d'êtres exquis serrent d'une main fervente et parfois *portent à leurs lèvres*, renferme des faiblesses, des erreurs, des choses qui entretiennent la femme dans la

fâcheuse habitude de pactiser avec l'absurde. » Et il développe son rêve, ou *testament spirituel* : « Je voudrais réunir sous un petit format quelques pages sincères, pour ceux ou celles à qui le vieux missel ne suffit plus. Ma dernière ambition sera satisfaite si je peux espérer entrer à l'église après ma mort, sous la forme d'un petit volume in-18, relié en maroquin noir, *tenu entre les longs doigts effilés d'une main finement gantée.* »

Ce désir, longuement savouré par le féministe, est presque accompli. Ce livre de messe, mis entre les mains des jeunes filles renanisantes, actuellement existe. Edité par la librairie Colin, format in-12, sous le titre : *Pages choisies de Renan*, il est entre les mains des élèves des lycées et écoles normales de garçons et de filles. Il ne reste plus qu'à le réduire in-18 et le relier en maroquin pour que ces enfants puissent le porter au temple maçonnique, ou dans nos églises désaffectées. Là, M. Combes ou M. Buisson, revêtu du tablier qui remplace l'étole pastorale, leur développera le programme religieux qu'il convient d'enseigner dans les *écoles neutres.*

La préface de ce livre est séduisante de candeur. Le renanisant qui l'a faite nous apprend que pour composer ces pages, « *destinées à un public de jeunes gens,* » il a dû écarter « tout ce qui ressortait du domaine de la polémique. » Il ne s'agit que de « *provoquer dans des cerveaux jeunes et généreux une aspiration féconde vers la recherche du vrai et du bien.* Mettre les générations nouvelles en rapport intime avec une haute intelligence *profondément religieuse* » et leur faire goûter la saveur de pages *dès à présent classiques*, où « la beauté de la forme

ne se sépare pas de la sincérité du fond », tel est le but de cette publication.

Lisez, pères de famille.

Tous les morceaux de ce volume enseignent à l'envi à vos enfants que les religions sont de vieilles superstitions hors d'usage « destinées à disparaître » ; que dans l'avenir « le mot morale » sera remplacé par « le nom d'esthétique » ; qu'en face d'une action, il s'agit plutôt de savoir « si elle est belle ou laide que bonne ou mauvaise, car *avec la simple morale que fait l'honnête homme, on peut encore mener une assez mesquine vie.* » — Soyez belles, mesdemoiselles, ...si vous pouvez ! — Quant à vous, pauvres laboureurs, marins, épiciers, merciers, qui vous croyez respectables dans votre humble vie de labeur honorable et obscur, c'est dans ce livre que vos enfants apprendront à vous mépriser. Vous, *honnête homme, qui menez mesquine vie !* Vous qui ne possédez pas la *haute culture intellectuelle* du renanisant ! Vous, échelon inférieur de l'ascension humanitaire qui conduit l'homme du singe au dieu ! Oui, dans ce livre où l'on ne fait pas de polémique, vos enfants apprendront qu'elles descendent du grand-père Pithécanthrope ! « L'homme *dès qu'il se distingua de l'animal* fut religieux », dit le philosophe (p. 95). Vous voyez, ce n'est pas sous forme d'hypothèse, c'est sous la forme dogmatique d'une vérité incontestée que Renan enseigne aux jeunes générations le dogme du transformisme ; se moquant de votre foi aussi bien que de la science des Quatrefages, Claude Bernard et Pasteur.

Mères de famille, dans ce livre aussi, vos filles liront tout entier l'acte II du *Prêtre de Némi* et, des lèvres du

vieux pontife du *naturisme*, elles apprendront à se débarrasser du vêtement gênant de la pudeur. — La pudeur fut-elle autrefois pour Renan le voile dont se couvre la délicatesse naturelle des âmes pures, l'honnêteté de l'homme sain et fort, la vertu convaincue ? — Peut-être. Je veux bien croire M. l'abbé Icard. — En tout cas, aux jours de sa vieillesse, l'écrivain ne trouve plus de « choquante inconvenance » à déshabiller en public soi ou les autres. Zola le fait bien ! et il est applaudi. C'est la mode. Et l'homme à la mode rejette cette couverture hypocrite du libertinage intérieur ou caché, cette pudeur qui n'est pour lui que préjugé, convention sociale, manteau de Tartufe.

Fidèle élève du maître, l'élève renanisant qui a composé les *Pages choisies*, chargé de préparer au *culte naturiste* les jeunes filles des lycées et écoles normales de France, trouve sans doute tout naturel que son *Prêtre de Némi* remplace la Vierge Marie par Vénus Astarté, déesse de la « Sainte Byblos, » comme dit le maître dilettante.

Nous verrons plus loin ce *Prêtre de Némi* et nous nous arrêterons un moment à écouter ses leçons, puisque ce pontife doit former l'esprit et le cœur des jeunes générations, puisque ces discours sont désormais *classiques*. Nous allons voir auparavant quelques fantaisies, relativement délicates et choisies, sur les femmes ainsi que sur l'amour tel que le comprend finalement l'évolutionniste. Ces extraits discrets sont représentatifs d'une multitude de phrases qui s'infiltrent dans les petites pièces et s'étalent largement dans les grandes. L'expression la plus achevée de ce naturisme se trouve

dans *l'Abbesse de Jouarre*, écrite la même année que le *Prêtre de Némi* et dans le même but. Mais cette œuvre n'est pas encore *classique*. Patience ! tout vient à point à qui sait attendre. Tout viendra à point pour les Gaulois transformés en Orientaux et qui, devant la courbache, ne savent plus que se coucher en gémissant. Les coups sont faits pour les dos qui se courbent. Où a-t-il passé ce sang des aïeux qui allaient tirer la barbe aux sénateurs romains assis sur leurs chaises curules ?

Sur cette nouvelle manière de traiter l'amour, les femmes, les relations des deux sexes, le mariage, le lecteur comprendra la brièveté de cette étude. Il y a beaucoup à dire, mais pas dans ces pages. Assurément, ce livre n'est pas adressé aux petites filles. Toutefois, je sais comment les choses se passent en réalité dans les familles : les livres qui traînent sur les tables sont lus de tous, même des jeunes filles. Je ne dirai donc que très peu de chose, ce que je regarde comme absolument nécessaire pour indiquer le ton final. Le développement de ce thème regarde les conférenciers auxquels je fais appel ; qu'ils traitent, dans des auditoires d'hommes, ce sujet : Renan moraliste, le retour à la morale païenne de la Grèce. M. Séailles a déjà sévèrement jugé, dans un livre publié librairie Perrin 1895, le vieux sceptique dissolvant. M. Séailles est l'un des admirateurs de l'évolution religieuse de Renan ; il n'est plus chrétien ; il le dit ; il traite le christianisme durement et injustement ; il est persuadé que Renan a traversé les états d'âme du scepticisme « avec un sérieux qui le distingue entre tous. » M. Séailles n'est pas breton et ne saisit aucune des malices cachées dans les *breton-*

neries de Renan. Sur la morale non plus, M. Séailles ne parle pas en chrétien ; il n'en est peut-être que plus éloquent lorsqu'il montre l'abaissement du vieillard désabusé et grisé par la célébrité. Indulgent pour des préjugés acquis dans un milieu hostile, nous ne pouvons que rendre hommage à un adversaire digne d'estime quand il parle avec l'accent du parfait honnête homme.

Dans sa dernière période, Renan devient féministe. Mais pas du tout de ce féminisme de *la Fronde* qui réclame en tout et partout les droits de la femme égaux à ceux de l'homme. Oh ! non, au contraire. N'avait-il pas transformé le Seigneur Dieu en petit microbe évolutif, et biffé cette parole créatrice : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui *une aide semblable à lui !* » Vieilles fables, que ces récits de *la Bible !* La femme, pour lui, c'est la houri d'Orient dont il a entrevu les charmes sur la terre de Palestine, ou dans cette « Sainte Byblos », la ville d'Adonis. — Naturellement je n'entends pas ici parler de la vie privée de M. Ernest Renan, puisque entre ses œuvres écrites et sa vie privée s'élevaient des cloisons étanches impénétrables. Il se plaisait à répéter ce témoignage de bonne vie et mœurs. Nous n'avons pas à l'examiner. Il est donc entendu que c'est seulement en littérature que le transformiste devint féministe.

Infortunées féministes ! Ce ne sera pas encore son enseignement qui vous affranchira. Bien loin de souhaiter la virilité chez la femme, il souhaite la féminité chez l'homme. Du moins pour lui, Renan :

« La métempsycose est l'idée qui m'a toujours le

moins souri. Si quelque chose pourtant était concevable en cet ordre de rêves, je demanderais comme récompense de mon œuvre de tête à renaître femme. J'ai vraiment assez raisonné et combiné comme cela. Je voudrais dans un autre monde parler au féminin, d'une voix de femme, penser en femme, voir comment les femmes ont raison... La femme qui nous ressemble nous est antipathique. Ce que nous cherchons dans l'autre sexe est le contraire de nous-mêmes. La faiblesse, les faux raisonnements, les idées étroites, l'ignorance, la superstition nous choquent chez l'homme et nous font sourire chez la femme. » — Politesse de sulpicien, dit-il. J'ai connu bien des sulpiciens et pas un de ce type impertinent. Il est vraiment amusant, l'élève émancipé d'Henriette ! Depuis que sa grande sœur ne le protège plus sous sa cape noire, il semble qu'il n'a pas beaucoup recherché les kantiennes, pas plus que les normaliennes ! — Il aime les femmes gracieuses, l'artiste ! « Nous aimons le signe de la croix, fait d'un gracieux geste féminin. Nous aimons l'absurdité féminine, *tout en ne voulant pas qu'elle gouverne trop le monde et y fasse trop la loi.* » Ont-elles souscrit pour la statue, les petites lycéennes ? les jolies, j'entends.

Car pour les laides, malheur, trois fois malheur ! « Je ne comprenais que vaguement, déjà cependant j'entrevoyais que la *beauté* est un don tellement supérieur, que le talent, le génie, *la vertu même ne sont rien auprès d'elle,* en sorte que la femme vraiment belle a le droit de tout dédaigner, puisqu'elle rassemble, non dans une œuvre hors d'elle, mais dans sa personne même, comme dans un vase myrrhin, tout ce que le génie

esquisse péniblement en traits faibles, au moyen d'une fatigante réflexion. »

N'est-il pas plaisant de voir le vieux bonhomme si dur pour les bas-bleus, les intellectuelles, les laiderons vertueux ! Car si, dans la métempsycose qu'il rêve, son genre de beauté n'avait pas énormément changé, je ne crois pas qu'habillée en femme, Ernestine Renan fît faire beaucoup de folies aux jeunes émirs qu'elle rencontrerait dans le paradis de Mahomet. En tout cas, Musset ne serait pas allé lui fredonner à l'oreille :

Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde
Comme les blés.

Je ne sais trop quelle année, Renan avait écrit cette déclaration emphatique, publiée dans ses *Essais de morale et de critique :* « Celui que Dieu a touché est toujours un être à part ; il est, quoiqu'il fasse, déplacé parmi les hommes. On le reconnaît à un signe : il n'a point de compagnon parmi ceux de son âge ; pour lui, les jeunes filles n'ont point de sourire. » Evidemment il parlait de lui-même. Belle pose d'ascète ! — Quels bons bateaux durent lui monter les chers amis, Flaubert ou Mérimée, Théophile Gautier ou Sainte-Beuve, sur cette déclaration sentencieuse !

L'homme de cinquante ans a bien changé ! Mondain accompli, genre régence, Philalèthe donne sa nouvelle opinion dans les *Dialogues philosophiques :* « La nature a intérêt à ce que la femme soit chaste et à ce que l'homme ne le soit pas trop. De là un ensemble d'opi-

nions qui couvre d'infamie la femme non chaste et frappe presque de ridicule l'homme chaste. » — Cet intérêt de la nature, est-ce un intérêt de perfectionnement moral ? un intérêt d'accroissement national ? un intérêt social ? ou un intérêt personnel du naturiste ? — L'Impératif catégorique ne semble pas réclamer cette théorie pour l'accomplissement de ces deux maximes de Kant : « recherche ta propre perfection » et « travaille au bonheur d'autrui. » On ne se figure pas non plus le vénérable père Kruger inscrivant l'axiome de Renan parmi les conseils qu'il lèguera à son peuple chrétien, pour le rendre plus honnête et plus fort, pour remplacer la lecture de la *Bible*. Quant aux sœurs de charité et aux philanthropes qui, penchés vers la misère humaine, s'efforcent de recueillir les épaves de la société pour les réconforter et les réhabiliter, goûteront-ils beaucoup la vulgarisation de ce précepte scientifique énoncé par le savant moraliste Philalèthe ? — Ne serait-il pas intéressant de consulter un de ces sociologues qui étudient avec tant d'application toutes les lois essayées successivement par les diverses sociétés humaines, pour organiser scientifiquement l'humanité, pour imposer à la passion un frein mathématique, valable pour tous, en dehors de la croyance en Dieu ?

Nous savions déjà que le dilettante avait reconnu « la vanité de cette vertu comme de toutes les autres. » Les *Dialogues* expliquent à ceux qui l'ignoraient, que cette découverte est une révélation de dame nature.

Encore un pas, et la femme sera invitée à se dégager aussi bien que l'homme, — à l'occasion, si elle veut

plaire — de ces préjugés vertueux, superstitieux, étroits, exclusifs, intransigeants, qui refusent une égale beauté à toutes les beautés que sait goûter un hégélien, libre esprit ou *penseur libre*. (Libre-penseur ne se dit plus guère ; cela sent son 1830, le voltairianisme, c'est démodé.) — En proie à l' « insanité sacrée », comme le philosophe aime à le dire quand il parle des servants du temple, l'adorateur de la femme ne peut plus garder aucune mesure dans son culte. Il devient universel, panthéistique, et il charge un autre de ses personnages représentatifs de faire sa déclaration à toutes les variétés du sexe féminin : « Pour moi, je la trouve adorable dans tous ses emplois, depuis la fille de joie des quais de Marseille, héritière de l'obscénité primitive, venue en droite ligne de Babylone, avec sa grosse lèvre et son rire libertin, jusqu'à la mère vénérable de la primitive tribu aryenne, à laquelle nous devons le sérieux séculaire qui nous a valu le droit de prendre quelques licences. »

Il me semble avoir vu, dans un manuel de philosophie qu'on étudie encore dans des collèges de l'Université, pour la préparation au baccalauréat, cette distinction qui paraissait très claire et que la science du vieux Renan semble ignorer : « l'instinct du sexe tient compte seulement du sexe sans acception de personne ; *l'amour* ne voit qu'une personne dans le sexe entier. » Mais cette distinction pourrait bien être une trace de cléricalisme, dans un livre classique mal expurgé, un reste des vieux *préjugés* sur la constitution chrétienne de la famille, préjugés dont Renan s'est attaché à faire justice pour établir la vraie liberté morale, telle qu'il l'entend.

Voyez plutôt son *Gaudeamus* aux jeunes gens : « Ne profanez jamais l'amour, c'est la chose la plus sacrée du monde : la vie de l'humanité, c'est-à-dire la plus haute réalité qu'il y ait, en dépend. Regardez comme une lâcheté de trahir la femme qui vous a ouvert *pour un moment* le paradis de l'idéal. » Puis une minute après : « Mon opinion est que la règle morale et légale du mariage sera changée. La vieille loi romaine et chrétienne du mariage paraîtra un jour *trop exclusive, trop étroite.* » Ce que deviendront les enfants dans ce va et vient matrimonial qu'il encourage, le paternel donneur de conseils ne s'en occupe plus guère. Cependant il vient de donner à ces futurs pères de famille la raison dominante de l'unité et de la fixité du mariage : « Tenez pour le plus grand des crimes de vous exposer aux malédictions futures d'un être qui vous devrait la vie et qui par votre faute serait voué au mal. » — Débarrassons-nous « du joug importun de la conséquence ! »

Ce n'est donc pas seulement dans *l'Abbesse de Jouarre,* que le disciple de l'austère moraliste Kant est descendu dans l'arène pour lutter avec Zola. C'est dans des pages nombreuses que je ne veux pas donner. Soit par plaisir personnel, fanfaronnade ou flatterie du goût public et corrupteur, à partir des *Dialogues* et des *Souvenirs,* Renan se met à faire le polisson. N'ayant plus aucune croyance, il tient le rôle d'esprit fort vis-à-vis de la morale comme vis-à-vis du dogme, et se drape dans des phrases comme celle-ci : « Je ne peux m'ôter de l'idée que c'est peut-être après tout le libertin qui a raison et qui pratique la vraie philosophie de la vie. De là quelques admirations exagérées. Sainte-Beuve, Théo-

phile Gautier me plurent un peu trop. *Leur affectation d'immoralité* m'empêcha de voir le décousu de leur philosophie. » On sent que ce libertinage fond dans la bouche du dilettante comme une exquise langue de chat dorée de chez Marquis. Est-ce vanité de se sentir autant d'esprit, ou bien satisfaction de n'être plus retenu par l'opinion dans des « convenances » qui l'avaient longtemps gêné ? Qui pourrait le dire ?

Cependant Renan semble se libérer d'une contrainte jusque-là cachée, quand il donne ses théories sur le mariage, dans *Emma Kosilis*. Quel gâchis moral ! Quel sale composé de sensualisme et de mysticisme, de cynisme et d'hypocrisie ! Quel ragoût écœurant où cette vieille plume mélange le Cantique des Cantiques, la morale en action, les sous-entendus grivois, la Pietas des jeunes filles bretonnes, la volupté débordante d'Emma Kosilis, une discipline de religieuse pendue au clou d'une alcôve ! Triste cuisine pour un vieillard ! — Voilà le Renan des dernières années. Sa vieille « âme déveloutée » de renégat ne se plaît qu'à profaner par des contacts immondes tout ce que sa jeunesse avait appris à respecter. — Et non seulement vous trouvez dans cet alliage indigne le nom auguste de Dieu, tous ces noms sacrés par le respect du monde civilisé, mais voici le nom de sa sœur Henriette qui vient choir dans cette boue avec les autres. C'est Henriette, dit-il, qui lui a conté cette histoire. Ah ! pas dans ces termes-là, j'imagine. Henriette était une brave fille et incapable de salir ses lèvres dans un pareil jargon de sacristain pervers !

Pauvre Henriette ! que son sort est mélancolique !

Avoir, dans son erreur sincère, dans un accès de stoïcisme convaincu, détourné du vrai Dieu qui donne la force, ce pauvre petit frère, épicurien de nature et qui est tombé si bas dans la fange !

Résumons donc en deux articles les théories renanisantes sur le mariage. Article I. Tout devant être soumis sur cette terre à la règle d'un évolutionnisme général, l'humanité doit arriver à la suppression de la loi romaine et chrétienne, trop exclusive et trop étroite. Dans le mariage comme ailleurs, il faut pouvoir « virer de bord lorsque change le vent de la croyance... » ou du désir. Evolution partout, toujours, loi du *devenir* universel. — Article II. Le *naturisme*, conclusion naturelle du transformisme, demande la glorification de tous les instincts de la nature en proportion de la violence avec laquelle ils se manifestent.

Il est évident que ces deux articles de la loi nouvelle, retour atavique au paganisme et à ses licences, sont en opposition complète avec ces vieux *préjugés* du mariage chrétien, en honneur dans l'Eglise catholique. Pour faire ressortir ce contraste, il suffit de rapprocher de ces théories une formule employée par les catholiques anglais ; elle m'a paru l'une des plus touchantes, des plus vraies et des plus complètes expressions des réalités que doivent envisager les deux chrétiens qui fondent une famille. Chez les Anglais catholiques, les deux conjoints engagent leur amour réciproque par cette promesse qu'ils prononcent successivement :

« Je te prends pour ma légitime épouse (ou mon légitime époux) ; je t'aurai et te garderai à partir d'aujourd'hui pour tous les jours de la vie, soit meilleurs ou

pires, soit plus riches ou plus pauvres, en maladie et en santé, jusqu'à ce que la mort nous sépare. »

Le *Gaudeamus* qui prêche aux jeunes gens la *fidélité momentanée* dans leurs attachements de cœur, renferme aussi sur la fidélité politique un bien joli passage qu'il serait dommage de laisser dans l'ombre. « En politique, si c'est à une brillante carrière que vous tenez, dit-il aux étudiants, ne suivez pas trop mes conseils. J'ai visé par-dessus tout à conserver le repos de ma conscience et j'y ai réussi. Je suis par essence un légitimiste ; j'étais né pour servir fidèlement, et avec toute l'application dont je suis capable, une dynastie ou une constitution tenues pour autorité incontestée. Les révolutions m'ont rendu la tâche difficile. Mon vieux principe de fidélité bretonne fait que je ne m'attache pas volontiers aux gouvernements nouveaux. Il me faut une dizaine d'années pour que je m'habitue à regarder un gouvernement comme légitime. Mais voyez la fatalité ! Ce moment où je me réconcilie, et où les gouvernements commencent, de leur côté, à devenir assez aimables avec moi, est justement le moment où ils sont sur le point de tomber et où les gens avisés s'en écartent..... Ne venez donc pas me demander des conseils d'habileté ; je suis peu qualifié pour cela. » — Oh ! non, Renan, certes ce n'est pas vous qui avez su « virer de bord ! » Si vous êtes arrivé, ce n'est pas comme arriviste, c'est comme philosophe réactionnaire ! Ultra-légitimiste, vous l'avez été à votre manière, en soutenant la légitimité de tous les points de vue !

Renan n'eût-il pas été plus utile à ces jeunes gens, — du moins au point de vue pratique — si, au lieu de leur

servir cette tartine de fidélité vermoulue, il leur avait enseigné son procédé original et bien à lui de se préparer aux deux hypothèses, en ayant deux volumes en portefeuille et publiant, au moment opportun, celui qui convenait ?— Cette chère jeunesse allait bientôt voir exhumer ainsi l'*Avenir de la science* qui rajeunissait en 1890 la gloire du maître. On commençait à trouver qu'il manquait par trop d'enthousiasme dans ses dernières œuvres ; elles conduisaient certains logiciens jansénistes à des conséquences trop tristes ! Il se retrempe dans son enthousiasme juvénile. Il apporte sa pierre au temple laïque de la religion gouvernementale ; théorie réfléchie pendant quarante ans ; pierre taillée et contrôlée soigneusement, d'après les données de la *Science expérimentale* de Claude Bernard ! Il ne pouvait « replanter un paradis », mais il pouvait « le faire descendre ici-bas pour tous, » au nom de sa science et par sa science. On s'en souvient ? Il achèvera de démontrer cette puissance magique dans les pages qui suivent.

Nous allons voir les bonnes et réconfortantes paroles de morale populaire par lesquelles le penseur encourage au progrès la démocratie française.

Auparavant, une réflexion. Quand le jeune Renan se laissa séduire par la métaphysique de Hegel, il adopta la stoïque morale de Kant comme très supérieure à celle de Jésus. C'était par noblesse d'âme. Son mobile déterminant, ou le dada de parade sur lequel se campa le héraut de l'évolution, était celui-ci : La morale chrétienne est une morale inférieure parce qu'elle est une morale intéressée ; le chrétien qui se sacrifie pour le bien de ses frères a toujours en vue la récompense

future. Jésus dit : Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, *parce que le royaume des Cieux leur appartient.* Et toutes les générosités chrétiennes sont déterminées par cette promesse de Jésus. — Tout le long des ouvrages de Renan, vous verrez traitées avec dédain ces *morales intéressées*, dont les disciples ne se décident au bien que par l'appât d'une récompense. La philosophie allemande fait appel à des sentiments autrement nobles ! En effet, tout en retenant l'immortalité comme postulat de la morale, le stoïque Kant avait posé ce principe que l'*Impératif catégorique* doit être obéi par respect pour le *devoir* tout sec. La plus petite vue d'une récompense suffit pour vicier l'acte de vertu le plus héroïque.

Renan renchérit sur l'exagération du maître allemand. Elle n'est pas isolée dans son œuvre, cette exclamation héroï-comique de *l'Avenir de la Science :* « Et pourtant si la morale n'était qu'une illusion, oh ! qu'il serait beau de s'être laissé duper par elle ! » — Toutefois, à mesure que se développe son scepticisme, comme nous l'avons vu, l'habile joueur prend ses précautions personnelles pour ne pas être dupé tout-à-fait et se rattraper sur le présent, s'il n'y a pas d'avenir. Il va nous exposer, dans ses pages sur *Amiel*, les compensations légitimes que chacun peut prendre à sa guise, si le monde n'est qu'une grande farce, comme il lui paraît de plus en plus.

Car à mesure qu'il acquiert l'expérience, Renan voit plus clairement cette universelle vérité que connaissait si bien ce devin populaire dont saint Augustin, je crois, raconte l'histoire. Un jour, ce malicieux cabotin, bon

psychologue, fit bannir par toute la ville de venir au cirque et que là il se faisait fort de dire à chacun le désir dominant de sa vie. Et quand les arènes furent pleines : « Tous vous désirez le bonheur, » dit-il. Et c'était vrai, personne ne protesta, tout le monde paya ; il fit bonne recette. Cette franchise à payer le diseur de vérité, prouve de l'honnêteté chez ces Carthaginois. Ces braves gens sans doute n'avaient pas lu nos grands philosophes contemporains : ni Kant, ni Renan ; ils pouvaient avoir lu quand même des stoïciens, puisque la pose du stoïcisme a toujours séduit l'orgueil humain. Mais ils s'en moquaient, et leur cœur tout seul, sincèrement consulté par leur raison, leur avait répondu sur cette aspiration fondamentale de la nature humaine. Est-ce la seule fois que le bon sens populaire ait fait la leçon aux grands intellectuels ? — L'Auteur de la vie sait bien, lui aussi, nous enseigner que la sensibilité et la moralité peuvent s'accorder dans la même récompense finale : au ciel !

Renan avait rompu avec le Créateur et avec le ciel. Sur toutes choses il tenait à se passer noblement du Créateur et de son ciel. C'est plus noble. Ne dépendre que de soi, ne compter que sur soi ; n'est ce pas la vraie noblesse idéaliste, subjectiviste, individualiste ? L'*Impératif catégorique* ne pose-t-il pas la *Loi du devoir* intérieure et personnelle, indépendante de tout dogme, de toute révélation ; loi du devoir dont chaque individu est pour lui-même l'unique législateur, l'unique appréciateur, l'unique juge ? — Le stoïque kantien retrouvait à certaines heures dans sa mémoire cette leçon apprise dans sa jeunesse. Il la répétait, en 1884, aux funérailles

de son collègue, M. Stanislas Guyard : « L'espèce de *providence inconsciente* qui veille à la destinée des grandes âmes, semble faire en sorte que la récompense ne leur vienne que tard et quand elle a perdu son attrait. Il en fut ainsi pour Guyard. La vie s'était toujours montrée à lui par le côté austère. Quand elle commença à lui sourire, *le stoïcien eut des scrupules ; il crut qu'il allait perdre de sa noblesse en acceptant le prix qu'il avait si bien mérité ;* il sembla se dérober, se soustraire... » Et par excès de délicatesse morale, pour se soustraire à la récompense, Stanislas Guyard mourut ! — Ceci est plus que de l'éloquence, c'est de la grandiloquence.

« Pauvre cher ami, poursuit le rhéteur, entré maintenant dans la sérénité absolue (sans doute le nirvâna ?) donne le repos à ce cœur inquiet, à cette conscience timorée, à cette âme toujours craintive de ne pas assez bien faire. Ta tristesse fut seule parfois un peu injuste, injuste pour la Providence, injuste *pour ton siècle* et pour toi-même. Sois tranquille, ta gerbe refleurira ; tu as montré la route. » — Quelle route ? s'il n'y a rien *au bout !* Quelle gerbe refleurira ? si les fleurs du paradis, *l'ancien* ou le nouveau, ne sont que des fleurs de rhétorique ! — Guyard le pensait, paraît-il, puisqu'il était triste. Injuste pour son siècle de *progrès,* injuste pour la *providence inconsciente*, il trouvait lugubre de descendre dans le nirvâna. Il était comme Guyau, qui nous a laissé cette triste page, dans un article de la *Revue des Deux Mondes :* Les hypothèses sur l'immortalité dans la théorie de l'évolution :

« Quand le cadavre d'un marin a été jeté à la mer, les compagnons qui l'ont aimé relèvent le point exact de

longitude et de latitude où son corps a disparu dans l'Océan : deux chiffres sur un feuillet de papier sont le seul vestige qui subsiste alors d'une vie humaine ; on peut croire qu'un sort analogue est réservé au globe terrestre et à l'humanité entière : ils doivent un jour sombrer dans l'espace et se dissoudre sous les ondes mouvantes de l'éther ; à ce moment, si de quelque astre voisin et ami on nous a observés, on marquera le point de l'abîme céleste où notre globe a disparu, on relèvera l'ouverture de l'angle que formaient pour des yeux étrangers les rayons partis de notre terre, et cette mesure de deux rayons éteints sera l'unique trace laissée par tous les efforts humains dans le monde de la pensée. »

Comparons ce passage de Guyau avec celui-ci de Renan (préface des *Souvenirs*) : « Laissons-donc *sans nous troubler*, les destinées de la planète s'accomplir. Nos cris n'y feront rien ; notre mauvaise humeur serait déplacée. Il n'est pas sûr que la terre ne manque pas sa destinée, comme cela est probablement arrivé à des mondes innombrables. » — On ne voit pas effectivement comment une *providence inconsciente* pourrait prévoir et prédisposer des cellules ou des mondes avec intelligence ? Poursuivons : « Il est même possible que notre temps soit un jour considéré comme le point culminant après lequel l'humanité n'aura fait que déchoir. » Evidemment : progression, régression, atavisme, lois de l'évolution. « Mais l'univers ne connaît pas le découragement ; il recommencera sans fin l'œuvre avortée ; chaque échec le laisse jeune, alerte, plein d'illusions. *Courage, courage, nature !* Poursuis, comme l'astérie

sourde et aveugle qui végète au fond de l'Océan, ton obscur travail de vie ; obstine-toi ; répare pour la millionnième fois la maille de filet qui se casse, refais la tarière qui creuse, aux dernières limites de l'attingible, le puits d'où l'eau vive jaillira. *Vise, vise encore le but que tu manques depuis l'éternité ;* tâche d'enfiler le trou imperceptible du pertuis qui mène à un autre ciel. Tu as l'infini de l'espace et du temps pour ton expérience. Quand on a le droit de se tromper impunément, on est toujours sûr de réussir. » — Si ceci n'est pas une formule d'abracadabra ; c'est au moins abracadabrant ! Ce charmant développement offert à la planète Terre, est la préface de ce livre qui conclut par la « charmante promenade ! »

Je prie le lecteur de réfléchir un moment aux conclusions morales qui ressortent de cette page, et pour ceux qui ne pourraient pas contempler « sans se troubler » ces destinées de la planète Terre — car tous les hommes n'ont pas l'énergie morale de ce joyeux gaillard de Renan, ni ses coussins protecteurs — j'offre un tout petit passage rassérénant de notre gloire nationale, le savant Pasteur : « Le premier regard de l'homme jeté sur l'univers n'y découvre que variété, diversité, multiplicité des phénomènes. Que ce regard soit illuminé par la science, — par la science qui rapproche l'homme de Dieu, — et la simplicité et l'unité brillent de toutes parts. »

Ah ! si le *Comité parisien des Bleus de Bretagne*, voulait bien garder à Paris sa statue de Renan et nous obtenir à la place une statue de Pasteur, nous serions des milliers de *crétins bretons*, avec des couronnes de

lauriers verts, criant autour de cette statue : Vive la science ! vive le progrès bienfaisant, vive Pasteur !

Réconfortés par cette parole secourable, reprenons Renan.

Après avoir entendu l'hirco-cerf sur la tombe de Guyard, écoutons-le dans un discours que l'Académie l'avait chargé de faire sur les prix de vertu (1881). — Quel choix ou quelle ironie du sort ! et aussi comme il s'en tire ! — Il est à l'une de ces heures où les trésors de gaieté que renfermaient ses théories, paraissaient dérisoires au vieux désabusé, et il parle d'une pauvre vieille servante, Marie Coustot, qui sert les petits-enfants de ses premiers maîtres et, quoique devenue presque aveugle, travaille et se prive de nourriture pour ceux à qui elle a consacré sa vie. Un cri de surprise échappe au moraliste : « Elle a cent deux ans et elle est vertueuse ! dit-il. Vous avez vu là un mérite de plus. Le vieillard, en perdant ses illusions, ne perd-il pas ses meilleures raisons d'être vertueux? Illusion divine, illusion providentielle assurément, la *vertu* n'en est pas moins *comme l'amour le résultat d'un charme en dehors de la raison*, qui nous entraîne, nous séduit. Il ne faut pas, pour s'y livrer, qu'on ait trop bien vu que tout est vanité. La bonne Marie Coustot ne s'arrête pas à cette *philosophie désespérée ;* elle mourra dans sa simplicité, toujours obstinée à s'oublier et à se sacrifier. » — Marie Coustot avait en effet probablement d'autres espérances que celle d'être écrasée par la nature naturante sur la petite motte de terre pétrie et gâchée « sans souci de la fourmi ou du ver qui s'y cache. » Les rayons de la lumière scientifique qui s'échappe du « phare à

feux tournants » du grand philosophe Renan, n'avaient pas pénétré jusqu'à son *crétinisme inconscient*, pour le détruire. Les yeux de son corps décrépit s'étaient fermés aux clartés de ce monde, mais les yeux de son intelligence, ouverts dans l'attente du Soleil de justice, regardaient fermement la Lumière de vie.

Arrivons à l'article sur Amiel : « Une complète obscurité, providentielle peut-être, nous cache les fins morales de l'univers. Sur cette matière, on parie, on tire à la courte paille ; en réalité on ne sait rien... Il faut donc nous arranger de manière que, dans les deux hypothèses, nous n'ayons pas eu complètement tort. Il faut écouter les voix supérieures, mais de façon que, dans le cas où la seconde hypothèse serait la vraie, nous n'ayons pas été trop dupés. » Le philosophe s'assure donc ces satisfactions inférieures. Puis les gens d'esprit, les grands penseurs, ont un autre dédommagement, une revanche des déceptions, qui leur est propre. C'est le dédain transcendant pour le *nisus*. « Nous devons la vertu à l'Eternel ; mais nous avons droit d'y joindre comme reprise personnelle, l'ironie. Par là, nous rendons à qui de droit plaisanterie pour plaisanterie ; nous jouons le tour qu'on nous a joué. Nous voulons que l'Eternel sente que si nous acceptons la piperie, nous l'acceptons le sachant et le voulant. »

Bon pour les grands penseurs ! mais le peuple qui se croit dupé, dites-lui de se consoler par ces spirituels blasphèmes, il ne goûtera pas du tout ce dédain transcendant. Le Penseur voit bien que « à mesure que les espérances d'outre-tombe disparaissent, il faut habituer les êtres passagers à regarder la vie comme supportable ;

sans cela ils se révolteront. La vie ne vaut que par ses fruits ; si l'on désire que l'homme y tienne, il faut la rendre savoureuse et délectable à mener. » — Faute de paradis *au bout*, qu'est-ce qui donnera à chacun ce motif de vivre ? Il faut savoir varier les motifs :

« Eh ! mon Dieu ! le moyen de salut n'est pas le même pour tous. Pour l'un, c'est la vertu ; pour l'autre, l'ardeur du vrai ; pour un autre, l'amour de l'art ; pour d'autres la curiosité, l'ambition, les voyages, le luxe, les femmes, la richesse ; au plus bas degré, la morphine et l'alcool. Les hommes vertueux trouvent leur récompense dans la vertu même ; ceux qui ne le sont pas ont le plaisir. La plus dangereuse erreur en fait de morale sociale est la suppression systématique du plaisir. La vertu rigoureusement correcte est une aristocratie ; tout le monde n'y est pas également tenu. Il faut que les masses s'amusent. Les sociétés de tempérance reposent sur d'excellentes intentions, mais sur un malentendu. Au lieu de supprimer l'ivresse pour ceux qui en ont besoin, ne vaudrait-il pas mieux essayer de la rendre douce, aimable, accompagnée de sentiments moraux ? Il y a tant d'hommes pour lesquels l'heure de l'ivresse est, après l'heure de l'amour, les moments où ils sont les meilleurs. »

Toutefois le moraliste craint que ces félicités qu'il vient d'énumérer, ne suffisent pas encore au peuple, à tous, car il reste des déshérités qui ne peuvent éviter la douleur. Ceux-là ne l'embarrassent pas longtemps ; il leur ouvre la seule porte de délivrance que sa philosophie ait pour eux : le suicide.

« Reste la douleur, qui sûrement est chose odieuse,

humiliante, nuisible aux fonctions nobles de la vie. L'homme peut la combattre, presque la supprimer, *toujours s'y soustraire*. Les cas où l'homme est rivé à la vie sont très rares. La seule destinée absolument condamnée est celle de l'animal esclave, du cheval, par exemple, *qui ne peut se suicider*, ou bien celle des condamnés à mort gardés à vue, ou de l'aliéné ; mais ce sont là des situations bien exceptionnelles. »

Et après cette apologie du suicide, pour les malheureux, le jouisseur satisfait recommence à se réjouir en pensant à tout ce qui se fait « de bien, de justice, d'idéal avec des myriades d'égoïsmes. » Et il se reprend à exalter l'*Impératif catégorique*, loi du devoir, fondée sur le souci de la dignité de la personne humaine. — Loi du devoir qui permet de choisir entre tous ces *moyens de salut !* Loi du devoir qui permet d'abandonner le champ de bataille et de se suicider !

Cet *Impératif catégorique* est flexible ! Aussi variable que chaque conscience humaine. L'inventeur ne se doutait guère de la mesure élastique qu'il confiait à ses élèves. Ce digne Kant, l'homme-mathématique, dont Michelet a tracé une si jolie silhouette !

Est-ce seulement chez Renan que l'*Impératif catégorique* fait le plongeon dans l'océan du doute, avec la notion d'un Dieu créateur et rémunérateur, avec l'immortalité de l'âme ?

CHAPITRE VIII

—

LE PRÊTRE DE NÉMI. — L'ABBESSE DE JOUARRE. — LA DANSE DE KRICHNA. — LA FIN DE LA COMÉDIE.

Nous allons terminer cette revue des œuvres de Renan par *le Prêtre de Némi,* passer devant *l'Abbesse de Jouarre,* assister à *la danse de Krichna,* et entendre les conclusions par lesquelles le dilettante clôt sa vie.

Si j'ai noté parmi les dernières œuvres de Renan *le Prêtre de Némi, l'Abbesse de Jouarre* et *la danse de Krichna,* ce n'est pas que ces pièces soient très différentes des drames philosophiques, de *Caliban,* de l'*Eau de Jouvence.* Ce n'est pas non plus parce que ces *soties* ont eu beaucoup de succès. Le genre s'usait, et l'écrivain qui croyait « présenter de manière à donner le frisson comme dans un conte d'Edgard Poë, le cauchemar d'une nation sans idéal, » souleva plus de dégoût que d'enthousiasme, même chez des admirateurs anciens de sa plume.

J'ai fait ce choix parce que, autant que j'ai pu m'en assurer, ces finales rendent bien les idées dernières, les volontés dernières de Renan ; elles sont bien *l'aboutissant de sa liberté morale.* — Ces trois pièces ont un

but commun : bafouer le sacrifice dans ses diverses manifestations. *Le Prêtre de Némi* l'attaque principalement dans le sacerdoce qui sacrifie à Dieu, et secondairement dans le soldat qui sacrifie à la patrie. *L'Abbesse* vise particulièrement l'immolation de la virginité religieuse. Enfin, *la Danse de Krichna*, ou gigoulette devant le Veau d'or, conclut à l'avantage de remplacer la multiplication des pains par celle des gros sous.

Cette vie qui ne fut qu'une longue guerre au catholicisme, est bien close par ces derniers outrages. Ils mettent en lumière toute la noblesse d'âme de l'idéaliste. — Cauteleux, rampant, obséquieux, tant que ses idées ne sont pas au pouvoir, il devient grossièrement insolent dès qu'il l'ose, — quoique après tout on ne sait si c'est la servilité ou la haine qui l'inspire.

En tout cas il montre sa fidélité bretonne à la foi antique et il manifeste de plus en plus sa foi libérale. Non pas ce vrai libéralisme qui respecte et protège le faible dans ses biens, dans son honneur, dans sa conscience, dans tous ses droits. Mais ce que Renan entendait par *sa foi libérale :* la licence de tout faire, la satisfaction de tous les appétits, une indulgence indifférente pour l'oppresseur comme pour l'opprimé, pour le mal comme pour le bien, un scepticisme universel, qui laisse tout aller, et aboutit à une dissolution générale de toutes les forces sociales, au gâchis dans lequel la France se débat et dont il fut l'un des meilleurs ouvriers.

Le Prêtre de Némi est une odieuse comédie, antipatriotique et antireligieuse, où Renan prédit la fin de la France et du catholicisme. Albe vaincue par Rome

symbolise la France vaincue par l'Allemagne. Albe rêve une revanche impossible, absurde. Car dans cette pauvre patrie, telle que la présente le Penseur, tous les ressorts de la vie nationale sont faussés. Infamie du sacerdoce mensonger, faiblesse du sacerdoce philosophique, illusions du libéralisme, méchanceté hypocrite de l'aristocratie qui se moque de la populace et l'exploite, imbécillité incurable du peuple, en un mot, comme il le dit dans sa préface, « un affreux marécage où glapissent et croupissent pêle-mêle toutes les inepties, toutes les grossièretés, toutes les impuretés, » telle est Albe la Longue.

De ce gâchis, surgissent deux personnages originaux, Ganeo et Antistius, et un certain nombre de comparses, destinés à donner des répliques dans lesquelles je cueille ces trois fleurs :

« Un prêtre n'a pas à penser. Le prêtre n'est chargé que de la formule. La formule est pour la bouche, non pour le cœur. »

« Tous les prêtres se valent. Chenilles ou papillons, c'est toujours la même bête. »

« Une vieille drôlesse de soixante-dix ans qui s'est vendue à tout le monde et qui crie : « Garantissez-moi contre ma faiblesse. » Voilà le pontificat. »

Ganeo, serviteur du temple, est chargé de donner la note patriotique. — Loyalement, je dois avertir que le Penseur n'endosse pas la responsabilité de ces théories. Au contraire, il les montre à la foule, dit-il, comme les Spartiates montraient des esclaves ivres à leurs enfants ! — Malheureusement on reconnaît ces idées pour les avoir déjà rencontrées, semées dans ses autres ouvrages,

et il renouvelle dans sa préface cette opinion favorite sur « *la patrie laquelle repose en définitive sur des préjugés généralement admis.* » Ce n'est pas Ganeo, je suppose, qui a écrit la préface ?

Mais quand Léporinus (honorable nom pour un soldat) fait observer assez sagement qu'il serait bon de « garder l'immortalité de l'âme pour les militaires, » c'est Ganeo qui répond. Quant à lui, il se moque des dieux, il connaît leur néant. « On dit que les dieux aiment les braves, » poursuit Léporinus. — « Tant mieux pour les dieux, s'il y en a, réplique Ganeo. J'aime mieux ma peau que l'amour des dieux. Avec l'amour des dieux on pourrit bel et bien sous terre. A moins de conserver l'immortalité de l'âme pour les militaires, l'essentiel dans une bataille est de se sauver. » — Etait-ce Ganeo qui écrivait dans les *Souvenirs* une pensée équivalente : « Je n'aurais pu être soldat, j'aurais déserté. »

Ganeo poursuit : « Tiens-tu beaucoup, Léporinus, à fonder la réputation d'un grand général au prix de ta peau ? Jouissons, mon pauvre ami, du monde tel qu'il est fait. Ce n'est pas une œuvre sérieuse, c'est une farce, l'œuvre d'un démiurge jovial. La gaieté est la seule théologie de cette grande farce. Mais pour cela il faut éviter la mort. La mort est la faute irréparable. Celui qui se fait tuer pour quoi que ce soit est le nigaud par excellence. » Voilà pour l'enthousiasme patriotique !

Voici le second acte. Cet acte religieux, inséré dans le *Missel* des écoles normales, est destiné à instruire les jeunes collégiennes et collégiens renanisants, d'une nouvelle conception de la vie et de l'amour harmonisés

avec les dogmes évolutionnistes. Nouvelle conception, ou plutôt retour aux doctrines antiques sur le mariage et l'amour, telles qu'on les entendait développer sur l'Acropole d'Athènes. — Voir, même *Missel*, les notions théologiques d'architecture religieuse, qui établissent la supériorité du temple grec de l'Acropole sur la cathédrale chimérique dont les flèches s'élancent comme une prière vers le ciel. (Copie des idées de Gœthe).

Antistius, le prêtre de l'avenir, le doux rêveur renanisant qui travaille au progrès de cette humanité bestiale, donne la note de la religion idéale. C'est, avant tout, l'abolition du sacrifice. Il entre dans le temple et y trouve Sacrificulus, employé des anciens sacrifices : « Lavez, lavez ces traces sanglantes ! » s'écrie-t-il. — Ce cri de Macbeth, pourquoi sort-il de l'âme du doux Renan ? Le sang du calvaire le hante toujours. — Ce temple de Diane doit être « propre comme un gynécée. » Car dans le temple de Diane et dans le cœur d'Antistius, le sacrifice est remplacé par le culte de Vénus, comme le dit fort bien Ganeo, et par l'adoration des grands hommes, du pontife philosophe, demi-dieu.

Celui-ci reçoit également mal les patriotes entêtés qui veulent sacrifier dans le temple pour appeler une bénédiction toute-puissante sur leurs armes, et la pauvre mère qui voudrait implorer la divinité pour son fils malade. — « Oses-tu croire que la divinité dérange l'ordre de la nature pour des cadeaux comme ceux que tu peux lui faire ? » lui répond brutalement le grand-prêtre.

Mais voici venir un charmant couple qui sera mieux accueilli. Virginius et Virginia « pris d'amour l'un pour

l'autre, éprouvent l'amour pour la première fois. » Cette Virginia a une manière de parler de sa virginité qui n'est guère virginale. Est-ce dans ces termes qu'on enseigne la pudeur aux petites normaliennes qui ont ce morceau dans leur recueil ? Je ne donne pas cette phrase, ni une seconde qui est du même goût délicat ! Compulsez, pères de famille. — Antistius ravi, bénit le jeune couple avec cette formule païenne : « Sacrés enchantements de la nature, amour qui les résume tous, vous êtes la voix infaillible, la preuve qui ne trompe pas. O mère des Enéades, volupté des hommes et des dieux, couve ces deux œufs de cygne ! » Voilà l'office du mariage dans le missel renanisant.

On est doublement surpris ensuite de voir arriver Carmenta, jeune fille de vingt-deux ans, habillée de noir comme les Vertus de Saint François d'Assise ; on se demande ce qu'en pareil costume, elle peut venir faire là ? — Son rôle, à elle, c'est d'admirer le grand-prêtre Antistius. L'adoration du Dieu créateur remplacée par l'adoration des Grands-Penseurs, telle est la thèse soutenue dans cette grotesque idylle. Et lorsque la malheureuse, qui vient sans doute de voir les deux tourtereaux disparaître dans le couloir, se plaint de son sort et dit en suppliant : « Regarde ces petits yeux tendres. Dis que la sybille est une femme comme une autre ; ordonne-lui d'être mère. » Antistius lui répond gravement : « On meurt là où l'on est mis par le sort. On ne délivre personne du devoir. *Les dieux à qui tu as fait des vœux, n'existent peut-être pas,* mais le divin existe, (en la personne d'Antistius ?) tu lui appartiens. »

La pauvre fille ne paraît pas comprendre grand chose

à ce charabia. Elle croyait avoir entendu dire que Virginius et Virginia étaient les deux êtres qui « réalisaient le mieux par l'amour le difficile problème de s'approprier Dieu. » Et elle pose à son maître une question grossière qu'on est tout surpris de trouver sur des lèvres de jeune fille et qu'on serait non moins surpris de trouver sous ma plume. Mais il paraît que « l'amour est la déesse myrionime, on l'adore sous mille noms, » et la part de Carmenta est d'adorer platoniquement le vieux grand-prêtre Antistius ! — Enfin, en petite personne docile, elle finit par se sacrifier au pontife laïque divinisé : « Nous ferons tout ce que tu voudras, dit-elle, pourvu que tu nous laisses t'aimer et croire que nous sommes aimée de toi. » Alors le pontife, content de cet hommage, répond d'un ton protecteur : « La femme doit aimer l'homme et l'homme doit aimer Dieu. » Carmenta obéissante, réplique : « L'homme a l'assurance de bien faire. La faible femme a pour récompense le sourire de l'homme. » Antistius, satisfait, dépose un baiser sur son front : « Au fond d'une femme, il y a une douce folle qu'il faut ramener par des caresses et de suaves paroles, » dit-il.

Cette conversation que j'ai abrégée, se poursuit longtemps sur ce ton cocasse. Elle doit faire les délices des fillettes de l'école normale, passablement moqueuses, je suppose. Rabattra-t-elle leur féminisme naissant ? M. Séailles a répondu assez bien à des bêtises du même genre : « La jeunesse n'est avide de la peau des vieux savants que dans leurs élucubrations séniles. » — Sauf les sales expressions signalées, ce morceau ne peut exciter que le fou rire devant l'énorme fatuité qu'il

révèle. On n'est pas étonné d'apprendre que les « missionnaires divins, comme Orphée-Renan, doivent être aimés plus qu'ils n'aiment, qu'il est permis aux femmes de baiser la frange de leur robe et de laver leurs pieds. » Quand on a entendu déjà le féministe parler de l'intelligence de la femme et de ses droits en fait de réciprocité d'affection, estime ou fidélité, c'est la conclusion naturelle. Mais on se demande ce que veut dire au juste ce poème, quand Antistius raconte que « la robe fermée et le noir vêtement de Carmenta seront l'insigne d'une noble armée de femmes, » que Carmenta elle-même augure dans l'avenir.

Ces vierges scientifiques paraissent devoir être détournées de toute autre occupation que celle d'écouter admirativement les bavardages des philosophes. Culte des grands hommes et, pour les rites, reportez-vous à la Grèce antique. Car *se consacrer à des dieux qui n'existent peut-être pas*, on comprend que la pauvre Carmenta ait trouvé ce sort un peu dur ! — Antistius n'invite pas cette armée de vierges noires à instruire les foules ignorantes ou à secourir les affligés. Ah ! c'est bien le cadet de ses soucis ! Les affligés incurables ? Qu'ils se suicident, ces empêcheurs de danser en rond ! Renan ignore les innombrables légions de la charité, l'armée de secours de la foi catholique. Le *Penseur* doit remplacer le prêtre, et Carmenta, comme l'Abbesse, comme Célestine et Euphémie, dans l'*Eau de Jouvence*, n'a qu'une mission sur terre : amuser les Penseurs.

Pour sortir de cet embrouillamini inintelligible, et pour découvrir la suprême ambition du révélateur philosophique, relisons la préface. Nous apprendrons là

que ce drame développe « une pensée analogue à celle du messianisme hébreu. » Effectivement, Antistius, dans son monologue, rêve d'une vie humaine traversant le monde en faisant le bien, d'un jeune dieu dont l'humanité raffollerait, l'humanité qui veut un Dieu-homme pour pouvoir dire « mon Dieu, se créer un aparté, un univers à deux : » Antistius-Renan a l'air de se confondre avec ce Dieu-homme, de penser à le réaliser une seconde fois sur la terre. C'est vers Charenton qu'on croit voir déménager le vieux philosophe !

La fin du drame est triste. Antistius est assassiné par les traditionnalistes ou routiniers qui veulent revenir au sacrifice, et refusent d'être « menés par la raison » au culte de Vénus et des grands hommes.

Il m'est impossible d'analyser ici *l'Abbesse de Jouarre*. Je sais que les trains de plaisir dans les égoûts sont à la mode, mais je n'ai aucun respect pour la mode et pas de goût pour conduire ces trains-là. Il faut que les inspecteurs de la salubrité publique inspectent les fissures et les infiltrations qui empoisonnent leurs concitoyens. J'ai rempli ce devoir pour ma part et sonné le tocsin aux pères de famille qui ont à défendre la vie morale de leurs enfants. — Passons donc sans entrer devant l'ouverture de la *Cloaca maxima*. L'égoût collecteur qui conduit au Tibre et à l'Océan tous les déchets de la ville de Rome, voilà ce qu'est *l'Abbesse de Jouarre* : la *Cloaca maxima* qui concentre les déchets d'une pauvre plume.

Je ne ferai que deux remarques. La première sur cet amour libre dont le héros s'introduit sans bruit dans la cellule de l'Abbesse et donne un tour de clef pour

assurer la liberté de sa victime ! — Digne renanisant ! Digne cousin du Théoctiste qui rêve un enfer scientifique, pour mettre « *une terreur illimitée au service de la vérité* » ; digne cousin de cet autre libéral qui aimait à être accompagné en Orient d'un kavas armé d'une courbache !

Seconde remarque. Tout le monde réclame une loi contre un déluge de pornographie. Et par une application peu démocratique du système des « cloisons étanches », tandis que la dépouille de Renan franchira le seuil du Panthéon, les malheureux colporteurs de pornographie franchiront le seuil de la prison. Pourquoi ?

Pour avoir une idée complète de la moralité et de la littérature de Renan, il ne nous reste plus qu'à voir le Penseur dansant devant l'idole. C'est la *Danse de Krichna* ou la gigoulette devant le Veau d'or, qui se lit dans les *Feuilles détachées*.

Quand on ne se sent plus que quelques années ou quelques jours à passer sur terre, il faut se hâter de livrer au monde les derniers trésors qu'on a gardés pour lui. Le confident habituel du Penseur, M. Berthelot, est ministre. Renan ne se tient plus de joie, et le 31 janvier 1886, il écrit à l'ami une dernière lettre. Il va découvrir le fond de cette bonne petite nature respectueuse, désintéressée et fidèle, comme il le disait à l'association des étudiants. De plus en plus choyé, interviewé, de toutes les fêtes, il avait atteint l'idéal rêvé dans son *Antechrist* : « N'est pas roi de la mode qui veut. L'élégance de la vie a sa maîtrise, au-dessous de la science et de la morale. La fête de l'univers manquerait de

quelque chose, si le monde n'était peuplé que de fanatiques iconoclastes et de lourdauds vertueux. »

L'arbitre des élégances veut donc danser la *danse de Krichna*. « A défaut des secrets de l'ange Gabriel, dit-il, j'ai songé à demander conseil aux dieux de l'Inde. Ce sont de bien bons dieux qu'on adore en rêvant et qui nous donnent parfois d'admirables leçons en l'art de se faire tout à tous. La vie de Krichna en particulier est pleine de bons exemples qui, si on pouvait les imiter, rendraient au siècle ce qu'il n'a plus, la joie, la sympathie, la concorde. »

Devinez quelle allusion se cache dans ces lignes, quelle union vise le vieux bonze !

« Quand Krichna arriva, rayonnant de jeunesse et de beauté, dans les prairies du Bradj, toutes les bergères devinrent amoureuses folles de lui. Krichna, étant la bonté même, voulait toutes les contenter. Comme dieu, il avait le don des miracles et *du plus étonnant des miracles, la multiplication de lui-même*. Grâce à ce don surnaturel il se divisa en autant de Krichnas qu'il y avait de bergères. Il dansa avec toutes ; toutes du moins furent convaincues qu'il avait dansé avec elles. » — Passons la multiplication des parasols, des nourrices et des ponts de Bouddha, répétitions destinées à corser la sauce, à renforcer le trait de l'image.

Nous voici au but :

« Le christianisme n'a-t-il pas, lui aussi, sa *multiplication du divin ?* »

Et « l'échappé du Séminaire, le clerc défroqué, le cuistre endurci » qui tant d'années a balancé l'encensoir devant le Saint-Sacrement, cherche dans sa mémoire

le chant sacré qu'il veut livrer aux violons, aux turlupins et aux turlurettes :

Sumit unus, sumunt mille,
Quantum isti, tantum ille,
Nec sumptus consumitur.

Danse devant Krichna ! vieille bayadère en goguette ! Piétine l'hostie sainte que tu as vue, pour la dernière fois peut-être, descendre sur les lèvres de ta mère mourante, « bergère amoureuse ! » Danse ! Krichna sera content et M. Berthelot aussi. — Renan pense même que ces turlutaines pourraient divertir tous les ministres « contées aux collègues dans quelque intervalle de repos des séances du conseil. Elles ont une certaine portée politique, » dit-il.

Ce programme politique, il l'indique. Pour lui « le chef de situation » doit danser avec tous et « faire croire à tous qu'il a dansé avec eux seuls. » Le chef de situation doit surtout savoir faire danser les écus :

« Pour les natures inférieures qui sont très nombreuses, et qui se soucient peu du *corps mystique de Krichna*, il y a un dieu divisible à l'infini et qui ne se consume jamais. C'est le budget. Chacun veut avoir eu part à ses faveurs avec l'assurance qu'il ne se consumera jamais. »

Et l'hymne profanée revient, sur les lèvres du budgétivore, chanter les douceurs du banquet budgétaire et des quarante mille francs d'appointements cumulés :

Sumit unus, sumunt mille
Nec sumptus consumitur

Encore un entrechat devant le Veau d'or ! Le Conseil des Ministres s'esclaffe ! Saute encore, Renan. N'entends-tu pas le vieux refrain de Désaugiers, celui qui convient à ta danse :

N' saut' pas à demi
Paillass' mon ami,
Saute pour tout le monde !

Est-il assez grotesque le professeur au Collège de France, prosternant la science française devant le Bouddha doré, l'Académicien enamouré aux pieds de Krichna, sautillant avec sa longue redingote, débris de soutane ? Est-il assez à plat-ventre, le bouffon, le clown, en quête d'applaudissements ? Est-il assez odieux, le sacrilège bedeau, parvenu Grand-Pontife ?

M. Séailles a dit de lui : « Renan ajoute quelque chose à Voltaire, il invente une forme nouvelle de blasphème, le blasphème sacerdotal qui n'est que la familiarité avec les choses sacrées poussée jusqu'à l'impertinence, une manière de se mettre à l'aise avec Dieu et les Saints qui rappelle le sans-gêne des bedeaux à manier les instruments du culte. » — Et M. Séailles n'a pourtant pas la même raison que nous de ressentir l'injure faite à notre foi. Il ne la ressent qu'en honnête homme !

C'est au contribuable qu'il appartient d'apprécier la théorie économique du savant organisateur scientifique de l'humanité, quand il chante son dieu-homme et sa communion avec le budget. Quelle philosophie : le budget « divisible à l'infini » le budget transformé en surnaturel, en infini ! Et quelle morale : cette invitation au gaspillage du budget, appât politique ! La conclusion

est-elle d'un réaliste ou d'un idéaliste ? kantien ou naturiste ?

Ce badinage indécent, adressé à M. Berthelot ministre, Renan se l'offre et l'offre aux lecteurs comme préparation à la mort. Il poursuit la pièce.

« Le bon côté de notre philosophie, continue le bouffon, c'est de bien préparer à l'éternité. L'œuvre la plus importante de chacun de nous, c'est sa mort. Si je meurs dans l'année, je prie les personnes de goût, nombreuses encore, de ne pas croire beaucoup de choses qu'on leur dira sur mon compte. Je n'ai pas été parfait ; mais ma vie a toujours eu un but objectif, désintéressé. J'ai été très honnête homme ; j'y dois le charme de ma vieillesse et une certaine fraîcheur d'imagination qui me fait trouver de plus en plus de goût aux créatures de Dieu.

« Combien je serais ingrat de me plaindre du sort ! Pendant soixante-quatre ans, j'aurai contemplé le plus admirable spectacle, l'univers. C'est moins long que l'ancien paradis, mais bien plus amusant. Ce spectacle, je l'ai contemplé dans une assez bonne stalle, avec des accoudoirs et des escabelles selon mes goûts. J'ai vu le monde à un des moments les plus intéressants de son développement. Le point où j'ai été placé pour jouir de cet étonnant feu d'artifice a été excellent.

« Pour moi, je suis content. J'ai cru, à mon heure, (illusion peut-être !) danser devant Krichna ; j'ai bâti des ponts aux dieux en détresse, j'ai tenu le parasol sur la tête de Bouddha ! Vive l'Eternel ! la lumière est bonne ! »

Lorsque Renan écrivait cette préparation à la mort :

la danse de Krichna, il n'était pas aux derniers jours de sa vie. Dieu lui accorda encore six années de liberté. Il les employa à traiter l'Ancien Testament d'après la méthode subjective qu'il avait appliquée au Nouveau. Il écrivit l'*Histoire d'Israël*. Il ne changea pas. Il est donc inutile que je poursuive plus longtemps ces extraits pénibles.

Voici, du reste, sa manière de procéder vis-à-vis des textes exposée par lui-même dans sa nouvelle langue religieuse : « Les religions sont des femmes dont il est facile de tout obtenir, si on sait les prendre ; impossible de rien obtenir, si on veut procéder de haute lutte. » (*Histoire du peuple d'Israël*, t. 1er, XXVII.) — On voit qu'il continue à « solliciter doucement les textes jusqu'à ce qu'ils arrivent à se rapprocher, » comme il l'avait fait dans sa *Vie de Jésus* et l'avouait dans sa préface, p. LVI. — Il y mit seulement plus de sans-gêne. Sa gloire le lui permettait ; Leurs Excellences les Ministres des Cultes et des Finances l'approuvaient, et ses lecteurs habituels, connaissant encore moins ces textes que ceux de l'Evangile, trouvèrent cette nouvelle révélation des grands hommes prophétiques très curieuse. La disparition des *Tables de la Loi* dans l'*Arche d'alliance vide* est aussi un épisode très intéressant. Cette bible laïque, découpée et recoupée sur le patron et à la taille de MM. Havet, Renan et consorts, sera pour le vingtième siècle un document psychologique de premier ordre.

Quand la Bible polyglotte que publie M. l'abbé Vigouroux, élève et continuateur infatigable des travaux du « saint et savant M. Le Hir » sera à la portée de tous et rendra plus facile la comparaison des différents

textes, nous verrons la fin de ces jongleries d'hébraïsant superbe, au dédain transcendant.

La conclusion de cette étude, nous la tirerons en rappelant deux citations déjà faites. Renan a passé deux examens rétrospectifs de sa vie : l'un à la fin des *Souvenirs*, l'autre à la fin de *la danse de Krichna*, et tous deux en vue de la mort. Laisser parler les gens est toujours le meilleur moyen de les connaître.

Sa personnalité morale s'est formée d'après une doctrine qu'il avait librement embrassée à l'âge d'homme. Et parallèlement au développement de sa personne morale, ses idées se modifiaient aussi. — L'idéaliste descendait, de degrés en degrés, au point de vue de la jouissance, de toutes les jouissances, du *naturisme*. Qu'on objecte toutes les belles phrases qu'on voudra, ces échos de l'autrefois lointain ! Les extraits que j'ai cités sont tous de Renan et textuels. L'impression la plus forte qui reste de sa morale dernière, impression qui se dégage de ses œuvres et augmente progressivement jusqu'à la fin, c'est que le moraliste est tombé au point de vue du plaisir personnel pour juger la vie. Lui-même nous l'a dit, et dans l'incertitude de ses hypothèses, souhaitant que personne ne fût trop dupé, il nous a engagés à l'imiter.

L'enfant n'est pas responsable de la doctrine qu'on lui enseigne. Il accepte de ses parents ou de ses maîtres des données toutes faites, choisies par eux. Mais à mesure que sa liberté et sa force se développent, il les modifie. Plus ou moins libres, parce que plus ou moins forts, tous reconnaissons là notre histoire jusqu'au moment où notre personnalité morale est accomplie.

A cette heure, généralement l'homme qui a une certaine valeur se retourne pour regarder le chemin parcouru.

C'est alors que le chrétien se recueille devant Jésus, son juge. Jésus a « passé en faisant le bien » et le chrétien sait qu'il doit l'imiter pour entrer dans son royaume. Il entend l'appel du Maître qui lui demande ses comptes : Comment as-tu observé les deux grands commandements de l'amour « auxquels se rattachent toute la loi et les prophètes » ? — Car nous le savons, Jésus l'a dit, elle viendra « l'heure où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu. Et en sortiront ceux qui auront fait le bien pour ressusciter à la vie ; mais ceux qui auront fait le mal pour ressusciter à leur condamnation. »

C'est alors que le déiste se recueille, lui aussi, qu'il interroge sa conscience, devant l'Etre suprême dont il pense tenir l'existence, la raison et la liberté, et qu'il croit entendre, — affaiblies et moins précises, mais à peu près les mêmes, — ces questions sur la fidélité à honorer le divin Auteur de tout être et sur la philanthropie pratiquée envers ses compagnons d'épreuve.

C'est alors que même le disciple de Comte entend le Grand-Etre, le Grand-Fétiche et le Grand-Milieu lui demander s'il a bien servi l'humanité.

Renan, lui, avoue franchement qu'il n'a personne devant qui se recueillir : « Sans savoir au juste qui je dois remercier, pourtant je remercie, » dit-il. C'est un peu vague ! — « J'ai tant joui dans cette vie, que je n'ai vraiment pas le droit de réclamer une compensation d'outre-tombe. » — Ceci est moins vague. Il a joui, il

est content. Et il termine ainsi ses *Souvenirs :* « A moins que mes dernières années ne me réservent des peines bien cruelles, je n'aurai, en disant adieu à la vie, qu'à remercier la cause de tout bien de la *charmante promenade* qu'il m'a été donné d'accomplir à travers la réalité. »

Cette cause de tout bien, la nature, ne peut lui faire en effet que cette question : Mon ami, es-tu content de ta promenade ?

Renan ne peut faire qu'une réponse :

Oui, nature, je me suis bien amusé. Mes dernières farces sont *le Prêtre de Némi, l'Abbesse de Jouarre, la Danse de Krichna* et *l'Histoire d'Israël.*

Et le moraliste descend dans la tombe.

Tel fut l'*Apôtre de la tolérance* que les Bleus de Bretagne prétendent glorifier à Tréguier.

A cette mémoire élever une statue ! Offrir ce moraliste en exemple aux générations comme une gloire bretonne ! Quel outrage au bon sens, à la démocratie honnête, à la foi chrétienne, à la Bretagne !

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAPITRE PREMIER : Préliminaires. — Le Milieu. — La Race. — Le Petit-Séminaire de Tréguier. — Saint-Nicolas du Chardonnet 1

CHAPITRE II : Issy. — Saint-Sulpice. 35

CHAPITRE III : Après Saint-Sulpice. — *Avenir de la Science*. — Voyage en Palestine. Collège de France. — *Vie de Jésus*. 63

CHAPITRE IV : *Lettre à M. Berthelot*. — Générations spontanées. — L'Érudit. — Le Candidat à la Députation. — Rentrée au Collège de France. — Siège de Paris. — *Dialogues philosophiques* 89

CHAPITRE V : Après la Guerre. — Réforme intellectuelle. — Avènement de l'Anticléricalisme. — Publication des *Dialogues* et des *Souvenirs*. — Conclusions du Sexagénaire. — La Morale évolutionniste. — Conscience et gloire littéraire. 110

CHAPITRE VI : Bafouillages exquis sur la vérité. Les vaincus de la vérité. — Philosophie de

Pages.

Gavroche. — Claude Bernard. — *Feuilles détachées.* — Littré. — L'opinion. — Saint Paul. — L'Anémone de Mer 128

CHAPITRE VII : L'Amour et l'*Imitation.* — Pages choisies du Missel renaniste. — Féminisme. — *Gaudeamus.* — *Emma Kosilis.* — Le Mariage. — La Fidélite polititique. — L'Impératif catégorique. — Morale populaire. — Les Prix de vertu. — Les Moyens de salut. — Le Suicide 139

CHAPITRE VIII : *Le Prêtre de Némi.* — *L'Abbesse de Jouarre.* — *La Danse de Krichna.* — La Fin de la Comédie 165

3-1903. — Saint-Brieuc. Imprimerie René PRUD'HOMME.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

19 MARS 1992
12 MARS 1992

CE

a39003 000632983b

B 2348 .E7L4 1903

LE GAL.

RENAN A TREGUIER LE

CE B 2348

.E7L4 1903

C00 LE GAL. RENAN A TR

ACC# 1439364